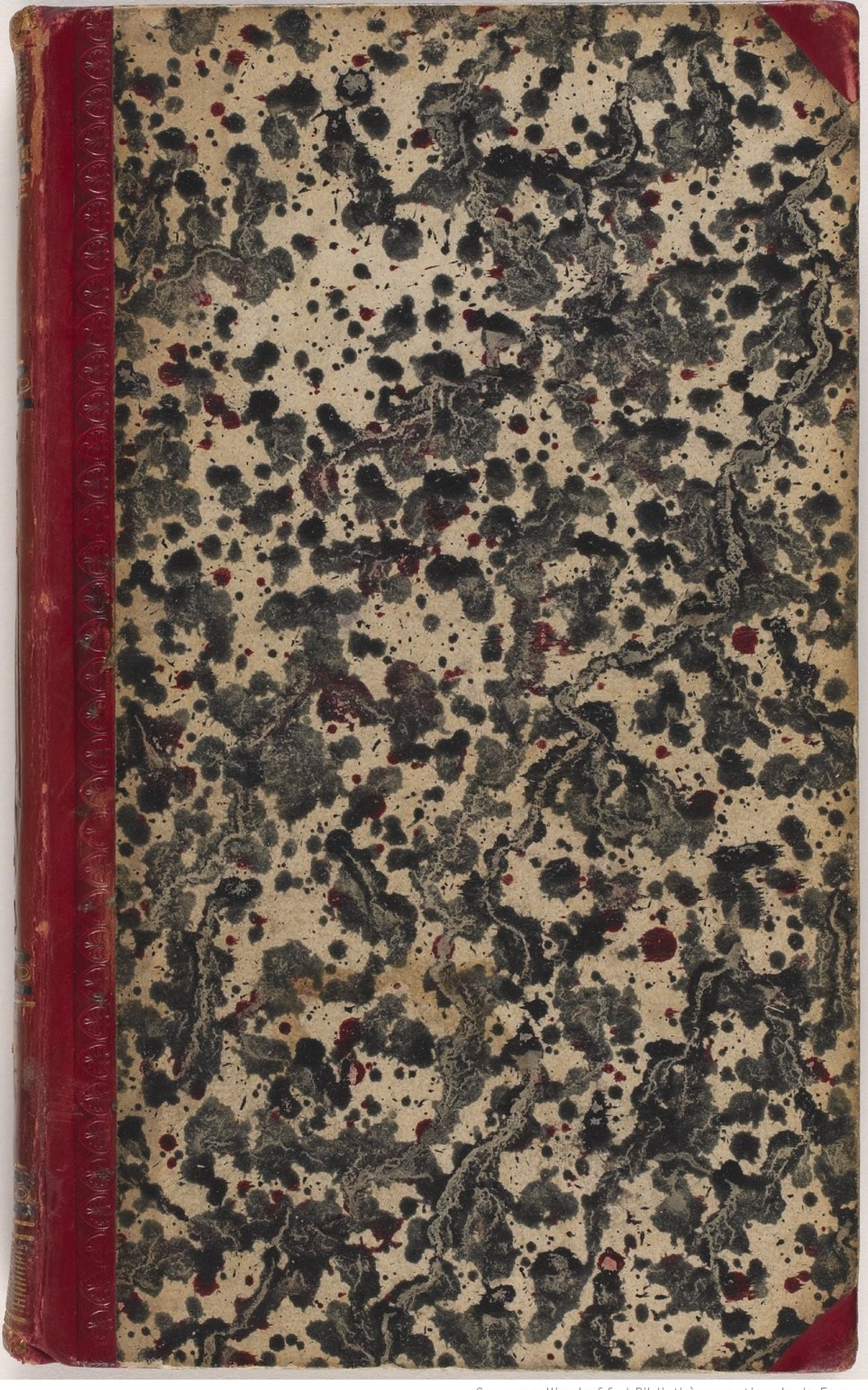
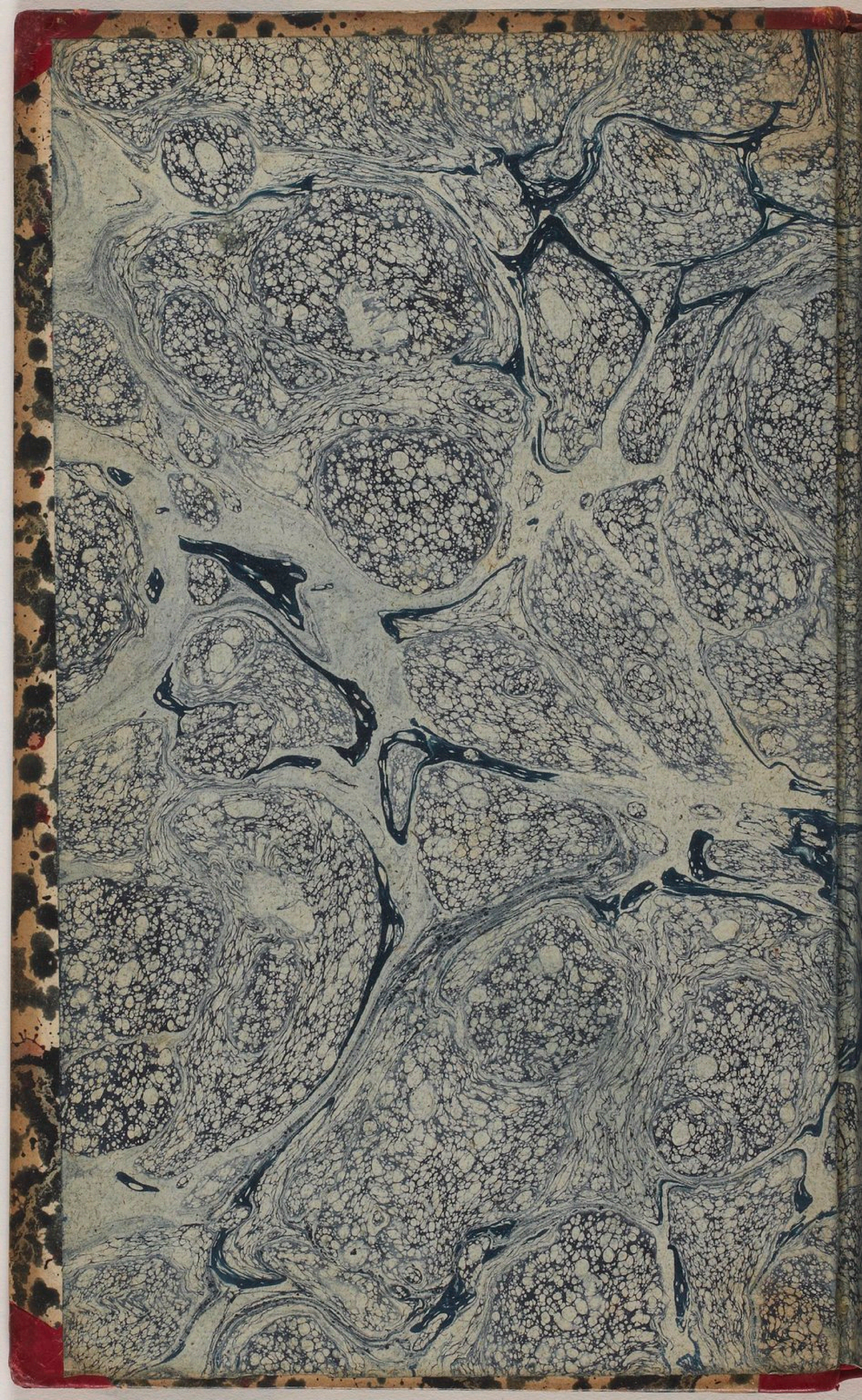
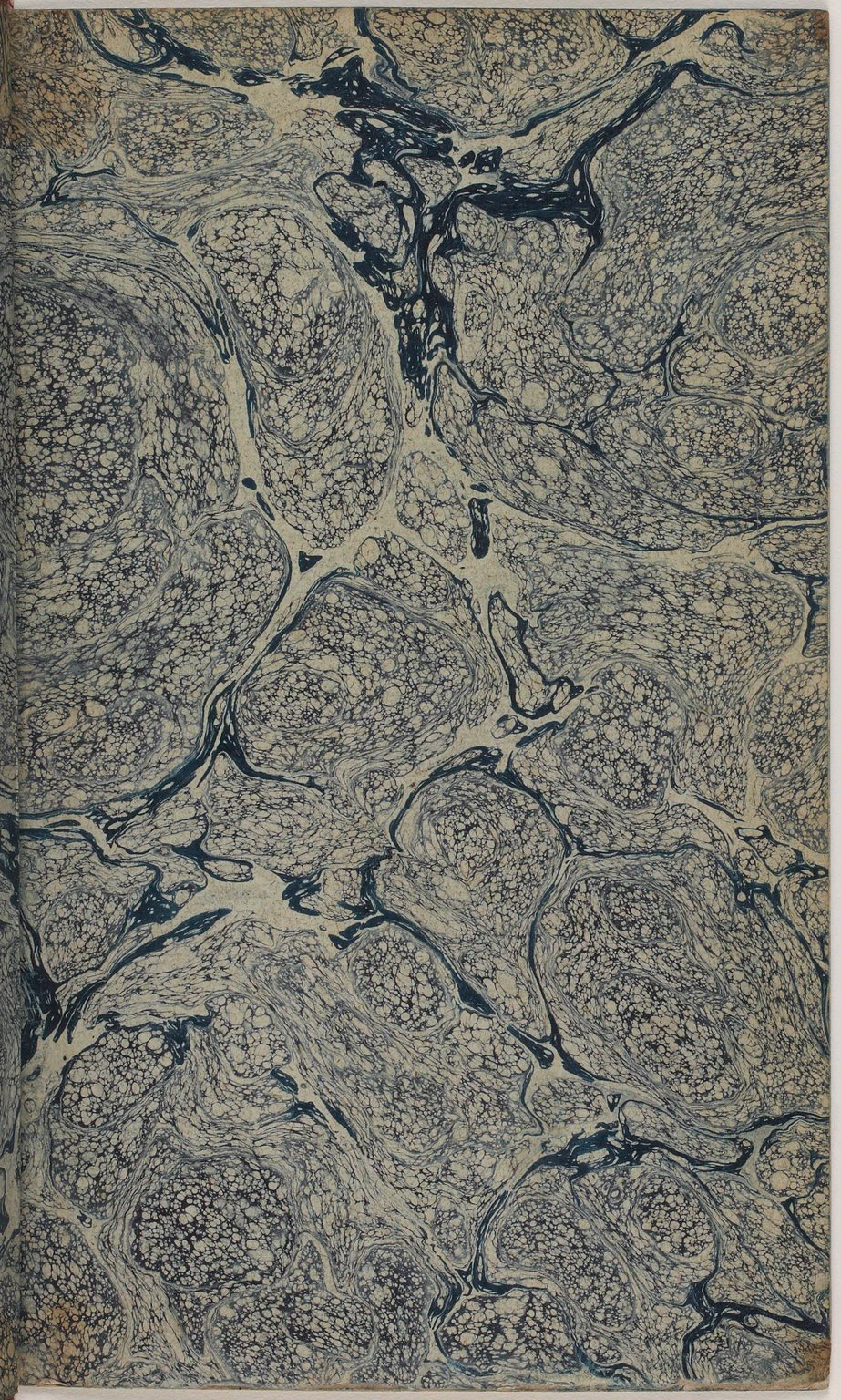


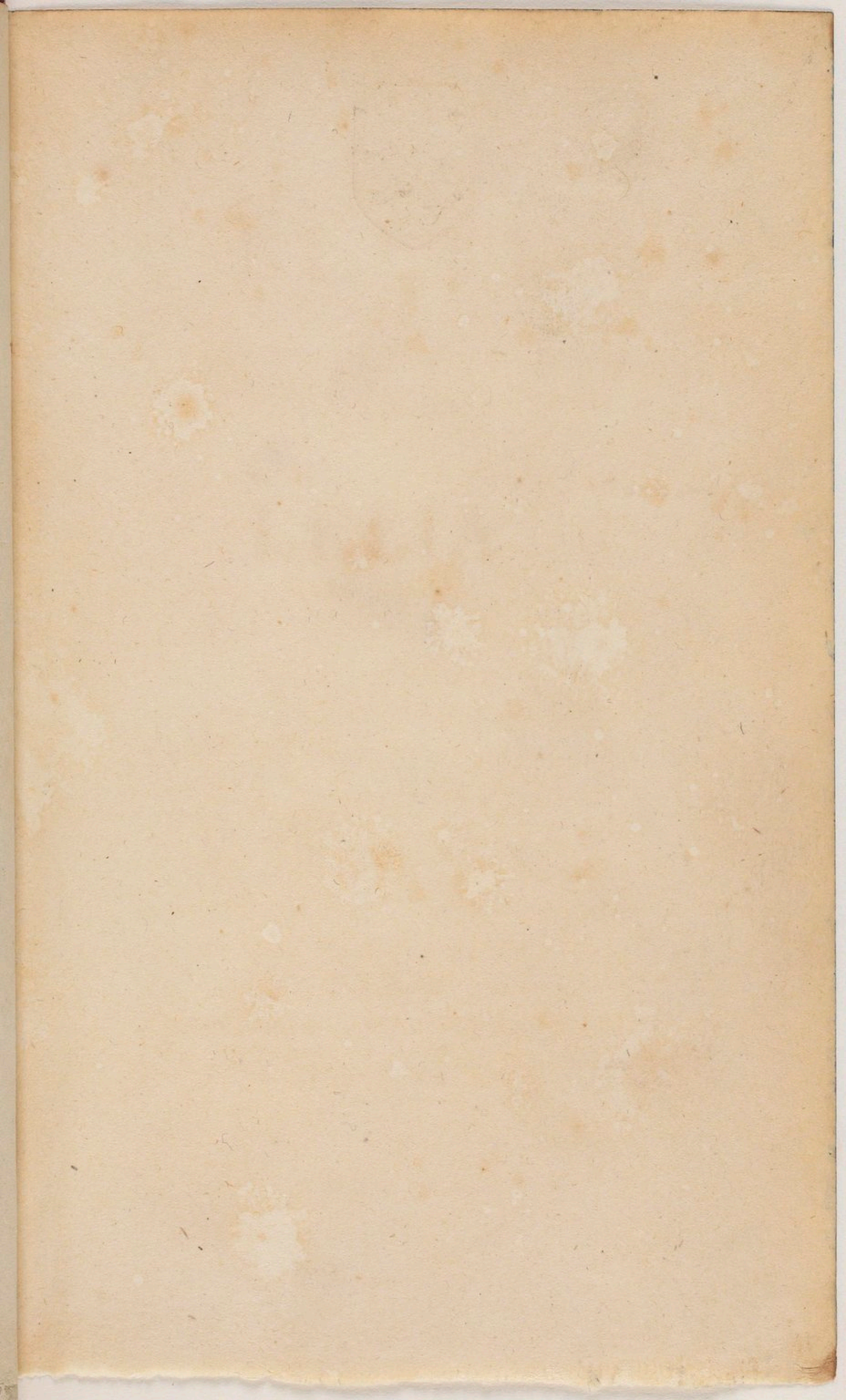
# Lélia, par George Sand...

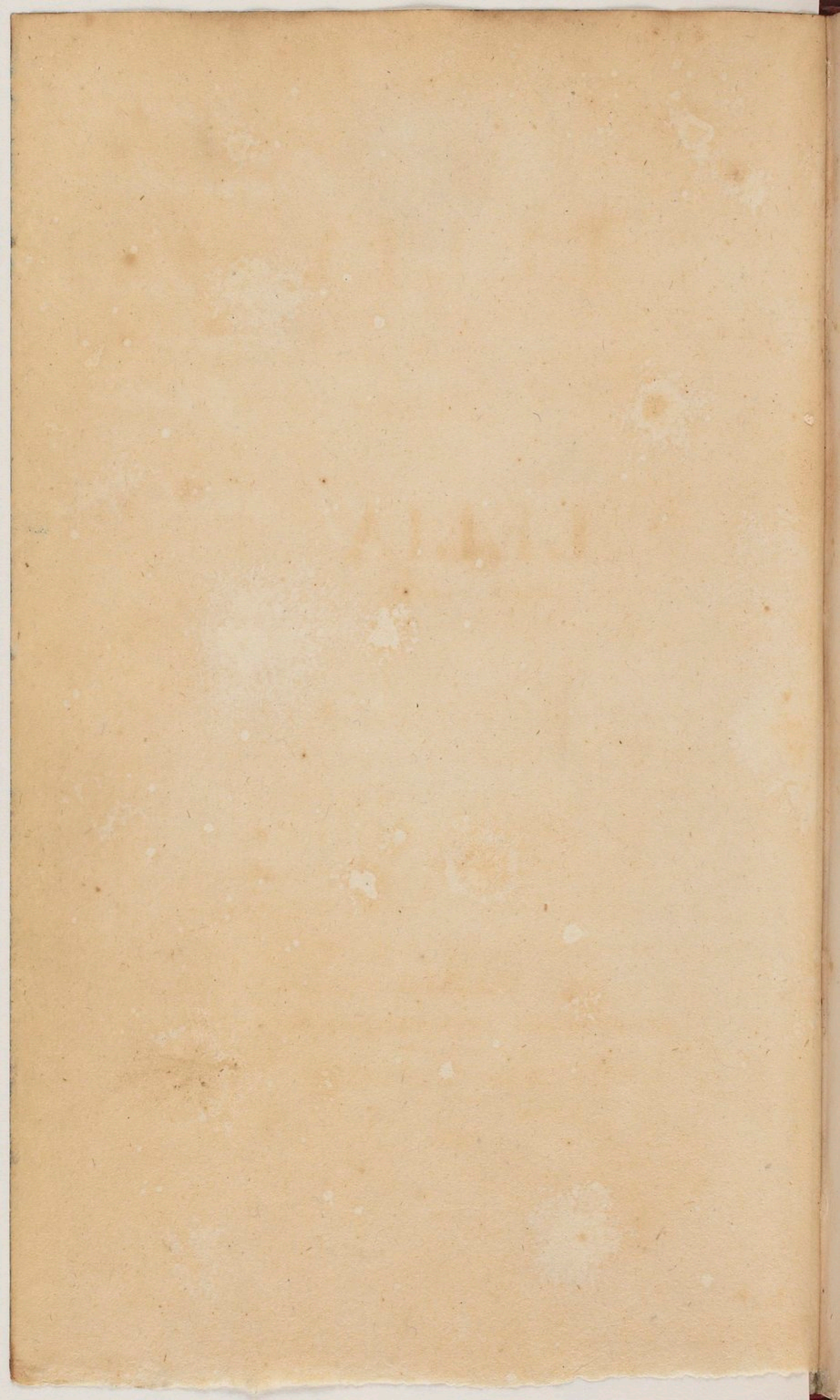














# LÉLIA

À Gustave Planche son véritable ami George 15 aout 1833

# LÉLIA

PAR

George SAND.

**TOME PREMIER.**

**PARIS**

HENRI DUPUY, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

11, RUE DE LA MONNAIE;

L. TENRÉ, LIBRAIRE,

1, RUE DU PAON.

1833

Dédié

à M. H. Delatouche.

*

Quand la crédule espérance hasarde un regard confiant parmi les doutes d'une ame déserte et désolée pour les sonder et les guérir, son pied chancelle sur le bord de l'abîme, son œil se trouble, elle est frappée de vertige et de mort.

PENSÉES INÉDITES D'UN SOLITAIRE.

*

# PREMIÈRE PARTIE.

# LÉLIA.



## I

Qui es-tu ? et pourquoi ton amour fait-il tant de mal ? Il doit y avoir en toi quelque affreux mystère inconnu aux hommes. A coup sûr tu n'es pas un être pétri du même limon et animé de la même vie que nous ! Tu es un ange ou un démon, mais tu n'es pas une créature humaine. Pourquoi nous cacher ta nature et ton origine ? Pourquoi ha-

biter parmi nous qui ne pouvons te suffire ni te comprendre ? Si tu viens de Dieu, parle et nous t'adorerons. Si tu viens de l'enfer.... Toi venir de l'enfer ! Toi si belle et si pure ! Les esprits du mal ont-ils ce regard divin, et cette voix harmonieuse, et ces paroles qui élèvent l'ame et la transportent jusqu'au trône de Dieu !

Et cependant, Lélia, il y a en toi quelque chose d'infernal. Ton sourire amer dément les célestes promesses de ton regard. Quelques-unes de tes paroles sont désolantes comme l'athéisme : il y a des momens où tu ferais douter de Dieu et de toi-même. Pourquoi, pourquoi, Lélia, êtes-vous ainsi? Que faites-vous de votre foi, que faites-vous de votre ame, quand vous niez l'amour ? O ciel ! vous, proférer ce blasphème ! Mais qui êtes-vous donc si vous pensez ce que vous dites parfois ?

---

## II

Lélia, j'ai peur de vous. Plus je vous vois, et moins je vous devine. Vous me ballottez sur une mer d'inquiétudes et de doutes. Vous semblez vous faire un jeu de mes angoisses. Vous m'élevez au ciel et vous me foulez aux pieds. Vous m'emportez avec vous dans les

nuées radieuses, et puis vous me précipitez dans le noir chaos ! Ma faible raison succombe à de telles épreuves. Épargnez-moi, Lélia !

Hier, quand nous nous promenions sur la montagne, vous étiez si grande, si sublime, que j'aurais voulu m'agenouiller devant vous et baiser la trace embaumée de vos pas. Quand le Christ fut transfiguré dans une nuée d'or et sembla nager aux yeux de ses apôtres dans un fluide embrasé, ils se prosternèrent et dirent : — Seigneur, vous êtes bien le fils de Dieu ! — Et puis quand la nuée se fut évanouie et que le prophète descendit la montagne avec ses compagnons, ils se demandèrent sans doute avec inquiétude : — Cet homme qui marche avec nous, qui parle comme nous, qui va souper avec nous, est-il donc le même que nous venons de voir enveloppé de voiles de feu et tout rayonnant de l'esprit du Seigneur? — Ainsi fais-je avec vous, Lélia ! A chaque instant vous vous transfigurez devant moi, et puis vous dépouillez la divinité

pour redevenir mon égale, et alors je me demande avec effroi si vous n'êtes point quelque puissance céleste, quelque prophète nouveau, le Verbe incarné encore une fois sous une forme humaine, et si vous agissez ainsi pour éprouver notre foi et connaître parmi nous les vrais fidèles !

Mais le Christ ! cette grande pensée personnifiée, ce type sublime de l'ame immatérielle, il était toujours au-dessus de la nature humaine qu'il avait revêtue. Il avait beau redevenir homme, il ne pouvait se cacher si bien qu'il ne fût toujours le premier entre les hommes. Vous, Lélia, ce qui m'effraie, c'est que, quand vous descendez de vos gloires, vous n'êtes plus même à notre niveau, vous tombez au-dessous de nous-mêmes, et vous semblez ne plus chercher à nous dominer que par la perversité de votre cœur. Par exemple, qu'est-ce donc que cette haine profonde, cuisante, inextinguible, que vous avez pour notre race ? Peut-on aimer Dieu

comme vous faites, et détester si cruellement ses œuvres? Comment accorder ce mélange de foi sublime et d'impiété endurcie, ces élans vers le ciel, et ce pacte avec l'enfer? Encore une fois, d'où venez-vous, Lélia? Quelle mission de salut ou de vengeance accomplissez-vous sur la terre?

Hier, à l'heure où le soleil descendait derrière le glacier, noyé dans des vapeurs d'un rose bleuâtre, alors que l'air tiède d'un beau soir d'hiver glissait dans vos cheveux, et que la cloche de l'église jetait ses notes mélancoliques aux échos de la vallée; alors, Lélia, je vous le dis, vous étiez vraiment la fille du ciel. Les molles clartés du couchant venaient mourir sur vous et vous entouraient d'un reflet magique. Vos yeux, levés vers la voûte bleue où se montraient à peine quelques étoiles timides, brillaient d'un feu sacré. Moi, poëte des bois et des vallées, j'écoutais le murmure mystérieux des eaux, je regardais les ondulations moelleuses des pins faible-

ment agités, je respirais le suave parfum des violettes sauvages qui, au premier jour tiède qui se présente, au premier rayon de soleil pâle qui les convie, ouvrent leurs calices d'azur sous la mousse desséchée. Mais vous, vous ne songiez point à tout cela; ni les fleurs, ni les forêts, ni le torrent n'appelaient vos regards. Nul objet sur la terre n'éveillait vos sensations, vous étiez toute au ciel. Et quand je vous montrai le spectacle enchanté qui s'étendait sous nos pieds, vous me dites en élevant la main vers la voûte éthérée : *Regardez cela!* O Lélia ! vous soupiriez après votre patrie, n'est-ce pas ? vous demandiez à Dieu pourquoi il vous oubliait si long-temps parmi nous, pourquoi il ne vous rendait pas vos ailes blanches pour monter à lui ?

Mais hélas ! quand le froid qui commençait à souffler sur la bruyère nous eut forcés de chercher un abri dans la ville; quand, attiré par les vibrations de cette cloche, je vous priai d'entrer dans l'église avec moi et

d'assister à la prière du soir, pourquoi, Lélia, ne m'avez-vous pas quitté? Pourquoi, vous qui pouvez certainement des choses plus difficiles, n'avez-vous pas fait descendre d'en haut un nuage pour me voiler votre face? Hélas! pourquoi vous ai-je vue ainsi, debout, le sourcil froncé, l'air hautain, le cœur sec? Pourquoi ne vous êtes-vous pas agenouillée sur les dalles moins froides que vous? Pourquoi n'avez-vous pas croisé vos mains sur ce sein de femme que la présence de Dieu aurait dû remplir d'attendrissement ou de terreur? Pourquoi ce calme superbe et ce mépris apparent pour les rites de notre culte? N'adorez-vous pas le vrai Dieu, Lélia? Venez-vous des contrées brûlantes où l'on sacrifie à Brama, ou des bords de ces grands fleuves sans nom, où l'homme implore l'esprit du mal plutôt que celui du bien? car nous ne savons ni votre famille, ni les climats qui vous ont vue naître. Nul ne le sait,

et le mystère qui vous environne nous rend superstitieux malgré nous !

Vous insensible ! Vous impie ! Oh ! cela ne se peut pas ! Mais dites-moi, au nom du ciel, que devient donc, à ces heures terribles, cette ame, cette grande ame où la poésie ruisselle, où l'enthousiasme déborde, et dont le feu nous gagne et nous entraîne au-delà de tout ce que nous avions senti ? A quoi songiez-vous hier, qu'aviez-vous fait de vous-même, quand vous étiez là, muette et glacée dans le temple, debout comme le pharisien, mesurant Dieu sans trembler, sourde aux saints cantiques, insensible à l'encens, aux fleurs effeuillées, aux soupirs de l'orgue, à toute la poésie du saint lieu? Et comme elle était belle pourtant cette église imprégnée d'humides parfums, palpitante d'harmonies sacrées ! Comme la flamme des lampes d'argent s'exhalait blanche et mate dans les nuages d'opale du benjoin embrasé, tandis que les cassolettes de vermeil envoyaient à la voûte les gracieuses spirales d'une

fumée odorante! Comme les lames d'or du tabernacle s'élevaient légères et rayonnantes sous le reflet des cierges! Et quand le prêtre, ce grand et beau prêtre irlandais dont les cheveux sont si noirs, dont la taille est si majestueuse, le regard si austère, et la parole si sonore, descendit lentement les degrés de l'autel, traînant sur les tapis son long manteau de velours; quand il éleva sa grande voix, triste et pénétrante comme les vents qui soufflent dans sa patrie; quand il nous dit, en nous présentant l'ostensoir étincelant, ce mot si puissant dans sa bouche : *Adoremus!* alors, Lélia, je me sentis pénétré d'une sainte frayeur, et, me jetant à genoux sur le marbre, je frappai ma poitrine et je baissai les yeux.

Mais votre pensée est si intimement liée dans mon ame à toutes les grandes pensées, que je me retournai presque aussitôt vers vous pour partager avec vous cette émotion délicieuse; ou peut-être, que Dieu maintenant me

le pardonne, pour vous adresser la moitié de ces humbles adorations.

Mais vous, vous étiez debout! Vous n'avez pas plié le genou, vous n'avez pas baissé les yeux! Votre regard superbe s'est promené froid et scrutateur sur le prêtre, sur l'hostie, sur la foule prosternée : rien de tout cela ne vous a parlé. Seule, toute seule parmi nous tous, vous avez refusé votre prière au Seigneur. Seriez-vous donc une puissance au-dessus de lui?

Eh bien! Lélia, que Dieu me le pardonne encore! Pendant un moment je l'ai cru et j'ai failli lui retirer mon hommage pour vous l'offrir. Je me suis laissé éblouir et subjuguer par la puissance qui était en vous. Hélas! il faut l'avouer, je ne vous vis jamais si belle. Pâle comme une des statues de marbre blanc qui veillent auprès des tombeaux, vous n'aviez plus rien de terrestre. Vos yeux brillaient d'un feu sombre, et votre vaste front, dont vous aviez écarté vos cheveux noirs, s'élevait, su-

blime d'orgueil et de génie, au-dessus de la foule, au-dessus du prêtre, au-dessus de Dieu même. Cette profondeur d'impiété était effrayante, et à vous voir ainsi toiser du regard l'espace qui est entre nous et le ciel, tout ce qui était là se sentait petit. Milton vous avait-il vue quand il fit si noble et si beau le front foudroyé de son ange rebelle?

Faut-il vous dire toutes mes terreurs? Il m'a semblé qu'à l'instant où le prêtre debout, élevant le symbole de la foi sur nos têtes inclinées, vous vit devant lui, debout comme lui, seule avec lui au-dessus de tous; oui, il m'a semblé qu'alors son regard profond et sévère, rencontrant votre impassible regard, s'est baissé devant lui. Il m'a semblé que ce prêtre pâlissait, que sa main tremblante ne pouvait plus soutenir le calice, et que sa voix s'éteignait dans sa vaste poitrine. Est-ce là un rêve de mon imagination troublée, ou bien en effet l'indignation a-t-elle suffoqué le ministre du Très-Haut lorsqu'il vous a vue ainsi

résister à l'ordre émané de sa bouche? Ou bien, tourmenté comme moi par une étrange hallucination, a-t-il cru voir en vous quelque chose de surnaturel, une puissance évoquée du sein de l'abîme, ou une révélation envoyée du ciel?

---

# III

Que t'importe cela, jeune poëte? Pourquoi veux-tu savoir qui je suis et d'où je viens?... Je suis née comme toi dans la vallée des larmes, et tous les malheureux qui rampent sur la terre sont mes frères. Est-elle donc si grande, cette terre qu'une pensée embrasse, et dont une hirondelle fait le tour dans l'espace de quelques journées! Que peut-

il y avoir d'étrange et de mystérieux dans une existence humaine? Quelle si grande influence supposez-vous à un rayon de soleil plus ou moins vertical sur nos têtes? Allez! ce monde tout entier est bien loin de lui; il est bien froid, et bien pâle, et bien étroit. Demandez au vent combien il lui faut d'heures pour le bouleverser d'un pôle à l'autre.

Fussé-je née à l'autre extrémité, il y aurait encore peu de différence entre toi et moi. Tous deux condamnés à souffrir, tous deux faibles, incomplets, blessés par toutes nos jouissances, toujours inquiets, avides d'un bonheur sans nom, toujours hors de nous, voilà notre destinée commune, voilà ce qui fait que nous sommes frères et compagnons sur la terre d'exil et de servitude.

Vous demandez si je suis un être d'une autre nature que vous? Croyez-vous que je ne souffre pas? J'ai vu des hommes, plus malheureux que moi par leur condition, qui l'étaient beaucoup moins par leur caractère.

Tous les hommes n'ont pas la faculté de souffrir au même degré. Aux yeux du grand artisan de nos misères, ces variétés d'organisation sont bien peu de chose sans doute. Pour nous dont la vue est si bornée, nous passons la moitié de notre vie à nous examiner les uns les autres, et à tenir note des nuances que subit l'infortune en se révélant à nous. Tout cela, qu'est-ce devant Dieu? Ce qu'est devant nous la différence entre les brins d'herbe de la prairie.

C'est pourquoi je ne prie pas Dieu. Que lui demanderais-je? Qu'il change ma destinée? Il se rirait de moi. Qu'il me donne la force de lutter contre mes douleurs? Il l'a mise en moi, c'est à moi de m'en servir.

Vous demandez si j'adore l'esprit du mal? L'esprit du mal et l'esprit du bien, c'est un seul esprit, c'est Dieu; c'est la volonté inconnue et mystérieuse qui est au-dessus de nos volontés. Le bien et le mal, ce sont des distinctions que nous avons créées : Dieu ne les

connaît pas plus que le bonheur et l'infortune. Ne demandez donc ni au ciel ni à l'enfer le secret de ma destinée. C'est à vous que je pourrais reprocher de me jeter sans cesse au-dessus et au-dessous de moi-même. Poëte, ne cherchez pas en moi ces profonds mystères; mon ame est sœur de la vôtre, vous la contristez, vous l'effrayez en la sondant ainsi. Prenez-la pour ce qu'elle est, pour une ame qui souffre et qui attend. Si vous l'interrogez si sévèrement, elle se repliera sur elle-même, et n'osera plus s'ouvrir à vous.

---

# IV

L'âpreté de mes sollicitudes pour vous, je l'ai trop franchement exprimée, Lélia; j'ai blessé la sublime pudeur de votre ame. C'est qu'aussi, Lélia, je suis bien malheureux! Vous croyez que je porte sur vous l'œil curieux d'un philosophe, et vous vous trompez. Si je ne sentais pas que je vous appartiens, que désormais mon existence est invinciblement liée à la

vôtre, si en un mot je ne vous aimais pas avec passion, je n'aurais pas l'audace de vous interroger, fussiez-vous le plus remarquable *sujet* offert aux observations du physiologiste.

Ainsi ces doutes, ces inquiétudes que j'ai osé vous dire, tous ceux qui vous ont vue les partagent. Ils se demandent avec étonnement si vous êtes une existence maudite ou privilégiée, s'il faut vous aimer ou vous craindre, vous accueillir ou vous repousser; le grossier vulgaire même perd son insouciance pour s'occuper de vous. Il ne comprend pas l'expression de vos traits ni le son de votre voix, et à entendre les contes absurdes dont vous êtes l'objet, on voit que ce peuple est également prêt à se mettre à deux genoux sur votre passage, ou à vous conjurer comme un fléau. Les intelligences plus élevées vous observent attentivement, les unes par curiosité, les autres par sympathie; mais aucune ne se fait comme moi une question de vie et de mort de la solution du problême; moi seul j'ai le

droit d'être audacieux et de vous demander qui vous êtes, car je le sens intimement, et cette sensation est liée à celle de mon existence, je fais désormais partie de vous, vous vous êtes emparée de moi, à votre insu peut-être; mais enfin me voilà asservi, je ne m'appartiens plus, mon ame ne peut plus vivre en elle-même; Dieu et la poésie ne lui suffisent plus; Dieu et la poésie, c'est vous désormais, et sans vous il n'y a plus de poésie, il n'y a plus de Dieu, il n'y a plus rien.

Dis-moi donc, Lélia, puisque tu veux que je te prenne pour une femme et que je te parle comme à mon égale, dis-moi si tu as la puissance d'aimer, si ton ame est de feu ou de glace, si en me donnant à toi, comme j'ai fait, j'ai traité de ma perte ou de mon salut; car je ne le sais pas, et je ne regarde pas sans effroi la carrière inconnue où je vais te suivre. Cet avenir est enveloppé de nuages, quelquefois roses et brillans comme ceux qui montent à l'horizon au lever du soleil, quelquefois

rouges et sombres comme ceux qui précèdent l'orage et recèlent la foudre.

Ai-je commencé la vie avec toi, ou l'ai-je quittée pour te suivre dans la mort? Ces années de calme et d'innocence qui sont derrière moi, vas-tu les faner ou les rajeunir? Ai-je connu le bonheur et vais-je le perdre, ou, ne sachant ce que c'est, vais-je le goûter? Ces années furent bien belles, bien fraîches, bien suaves! mais aussi elles furent bien calmes, bien obscures, bien stériles! Qu'ai-je fait, que rêver, et attendre, et espérer, depuis que je suis au monde? Vais-je produire enfin? Feras-tu de moi quelque chose de grand ou d'abject? Sortirai-je de cette nullité, de ce repos qui commence à me peser? En sortirai-je pour monter ou pour descendre?

Voilà ce que je me demande chaque jour avec anxiété, et tu ne me réponds rien, Lélia, et tu sembles ne pas te douter qu'il y a une existence en question devant toi! une destinée inhérente à la tienne et dont tu dois

désormais rendre compte à Dieu ! Insouciease et distraite, tu as saisi le bout de ma chaîne, et à chaque instant tu l'oublies, tu la laisses tomber !

Il faut qu'à chaque instant, effrayé de me voir seul et abandonné, je t'appelle et te force à descendre de ces régions inconnues où tu t'élances sans moi. Cruelle Lélia ! que vous êtes heureuse d'avoir ainsi l'ame libre et de pouvoir rêver seule, aimer seule, vivre seule ! Moi je ne le peux plus, je vous aime. Je n'aime que vous. Tous ces gracieux types de la beauté, tous ces anges vêtus en femmes qui passaient dans mes rêves, me jetant des baisers et des fleurs, ils sont partis. Ils ne viennent plus ni dans la veille ni dans le sommeil. C'est vous désormais, toujours vous, que je vois pâle, et calme, et triste, et silencieuse, à mes côtés ou dans mon ciel.

Je suis bien misérable ! ma situation n'est pas ordinaire ; il ne s'agit pas seulement pour moi de savoir si je suis digne d'être aimé de

vous. J'en suis à ne pas savoir si vous êtes capable d'aimer un homme, et — je ne trace ce mot qu'avec effort tant il est horrible—je crois que *non!*

O Lélia! cette fois répondrez-vous? A présent je frémis de vous avoir interrogée. Demain j'aurais pu vivre encore de doutes et de chimères. Demain peut-être il ne me restera rien ni à craindre ni à espérer.

---

# V

Enfant que vous êtes ! A peine vous êtes né, et déjà vous êtes pressé de vivre ! car il faut vous le dire, vous n'avez pas encore vécu, Sténio ; je vous définirai la vie en deux mots, mais plus tard.

Pourquoi donc tant vous hâter? Craignez-

vous de ne pas arriver à ce but maudit où nous échouons tous? Vous viendrez vous y briser comme les autres, Sténio. Prenez donc votre temps, faites l'école buissonnière, et franchissez le plus tard que vous pourrez le seuil de l'école où l'on apprend la vie.

Heureux enfant, qui demande où est le bonheur, comment il est fait, s'il l'a goûté déjà, s'il est appelé à le goûter un jour! O profonde et précieuse ignorance! Je ne te répondrai pas, Sténio.

Ne crains rien, je ne te flétrirai pas au point de te dire une seule des choses que tu veux savoir. Si j'aime, si je puis aimer, si je te donnerai du bonheur, si je suis bonne ou perverse, si tu seras fait grand par mon amour, ou anéanti par mon indifférence : tout cela, vois-tu, c'est une science téméraire que Dieu refuse à ton âge et qu'il me défend de te donner. Attends!

Je te bénis, jeune poëte, dors en paix.

Demain viendra beau comme les autres jours de ta jeunesse, paré du plus grand bienfait de la providence, le voile qui cache l'avenir !

---

## VI

Voilà comme vous répondez toujours ! Eh bien ! votre silence me fait pressentir de telles douleurs, que je suis réduit à vous remercier de votre silence. Pourtant cet état d'ignorance que vous croyez si doux, il est affreux, Lélia ; vous le traitez avec une dédaigneuse légèreté, c'est que vous ne le connaissez pas. Votre enfance a pu s'écouler comme la mienne,

mais la première passion qui s'alluma dans votre sein n'y fut pas en lutte, j'imagine, avec les angoisses qui sont en moi. Sans doute vous fûtes aimée avant d'aimer vous-même. Votre cœur, ce trésor que j'implorerais encore à genoux, si j'étais roi de la terre, votre cœur fut ardemment appelé par un autre cœur; vous ne connûtes pas les tourmens de la jalousie et de la crainte; l'amour vous attendait, le bonheur s'élançait vers vous, et il vous a suffi de consentir à être heureuse, à être aimée. Non, vous ne savez pas ce que je souffre; sans cela vous en auriez pitié, car enfin vous êtes bonne, vos actions le prouvent en dépit de vos paroles qui le nient. Je vous ai vue adoucir de vulgaires souffrances, je vous ai vue pratiquer la charité de l'Évangile avec votre méchant sourire sur les lèvres, nourrir et vêtir celui qui était nu et affamé, tout en affichant un odieux scepticisme. Vous êtes bonne, d'une bonté native, involontaire, et que la froide réflexion ne peut pas vous ôter.

Si vous saviez comme vous me rendez malheureux, vous auriez compassion de moi; vous me diriez s'il faut vivre ou mourir; vous me donneriez tout de suite le bonheur qui enivre ou la raison qui console.

---

## VII

Quel est donc cet homme pâle que je vois maintenant apparaître comme une vision sinistre dans tous les lieux où vous êtes? Que vous veut-il? d'où vous connait-il? où vous a-t-il vue? D'où vient que, le premier jour qu'il parut ici, il traversa la foule pour vous

regarder, et qu'aussitôt vous échangeâtes avec lui un triste sourire ?

Cet homme m'inquiète et meffraie. Quand il m'approche, j'ai froid ; si son vêtement effleure le mien, j'éprouve comme une commotion électrique. C'est, dites-vous, un grand poëte qui ne se livre point au monde, mais qui est au-dessus de Byron. Son vaste front révèle en effet le génie; mais je n'y trouve pas cette pureté céleste, ce rayon d'enthousiasme qui caractérise le poëte. Cet homme est morne et désolant comme le Giaour, comme Lara, comme vous, Lélia, quand vous souffrez. Je n'aime point à le voir sans cesse à vos côtés, absorbant votre attention, accaparant, pour ainsi dire, tout ce que vous réserviez de bienveillance pour la société, et d'intérêt pour les choses humaines.

Je sais que je n'ai pas le droit d'être jaloux. Aussi, ce que je souffre parfois je ne vous le dirai pas. Mais je m'afflige (cela m'est permis) de vous voir entourée de cette lugubre in-

fluence. Vous déjà si triste, si découragée, vous qu'il ne faudrait entretenir que d'espoir et de douces promesses, vous voilà sous le contact d'une existence flétrie et désolée. Car cet homme est desséché par le souffle des passions, aucune fraîcheur de jeunesse ne colore plus ses traits pétrifiés, sa bouche ne sait plus sourire, son teint ne s'anime jamais; il parle, il marche, il agit par habitude, par souvenir. Mais le principe de la vie est depuis long-temps éteint dans sa poitrine. Je suis sûr de cela, Madame, j'ai beaucoup observé cet homme, j'ai percé le mystère dont il s'enveloppe. S'il vous dit qu'il vous aime, il ment! Il ne peut plus aimer.

Mais celui qui ne sent rien ne peut-il rien inspirer? C'est une terrible question que je débats depuis long-temps, depuis que je vis, depuis que je vous aime. Je ne puis me décider à croire que tant d'amour et de poésie émane de vous sans que votre ame en recèle le foyer. Cet homme jette tant de froid par

tous les pores ! Il imprime à tout ce qui l'approche une telle répulsion, que son exemple me console et m'encourage. Si vous aviez le cœur mort comme lui, je ne vous aimerais pas, j'aurais horreur de vous, comme j'ai horreur de lui.

Et cependant, oh! dans quel inextricable dédale ma raison se débat ! Vous ne partagez pas l'horreur qu'il m'inspire. Vous semblez au contraire attirée vers lui par une invincible sympathie. Il y a des instans où, le voyant passer avec vous au milieu de nos fêtes, vous deux si pâles, si graves, si distraits au milieu de la danse qui tournoie, des femmes qui rient, et des fleurs qui volent, il me semble que seuls parmi nous tous vous pouvez vous comprendre. Il me semble qu'une douloureuse ressemblance s'établit entre vos sensations et même entre les traits de votre visage. Est-ce le sceau du malheur qui imprime à vos sombres fronts cet air de famille, ou cet étranger, Lélia, serait-il vraiment votre

frère? Tout, dans votre existence, est si mystérieux que je suis prêt à toutes les suppositions.

Oui, il y a des jours où je me persuade que vous êtes sa sœur. Eh bien! je veux le dire, pour que vous compreniez que ma jalousie n'est ni étroite ni puérile, je ne souffre pas moins avec cette idée. Je ne suis pas moins blessé de la confiance que vous lui montrez et de l'intimité qui règne entre lui et vous, vous si froide, si méfiante, si réservée parfois, et qui ne l'êtes jamais pour lui. S'il est votre frère, Lélia, quels droits a-t-il de plus que moi sur vous? Croyez vous que je vous aime moins purement que lui? Croyez-vous que je pourrais vous aimer avec plus de tendresse, de sollicitude et de respect, si vous étiez ma sœur? Oh! que ne l'êtes-vous! vous n'auriez de moi nulle défiance, vous ne méconnaîtriez pas à chaque instant le sentiment chaste et profond que vous m'inspirez! N'aime-t-on pas sa sœur avec passion, quand on a l'ame

passionnée et une sœur comme vous, Lélia! Les liens du sang qui ont tant de poids sur les natures vulgaires, que sont-ils au prix de ceux que nous forge le ciel dans le trésor de ses mystérieuses sympathies?

Non, s'il est votre frère, il ne vous aime pas mieux que moi, et vous ne lui devez pas plus de confiance qu'à moi. Qu'il est heureux, le maudit, si vous vous plaisez à lui dire vos souffrances, et s'il a le pouvoir de les adoucir! Hélas! vous ne m'accordez pas seulement le droit de les partager! Je suis donc bien peu de chose! Mon amour a donc bien peu de prix! Je suis donc un enfant bien faible et bien inutile encore, puisque vous avez peur de me confier un peu de votre fardeau! Oh! je suis malheureux, Lélia! car vous l'êtes, vous, et vous n'avez jamais versé une larme dans mon sein. Il y a des jours où vous vous efforcez d'être gaie avec moi, comme si vous aviez peur de m'être à charge en vous livrant à votre hu-

meur. Ah ! c'est une délicatesse bien insultante, Lélia, et qui m'a fait souvent bien du mal ! Avec *lui* vous n'êtes jamais gaie. Voyez si j'ai sujet d'être jaloux !

---

## VIII

J'ai montré votre lettre à l'homme qu'on nomme ici Trenmor, et dont moi seule connais le vrai nom. Il a pris tant d'intérêt à votre souffrance, et c'est un homme dont le cœur est si compatissant (ce cœur que vous croyez mort !), qu'il m'a autorisée à vous confier son secret. Vous allez voir que l'on ne vous traite pas comme un enfant, car ce

secret est le plus grand qu'un homme puisse confier à un autre homme.

Et d'abord sachez la cause de l'intérêt que j'éprouve pour Trenmor. C'est que cet homme est le plus malheureux que j'aie encore rencontré ; c'est que, pour lui, il n'est point resté au fond du calice une goutte de lie qu'il n'ait fallu épuiser ; c'est qu'il a sur vous une immense, une inconstestable supériorité, celle du malheur.

Savez-vous ce que c'est que le malheur, jeune homme ? Vous entrez à peine dans la vie, vous en supportez les premières agitations, vos passions se soulèvent, accélèrent les mouvemens de votre sang, troublent la paix de votre sommeil, éveillent en vous des sensations nouvelles, des inquiétudes convulsives, des tourmens nerveux, et vous appelez cela souffrir ! Vous croyez avoir reçu le grand, le terrible, le solennel baptême du malheur ! Vous souffrez, il est vrai, mais quelle noble et précieuse souffrance

que celle d'aimer ! De combien de poésie n'est-elle pas la source ? Qu'elle est chaleureuse, qu'elle est productive, la souffrance qu'on peut dire et dont on peut être plaint !

Mais celle qu'il faut renfermer sous peine d'infamie et de malédiction, celle qu'il faut cacher au fond de ses entrailles comme un amer trésor, celle qui ne vous brûle pas, mais qui vous glace, qui n'a point de larmes, point de prières, point de rêveries, celle qui toujours veille, froide, pâle, paralytique au fond du cœur ! celle que Trenmor a épuisée, c'est celle-là dont il pourra se vanter devant Dieu, au jour de la justice ; car devant les hommes il faut s'en cacher.

Écoutez l'histoire de Trenmor. Il est plus largement, plus richement organisé qu'aucun de vous. Pour lui la vie commune était trop petite ; aux ames comme la sienne l'univers n'offre pas assez d'alimens. Comme vous cependant il a été jeune, candide, amoureux ;

comme vous, il a eu vingt ans. Seulement, comme il vivait plus vite, il les a eus à seize.

L'amour épuisé, il a été dévoré par une passion bien autrement énergique, bien plus féconde en drames terribles, bien plus intense, bien plus enivrante, bien plus héroïque dans les actes qui concourent à son but. Le jeu! car il faut le dire, hélas! si le but est vil en apparence, l'ardeur est puissante, l'audace est sublime, les sacrifices sont aveugles et sans bornes. Jamais les femmes n'en inspirent de pareils. L'or est une puissance bien supérieure à la leur. En force, en courage, en dévouement, en persévérance, au prix du joueur, l'amant n'est qu'un faible enfant dont les efforts sont dignes de pitié. Combien d'hommes avez-vous vu sacrifier à leur maîtresse ce bien inestimable, cette nécessité sans prix, cette condition d'existence sans laquelle il n'y a pas d'existence supportable, *l'honneur!* Je n'en connais guère dont le dévouement aille plus loin que le sacri-

fice de la vie. Tous les jours le joueur immole son honneur et supporte la vie. Le joueur est âpre, il est stoïque, il triomphe froidement, il succombe froidement ; il passe en quelques heures des derniers rangs de la société aux premiers, dans quelques heures il redescend au point d'où il était parti, et cela sans changer d'attitude ni de visage. Dans quelques heures, sans quitter la place où son démon l'enchaîne, il parcourt toutes les vicissitudes de la vie, il passe par toutes les chances de fortune qui représentent les différentes conditions sociales. Tour à tour roi et mendiant, il gravit d'un seul bond l'échelle immense, toujours calme, toujours maître de lui, toujours soutenu par sa robuste ambition, toujours excité par l'âcre soif qui le dévore. Que sera-t-il tout à l'heure? Prince ou esclave? Comment sortira-t-il de cet antre? Nu, ou courbé sous le poids de l'or? Qu'importe? Il y reviendra demain refaire sa fortune, la perdre ou la tripler. Ce qu'il y a

d'impossible pour lui, c'est le repos; il est comme l'oiseau des tempêtes qui ne peut vivre sans les flots agités et les vents en fureur. On l'accuse d'aimer l'or! il l'aime si peu qu'il le jette à pleines mains. Ces dons de l'enfer ne sauraient lui profiter ni l'assouvir. A peine riche, il lui tarde d'être ruiné afin de goûter encore cette nerveuse et terrible émotion sans laquelle la vie lui est insipide. Qu'est-ce donc que l'or à ses yeux? Moins, par lui-même, que des grains de sable aux vôtres. Mais l'or lui est un emblème des biens et des maux qu'il vient chercher et braver. L'or, c'est son jouet, c'est son ennemi, c'est son Dieu, c'est son rêve, c'est son démon, c'est sa maîtresse, c'est sa poésie; c'est l'ombre qu'il poursuit, qu'il attaque, qu'il étreint, puis qu'il laisse échapper pour avoir le plaisir de recommencer la lutte, et de se prendre encore une fois corps à corps avec le destin. Allez! c'est beau cela! c'est absurde; il faut le condamner, parce que l'énergie, em-

ployée ainsi, est sans profit pour la société, parce que l'homme qui dirige ses forces vers un pareil but, vole à ses semblables tout le bien qu'il aurait pu leur faire avec moins d'égoïsme. Mais, en le condamnant, ne le méprisez pas, petites organisations qui n'êtes capables ni de bien ni de mal; ne mesurez qu'avec effroi le colosse de volonté qui lutte ainsi sur une mer fougueuse pour le seul plaisir d'exercer sa vigueur et de la jeter en dehors de lui. Son égoïsme le pousse au milieu des fatigues et des dangers, comme le vôtre vous enchaîne à de patientes et laborieuses professions. Combien comptez-vous, dans le monde, d'hommes qui travaillent pour la patrie sans songer à eux-mêmes? Lui, il s'isole franchement, il se met à part, il dispose de son avenir, de son présent, de son repos, de son honneur. Il se condamne à la souffrance, à la fatigue. Déplorez son erreur, mais ne vous comparez pas à lui, dans le secret de votre orgueil, pour vous glorifier à

ses dépens. Que son fatal exemple serve seulement à vous consoler de votre inoffensive nullité.

Je m'arrête ici pour aujourd'hui; votre âge est celui de l'intolérance, et vous seriez trop violemment étourdi, si je vous disais en un seul jour tout le secret de Trenmor. Je veux laisser cette partie de mon récit faire son impression ; demain je vous dirai le reste.

---

# IX

Vous avez raison de me ménager, ce que j'apprends m'étonne et me bouleverse. Mais vous me supposez bien de l'intérêt de reste si vous croyez que je suis ainsi ému des secrets de Trenmor. C'est votre jugement sur tout ceci qui me trouble. Vous êtes donc bien au-dessus de la société, pour traiter si légèrement les crimes que l'on commet envers

elle ? Cette question est peut-être injurieuse; peut être la société est-elle si méprisable que moi-même je vaux mieux qu'elle ; mais pardonnez aux perplexités d'un enfant qui ne sait rien encore de la vie réelle.

Tout ce que vous dites produit sur moi l'effet d'un soleil trop ardent sur des yeux accoutumés à l'obscurité. Et pourtant je sens que vous me ménagez beaucoup la lumière, par amitié ou par compassion... O Dieu! que me reste-t-il donc à apprendre? quelles illusions ont donc bercé ma jeunesse? Le joueur n'est pas méprisable, dites-vous? Ou, s'il l'est aux yeux des êtres supérieurs, il ne peut l'être aux miens? Je n'ai pas le droit de le juger et de dire :—Je suis plus grand que cet homme qui se nuit à lui-même et ne profite à personne?—Eh bien! soit; je suis jeune; je ne sais ce que je deviendrai, je n'ai point traversé les épreuves de la vie; mais Trenmor aussi a eu vingt ans et de nobles passions! Vous, Lélia, vous plus grande par votre ame

et votre génie que tout ce qui existe sur la terre, vous pouvez condamner Trenmor et le haïr ; et vous ne voulez pas le faire ! Votre indulgente compassion, ou votre admiration imprudente (je ne sais comment dire), le suit au milieu de ses coupables triomphes, applaudit à ses succès, et respecte ses revers...

Mais si cet homme est grand, s'il a en lui un tel luxe d'énergie, que ne s'en sert-il pour réprimer de si funestes penchans? Pourquoi fait-il un mauvais usage de sa force? Les pirates et les bandits sont donc grands aussi! Celui qui se distingue par des crimes audacieux ou des vices d'exception est donc un homme devant qui la foule émue doit s'ouvrir avec respect! Il faut donc être un héros ou un monstre pour vous plaire!... Peut-être. Quand je songe à la vie pleine et agitée que vous devez avoir eue, quand je vois combien d'illusions sont mortes pour vous, combien de lassitude et d'épuisement il y a dans vos idées, je me dis qu'une des-

tinée obscure et terne comme la mienne ne peut être pour vous qu'un fardeau inutile, et qu'il faut des impressions insolites et violentes pour réveiller les sympathies de votre ame blasée.

Eh bien! dites-moi un mot qui m'encourage, Lélia! dites-moi ce que vous voulez que je sois, et je le serai. Vous croyez que l'amour d'une femme ne peut donner la même énergie que l'amour de l'or....

Est-ce mon déshonneur, est-ce ma honte que vous me demandez?... Eh bien! Lélia, eh bien!... Mais c'est vous faire injure que de vous offrir de tels sacrifices, vous me mépriseriez après, dites? Pourtant, vous ne méprisez pas Trenmor, et il a sacrifié son honneur, dites-vous, à quoi? à la passion du jeu! Continuez, continuez cette histoire, elle m'intéresse horriblement, car c'est une révélation de votre ame, après tout; de cette ame profonde, mobile, insaisissable, que je cherche toujours et que je ne pénètre jamais.

---

# X

Sans doute vous valez beaucoup mieux que nous, jeune homme; que votre orgueil se rassure. Mais dans dix ans, dans cinq ans même, vaudrez-vous Trenmor, vaudrez-vous Lélia? Cela est une question.

Tel que vous voilà, je vous aime, ô jeune poëte! que ce mot ne vous effraie ni ne vous enivre. Je ne prétends pas vous donner ici

la solution du problème que vous attendez. Je vous aime pour votre candeur, pour votre ignorance de toutes les choses que je sais, pour cette grande jeunesse morale dont vous êtes si impatient de vous dépouiller, imprudent que vous êtes! Je vous aime d'une autre affection que Trenmor; malgré ses larges passions, malgré son organisation supérieure, je trouve moins de charme dans l'entretien de cet homme que dans le vôtre, et je vous expliquerai tout à l'heure pourquoi je me sacrifie au point de vous quitter pour lui.

Avant de continuer mon récit pourtant, je répondrai à une de vos questions.

Pourquoi, dites-vous, cet homme si puissant de volonté n'a-t-il pas employé sa force à se réprimer? Pourquoi!... heureux Sténio! — Mais comment donc concevez-vous la nature de l'homme? — Qu'augurez-vous de sa puissance? — Qu'attendez-vous donc de vous-même, hélas?

Sténio, tu es bien imprudent de venir te jeter dans notre tourbillon! Vois ce que tu me forces à te dire!....

Les hommes qui répriment leurs passions dans l'intérêt de leurs semblables, ceux-là, vois-tu, sont si rares que je n'en ai pas encore rencontré un seul. — J'ai vu des héros d'ambition, d'amour, d'égoïsme, de vanité surtout! — De philanthropie?... Beaucoup s'en vantèrent à moi, mais ils mentaient par la gorge les hypocrites! Mon triste regard plongeait au fond de leur ame et n'y trouvait que vanité. La vanité est, après l'amour, la plus belle passion de l'homme, et sache, pauvre enfant, qu'elle est encore bien rare. La cupidité, le grossier orgueil des distinctions sociales, la débauche, tous les vils penchans, la paresse même, qui est pour quelques-uns une passion stérile mais opiniâtre, voilà les ambitions qui meuvent la plupart des hommes. La vanité, au moins, c'est quelque chose de grand dans ses effets. Elle nous force à être

bons, par l'envie que nous avons de le paraître, elle nous pousse jusqu'à l'héroïsme, tant il est doux de se voir porté en triomphe, tant la popularité a de puissantes et adroites séductions! Et la vanité est quelque chose qui ne s'avoue jamais, les autres passions ne peuvent se donner le change. La vanité peut se cacher derrière un autre mot, que les dupes acceptent. — La philanthropie! — O mon Dieu! quelle puérile fausseté! Où est-il, l'homme qui préfère le bonheur des autres hommes à sa propre gloire?

Le christianisme lui-même, qui a produit ce qu'il y a eu de plus héroïque sur la terre, le christianisme, qu'a-t-il pour base? L'espoir des récompenses, un trône élevé dans le ciel. Et ceux qui ont fait ce grand code, le plus beau, le plus vaste, le plus poétique monument de l'esprit humain, savaient si bien le cœur de l'homme, et ses vanités, et ses petitesses, qu'ils ont arrangé en conséquence leur système de promesses divines. Lisez

les écrits des apôtres, vous y verrez qu'il y aura des distinctions dans le ciel, différentes hiérarchies de bienheureux, des places choisies, une milice organisée régulièrement avec ses chefs et ses degrés. Adroite commentation de ces paroles du Christ : « Les » premiers seront les derniers, et les derniers » seront les premiers ! — Je vous le dis, en » vérité, celui qui est le plus petit sur la terre » sera le plus grand dans le royaume des » cieux ! »

Maintenant, pourquoi Trenmor n'a-t-il pas employé sa force morale à se dompter dans l'intérêt de ses semblables ? — C'est qu'il a mal compris la vie, c'est que son égoïsme l'a mal conseillé, c'est qu'au lieu de monter sur un théâtre somptueux, il est monté sur un théâtre en plein vent; c'est qu'au lieu de s'employer à déclamer de spécieuses moralités sur la scène du monde et à jouer les rôles héroïques, il s'est amusé, pour donner carrière à la vigueur de ses muscles, à faire

des tours de force et à se risquer sur un fil d'archal. Et encore cette comparaison ne vaut rien! le saltimbanque a sa vanité comme le tragédien, comme l'orateur philanthrope. Le joueur n'en a pas; il n'est ni admiré, ni applaudi, ni envié. Ses triomphes sont si courts et si hasardés, que ce n'est pas la peine d'en parler. Au contraire, la société le condamne, le vulgaire le méprise, surtout les jours où il a perdu. Tout son charlatanisme consiste à faire bonne contenance, à tomber décemment devant un groupe d'intéressés qui ne le regardent même pas, tant ils ont une autre contention d'esprit qui les absorbe! Si, dans ses rapides heures de fortune, il trouve quelque plaisir à satisfaire les vulgaires vanités du luxe, c'est un tribut bien court qu'il paie aux faiblesses humaines. Bientôt il va sacrifier sans pitié ces puériles jouissances d'un instant à l'activité dévorante de son ame, à cette fièvre infernale qui ne lui permet pas de vi-

vre tout un jour de la vie des autres hommes. De la vanité à lui ? Il n'en a pas le temps ! il a bien autre chose à faire ! N'a-t-il pas son cœur à faire souffrir, sa tête à bouleverser, son sang à boire, sa chair à tourmenter, son or à perdre, sa vie à remettre en question, à reconstruire, à défaire, à tordre, à déchirer par lambeaux, à risquer en bloc, à reconquérir pièce à pièce, à mettre dans sa bourse, à jeter sur la table à chaque instant ? Demandez au marin s'il peut vivre à terre, à l'oiseau s'il peut être heureux sans ses ailes, au cœur de l'homme s'il peut se passer d'émotions ?

Le joueur n'est donc pas criminel par lui-même ; c'est sa position sociale qui presque toujours le rend tel ; c'est sa famille qu'il ruine ou qu'il déshonore. Mais supposez-le, comme Trenmor, isolé dans le monde, sans affections, sans parentés assez intimes pour être prises en considération, libre, abandonné à lui-même, rassasié ou trompé en amour, et

vous plaindrez son erreur, vous regretterez pour lui qu'il ne soit pas né avec un tempérament sanguin et vaniteux, plutôt qu'avec un tempérament bilieux et concentré.

Où prenez-vous que le joueur soit dans la même catégorie que les flibustiers et les brigands? Demandez aux gouvernemens pourquoi ils tirent une partie de leurs richesses d'une source si honteuse? Eux seuls sont coupables d'offrir ces horribles tentations à l'inquiétude, ces funestes ressources au désespoir.

Mais vous ne comprenez pas encore pourquoi j'excuse cet homme; sachez que je le rencontrai un jour au milieu de ses plus brillans succès, et que je me détournai de lui avec mépris. Je le mépriserais encore s'il n'eût pas expié sa faute; mais nous allons voir si vous ne la lui pardonnerez pas quand vous saurez tout.

Si l'amour du jeu n'est pas en lui-même aussi honteux que la plupart des autres penchans, c'est le plus dangereux de tous, le plus âpre, le plus irrésistible, celui dont les con-

séquences sont les plus misérables. Il est presque impossible au joueur de ne pas se déshonorer au bout de quelques années.

Trenmor, après avoir pendant long-temps supporté cette vie d'angoisses et de convulsions, avec l'héroïsme chevaleresque qui était la base de son caractère, se laissa enfin corrompre. C'est-à-dire que, son ame s'usant peu à peu à ce combat perpétuel, il perdit la force stoïque avec laquelle il avait su accepter les revers, supporter les privations d'une affreuse misère, recommencer patiemment l'édifice de sa fortune, parfois, avec une obole, attendre, espérer, marcher prudemment et pas à pas, sacrifier tout un mois à réparer les pertes d'un jour. Telle fut long-temps sa vie. Mais enfin, las de souffrir, il commença à chercher hors de sa volonté, hors de sa vertu (car il faut bien le dire, le joueur a sa vertu aussi) les moyens de regagner plus vite les valeurs perdues; il emprunta, et dès-lors il fut perdu lui-même.

On souffre d'abord cruellement de se trouver dans une situation indélicate, et puis on s'y fait, comme à tout, on s'étourdit, on se blase. Trenmor fit comme font les joueurs et les prodigues : il devint nuisible et dangereux à ses amis. Il accumula sur leurs têtes les maux que long-temps il avait courageusement assumés sur la sienne. Il fut coupable, il risqua son honneur, puis l'existence et l'honneur de ses proches, comme il avait risqué ses biens. Le jeu a cela d'horrible qu'il ne vous donne pas de ces leçons sur lesquelles il n'y a point à revenir. Il est toujours là qui vous appelle ! Cet or, qui ne s'épuise jamais, est toujours devant vos yeux. Il vous suit, il vous invite, il vous dit : — Espère ! — et parfois il tient ses promesses ; il vous rend l'audace, il rétablit votre crédit, il semble retarder encore le déshonneur ; mais le déshonneur est consommé du jour où l'honneur est volontairement mis en risque.

C'est à cette époque que je connus Trenmor et que je le méprisai. Mon mépris lui fit du mal, et il cessa d'emprunter à ses amis. Mais il eût fallu guérir de sa passion, et cela était peut-être au-dessus de ses forces.

Il eut recours à ces déplorables moyens qui soutiennent encore quelque temps les existences perdues. Il se livra aux usuriers, et parvint, quelques semaines encore, à combler les énormes déficit qu'amenaient de telles spéculations. Mais enfin les dettes grandirent, la fortune baissa, l'hydre aux cent têtes devint de plus en plus menaçante. Un jour Trenmor se trouva réduit à n'avoir plus un denier à jeter sur l'infernal tapis, plus un seul denier à montrer en cautionnement des millions qu'il devait.

Il m'a dit qu'une pensée lui était ce jour-là venue du ciel, mais son mauvais ange l'étouffa en lui. Il songea à moi, à moi qui n'étais pas son amie, et qui n'avais pas le droit de lui refuser des secours, à moi qui l'avais

blessé au fond de l'ame et pour qui il éprouvait plus de sympathie, en cet instant de désespoir, que pour aucun de ses dangereux compagnons. Mais la mauvaise honte parla plus haut, il ne vint pas.

Alors, en ce jour de malédiction, la facilité de commettre une infamie vint le trouver. L'occasion lui tendit les bras, lui jeta ses sales caresses, s'embellit de ses hideux appas, et vint à bout de son ame égarée. Cet homme, qui n'avait jamais voulu jouer contre un ami, qui avait scrupuleusement refusé de profiter d'un jeu d'adresse ou de combinaison, cet homme, qui hors d'un lieu public n'avait jamais succombé à la tentation de dépouiller ses proches, ce joueur en grand, intrépide, mais scrupuleux à sa manière, qui avait accepté des services, mais qui par reconnaissance n'avait jamais voulu mettre le démon du hasard entre lui et ceux qui les lui avaient rendus, cet homme enfin, qui maintenant se sentait trop de fierté pour al-

ler emprunter une modique somme, se décida à commettre une escroquerie, une escroquerie de cent francs envers un vieux millionnaire fraudeur et libertin, qui ne lui avait rendu nul bon office et qui ne comptait point les billets de banque qu'il jetait à ses prostituées. En réalité, Sténio, c'était un bien moindre crime pour Trenmor que tous ceux qu'il avait commis sans manquer aux lois écrites. Il avait fait souffrir d'honnêtes gens par ses emprunts illimités, et maintenant il dérobait une imperceptible aumône au mauvais riche. Eh bien! cela seul le perdit plus que tout le reste. La fraude fut découverte, Trenmor a subi cinq ans de travaux forcés.

---

# XI

En effet c'est un secret terrible, et je ne sens en mon cœur qu'une grande reconnaissance pour l'homme qui n'a pas craint de me le confier. Vous m'estimez donc bien, Lélia, et il vous estime donc bien aussi, pour que ce secret soit venu de lui à moi en si peu de temps ? Eh bien ! voilà qu'un lien sacré est établi entre nous trois ; un lien dont

j'ai frayeur pourtant, je ne vous le dissimule pas, mais que je n'ai plus le droit de dénouer.

Malgré toutes vos précautions oratoires, Lélia, je n'ai pu m'empêcher d'être écrasé. Quand je me suis souvenu qu'une heure avant le moment où je lisais cela j'avais vu cet homme presser votre main, votre main que je n'ai jamais osé toucher et que je ne vous ai encore vue offrir à nul autre qu'à lui, j'ai senti comme un froid de glace qui me tombait sur le cœur. Vous, faire alliance avec cet homme flétri! Vous angélique, vous adorée à genoux, vous la sœur des blanches étoiles, je vous ai supposée un instant la sœur d'un !.. Je n'écrirai pas ce mot. — Et voilà que maintenant vous êtes plus que sa sœur ! Une sœur n'eût fait que son devoir en lui pardonnant. Vous vous êtes faite volontairement son amie, sa consolation, son ange; vous avez été vers lui, vous avez dit : —Viens à moi, toi qui es maudit, je te rendrai le ciel que tu as perdu ! Viens à moi qui suis sans tache, et qui cacherai tes

souillures avec ma main que voici.—Eh bien! vous êtes grande, Lélia, plus grande encore que je ne pensais. Votre action me fait mal, je ne sais pourquoi, mais je l'admire, mais je vous adore. — Ce que je ne puis supporter, c'est que cet homme, que je hais et que je plains, ait osé toucher la main que vous lui avez offerte; c'est qu'il ait eu l'orgueil d'accepter votre amitié, votre amitié sainte que les plus grands hommes de la terre imploreraient humblement, s'ils connaissaient ce qu'elle vaut. Trenmor l'a reçue, Trenmor la possède, et Trenmor ne vous parle pas le front dans la poussière; Trenmor se tient de bout à vos côtés, et traverse avec vous la foule étonnée, lui qui cinq ans a traîné le boulet, côte à côte avec un voleur ou un parricide... lui le faussaire! Ah, je le hais! mais je ne le méprise plus, ne me grondez pas.

Quant à vous, Lélia, je vous plains, et je me plains aussi d'être votre disciple et votre

esclave. Vous connaissez beaucoup trop la vie pour être heureuse ; j'espère encore que le malheur vous a aigrie, que vous exagérez le mal ; je repousse encore cette accablante conclusion de votre lettre : — que les meilleurs parmi les hommes sont les plus vains, et que l'héroïsme est une chimère !

Tu le crois, pauvre Lélia ! pauvre femme ! tu es malheureuse, je t'aime !

---

## XII

Trenmor n'avait qu'un moyen de mériter mon amitié : c'était de l'accepter ; et il l'a fait. Il n'a pas craint de se fier à mes promesses, il n'a pas cru que cette générosité serait au-dessus de mes forces. Au lieu d'être humble et craintif devant moi, il est calme, il se repose sur ma délicatesse, il n'est pas sur la défensive, et ne suppose pas que je puisse

l'humilier et lui faire sentir le poids de ma protection. Vraiment, cet homme a l'ame noble et grande, et nulle amitié ne m'a plus flattée que la sienne.

Vous ne méprisez plus son caractère, mais vous méprisez sa condition, n'est-ce pas ? Jeune orgueilleux! car c'est vous qui l'êtes ! osez vous bien vous élever au-dessus de cet homme que la foudre a renversé ? Parce qu'il a été téméraire, parce qu'il s'est égaré à travers les écueils, vous lui reprochez sa chute, vous vous détournez de lui, alors que, sanglant et brisé, vous le voyez sortir de l'abîme ! Ah ! vous êtes du monde, vous ! Vous partagez bien ses inexorables préjugés, ses égoïstes vengeances ! Quand le pécheur est encore debout, vous le tolérez encore ; mais, sitôt qu'il est à terre, vous le foulez aux pieds, vous ramassez les pierres et la boue du chemin, pour faire comme fait la foule, pour qu'en voyant votre cruauté les autres bourreaux croient à votre justice. Vous auriez

peur de lui montrer un peu de pitié, car on pourrait l'interpréter à mal, et croire que vous êtes le frère ou l'ami de la victime. Et si l'on supposait que vous êtes capable des mêmes forfaits, si l'on disait de vous : — Voyez cet homme qui tend la main au proscrit, n'est-il point son compagnon de misère et d'infamie ? — Oh ! plutôt que de faire dire cela, lapidons le proscrit ; mettons-lui notre talon sur la figure, achevons-le ! Apportons notre part d'insulte parmi la foule qui le maudit. Quand la charrette hideuse emporte le condamné à l'échafaud, le peuple se rue à l'entour pour accabler d'outrages ce reste d'homme qui va mourir. Faites comme le peuple, Sténio ! Que dirait-on de vous, dans cette ville où vous êtes étranger comme nous, si l'on vous voyait toucher sa main ? On penserait peut-être que vous avez été au bagne avec lui ! Plutôt que de vous exposer à cela, jeune homme, fuyez le maudit ! L'amitié du maudit est dangereuse. L'ineffable

plaisir de faire du bien à un malheureux est trop chèrement acheté par les malédictions de la foule. Est-ce votre calcul? est-ce votre sentiment, Sténio?

N'avez-vous pas pleuré chaque fois que vous avez lu dans l'histoire d'Angleterre le trait de cette jeune fille qui, voyant marcher à la mort le roi Charles Ier, fendit la presse des curieux indifférens, et ne sachant quel témoignage d'intérêt lui donner, pauvre et simple enfant qu'elle était, lui offrit une rose qu'elle avait à la main; une rose pure et suave comme elle, une rose que son amant peut-être lui avait donnée, et qui fut le seul, le dernier témoignage d'affection et de pitié que reçut un roi marchant au supplice? N'êtes-vous pas touché aussi, dans la sublime histoire du lépreux d'Aoste, de l'action naturelle et simple du narrateur qui lui tend la main? Pauvre lépreux, qui n'avait pas touché la main de son semblable depuis tant d'années, et qui eut tant de peine à refuser cette main

amie, et qui pourtant la refusa dans la crainte de l'infecter de son mal !...

Pourquoi donc Trenmor aurait-il repoussé la mienne? Le malheur est-il donc contagieux comme la lèpre? Eh bien, soit! que la réprobation du vulgaire nous enveloppe tous deux, et que Trenmor lui-même soit ingrat! j'aurai pour moi Dieu et mon cœur, n'est-ce pas bien plus que l'estime du vulgaire et la reconnaissance d'un homme! Oh! donner un verre d'eau à celui qui a soif, porter un peu de la croix du Christ, cacher la rougeur d'un front couvert de honte, jeter un brin d'herbe à une pauvre fourmi que le torrent ne dédaigne pas d'engloutir, ce sont là de minces bienfaits! Et pourtant l'opinion nous les interdit ou nous les conteste! Honte à nous! nous n'avons pas un bon mouvement qu'il ne faille comprimer ou cacher. On apprend aux enfans des hommes à être vains et impitoyables, et cela s'appelle *l'honneur!* Malédiction sur nous tous!

Eh bien ! si je vous disais que, loin de considérer ma conduite comme un acte de miséricorde, j'éprouve pour cet homme, qui a fait cinq ans de bagne, une sorte de respect enthousiaste ! Si je vous disais que tel que le voilà, brisé, flétri, perdu, je le trouve plus haut placé dans la vie morale qu'aucun de nous ? Savez-vous comment il a supporté son malheur ? Vous vous seriez tué, vous ; certes avec votre fierté, vous n'eussiez pas accepté le châtiment de l'infamie. Eh bien ! il s'est soumis, il a trouvé que le châtiment était juste, qu'il l'avait mérité, non pas tant pour l'acte frauduleux où l'avait poussé le désespoir que pour le mal qu'il avait fait impunément durant le cours de plusieurs années. Et puisqu'il avait mérité ce châtiment, il a voulu le subir. Il l'a subi. Il a vécu cinq ans, fort et patient, parmi ses abjects compagnons. Il a dormi sur la pierre à côté du parricide, il a tendu le dos en silence au fouet du garde-chiourme, il a supporté le regard des curieux ;

il a vécu cinq ans dans cette fange, parmi ces bêtes féroces et venimeuses ; il a subi le mépris des derniers scélérats et la domination des plus lâches espions. Il a été forçat, cet homme qui avait été si riche, si voluptueux parfois, cet homme de mœurs élégantes et de sensations poétiques, celui qui avait été artiste et dandy ! Celui qui volait sur les flots de la belle Venise, entouré de femmes, de parfums et de chants, dans sa gondole rapide ! celui qui gagnait des prix à New-Market et fatiguait de ses courses folles et aventureuses les plus beaux chevaux de l'Arabie ! celui qui avait dormi sous le ciel de la Grèce, comme Byron, cet homme qui avait épuisé la vie de luxe et d'excitation sous toutes ses faces, il a été se retremper, se rajeunir et se régénérer au bagne ! Et cet égoût infect, où trouvent encore moyen de se pervertir le père qui a vendu ses filles, et le fils qui a violé et empoisonné sa mère, le bagne d'où l'on sort défiguré et rampant comme les bêtes, Trenmor en est

sorti debout, calme, purifié, pâle comme vous le voyez, mais beau encore comme la créature de Dieu, comme le reflet que la Divinité projette sur le front de l'homme qui pense!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

---

## XIII

Le lac était calme ce soir-là, calme comme les derniers jours de l'automne, alors que le vent d'hiver n'ose pas encore troubler les flots muets, et que les glayeuls roses de la rive dorment à peine, bercés par de molles ondulations. De pâles vapeurs mangèrent insensiblement les contours anguleux de la montagne, et, se laissant tomber sur les eaux,

semblèrent reculer l'horizon, qu'elles finirent par faire entièrement disparaître. Alors la surface du lac sembla devenir aussi vaste que celle de la mer. Nul objet riant ou bizarre ne se dessina plus dans la vallée : il n'y eut plus de distraction possible, plus de sensation imposée par les images extérieures. La rêverie devint solennelle et profonde, vague comme le lac brumeux, immense comme le ciel sans bornes. Il n'y avait plus dans la nature que les cieux et l'homme, que l'ame et le doute.

Trenmor, debout au gouvernail de la barque, dessinait dans l'air bleu de la nuit sa grande taille enveloppée d'un sombre manteau. Il élevait son large front et sa vaste pensée vers ce ciel si long-temps irrité contre lui.

— Sténio, dit-il au jeune poëte, ne saurais-tu ramer moins vite et nous laisser écouter plus à loisir le bruit harmonieux et frais de l'eau soulevée par les avirons? En mesure, poëte, en mesure! Cela est aussi beau, aussi important que la cadence des plus beaux vers.

Bien maintenant ! Entendez-vous le son plaintif de l'eau qui se brise et s'écarte? Entendez-vous ces frêles gouttes qui tombent une à une en mourant derrière nous, comme les petites notes grêles d'un refrain qui s'éloigne?

— J'ai passé bien des heures ainsi, ajouta Trenmor, assis au rivage des mers paisibles sous le beau ciel de la Méditerranée. C'est ainsi que j'écoutais avec délices le remou des canots au bas de nos remparts. La nuit, dans cet affreux silence de l'insomnie qui succède au bruit du travail et aux malédictions infernales de la douleur, le bruit faible et mystérieux des vagues, qui battaient le pied de ma prison, réussissait toujours à me calmer. Et plus tard, quand je me suis senti aussi fort que ma destinée, quand mon ame affermie n'a plus été forcée de demander secours aux influences extérieures, ce doux bruit de l'eau venait bercer mes rêveries, et me plongeait dans une délicieuse extase.

En ce moment un goëland cendré traversa le lac, et, perdu dans la vapeur, effleura les cheveux humides de Trenmor.

— Encore un ami, dit le forçat, encore un doux souvenir! Quand je me reposais sur la grève, immobile comme les dalles du port, parfois ces oiseaux voyageurs, me prenant pour une froide statue, s'approchaient de moi et me contemplaient sans effroi : c'étaient les seuls êtres qui n'eussent ni aversion ni mépris à me témoigner. Ceux-là ne comprenaient pas ma misère. Ils ne me la reprochaient pas; et, quand je faisais un mouvement, ils prenaient leur volée. Ils ne voyaient pas que j'avais une chaîne au pied, que je ne pouvais les poursuivre; ils ne savaient pas que j'étais un galérien; ils s'enfuyaient comme ils eussent fait devant un homme!

— Poëte! dit le jeune homme au forçat, dis-moi où ton ame d'airain a pris la force de supporter les premiers jours d'une semblable existence?

— Je ne te le dirai pas, Sténio, car je ne le sais plus : dans ces jours-là je ne me sentais pas, je ne vivais pas, je ne comprenais rien. — Mais, quand j'eus compris combien cela était horrible, je me sentis la force de le supporter. Ce que j'avais confusément redouté était une vie de repos et de monotonie. Quand je vis qu'il y avait là du travail, d'âpres fatigues, des jours de feu et des nuits de glace, des coups, des injures, des rugissemens, la mer immense devant les yeux, la pierre immobile du cercueil sous les pieds, des récits effroyables à entendre et des souffrances hideuses à voir, je compris que je pouvais vivre parce que je pouvais lutter et souffrir.

— Parce qu'il faut à ta grande ame, dit Lélia, des sensations violentes et des toniques brûlans. Mais dis-nous, Trenmor, comment tu t'es fait au calme; car enfin, tu l'as dit tout à l'heure, le calme est venu te trouver même au sein de ce repaire; et d'ailleurs, toutes les

sensations s'émoussent à force de se reproduire.

— Le calme ! dit Trenmor en levant vers le ciel son regard sublime ; le calme c'est le plus grand bienfait de la Divinité, c'est l'avenir où tend sans cesse l'ame immortelle, c'est la béatitude ! le calme, c'est Dieu ! Eh bien ! c'est au bagne que je l'ai trouvé. Le secret de la destinée humaine, sans le bagne je ne l'aurais jamais compris, je ne l'aurais jamais goûté, moi joueur, moi homme sans croyance et sans but, fatigué d'une vie dont je cherchais en vain l'issue, tourmenté d'une liberté dont je ne savais que faire, ne prenant pas le temps d'y rêver, tant j'étais pressé de pousser le temps et d'abréger l'ennui d'exister ! J'avais besoin d'être débarrassé pour quelque temps de ma volonté, et de tomber sous l'empire de quelque volonté haineuse et brutale, qui m'enseignât le prix de la mienne. Cette surabondance d'énergie, qui s'allait cramponner aux dangers et aux fatigues vulgaires de la vie lé-

gale, s'assouvit enfin quand elle fut aux prises avec les angoisses de la vie expiatoire. J'ose dire qu'elle en sortit victorieuse : mais la victoire amena son contentement et sa lassitude solitaire. Pour la première fois de ma vie je connus les douceurs du sommeil, aussi pleines, aussi voluptueuses au bagne, qu'elles avaient été rares et incomplètes pour moi au sein du luxe. Au bagne j'appris ce que vaut l'estime de soi-même, car loin d'être humilié du contact de toutes ces existences maudites, en comparant leur lâche effronterie et leur morne fureur à la calme résignation qui était en moi, je me relevai à mes propres yeux, et j'osai croire qu'il pouvait exister quelque faible et lointaine communication entre le ciel et l'homme courageux. Dans mes jours de fièvre et d'audace, je n'avais jamais pu réussir à espérer cela. Le calme enfanta cette pensée régénératrice, et peu à peu elle prit racine en moi. Je vins à bout d'élever tout-à-fait mon ame vers Dieu et de l'implorer avec

confiance. Oh! alors, que de torrens de joie coulèrent dans cette pauvre ame dévastée! Comme les promesses de la Divinité se firent humbles, et petites, et miséricordieuses, pour descendre jusqu'à moi et se révéler à mes faibles organes! C'est alors que je compris le mystérieux symbole du Verbe divin fait homme pour exhorter et consoler les hommes, et toute cette mythologie chrétienne si poétique et si tendre, ces rapports de la terre avec le ciel, ces magnifiques effets du spiritualisme qui ouvre enfin à l'homme infortuné une carrière d'espoir et de consolation! O Lélia! ô Sténio! vous croyez en Dieu aussi, n'est-ce pas?

— Toujours! répondit Sténio.

— Presque toujours, répondit Lélia.

— Et puis, dit Trenmor, avec la foi se révéla une autre faculté morale, un autre bienfait céleste, la poésie! A travers les orages de ma vie passée ce sentiment avait rapidement effleuré mes organes. J'avais com-

pris les grands poëtes dont je m'étais approché; c'était peut-être beaucoup pour un homme aussi avide et aussi incapable de se comprendre lui-même que je l'étais. Le calme de l'ame enfanta la poésie, comme il avait enfanté la pensée d'un Dieu ami. Que de trésors m'eussent été à jamais refusés sans le bienfait de ces cinq ans de pénitence et de recueillement ! L'agonie du bagne fut pour moi ce qu'à une ame plus douce et plus flexible eût été la paix du cloître.

J'avais souvent désiré la solitude. Aux jours des angoisses et des remords sans fruit, j'avais essayé de fuir la présence de l'homme ; mais en vain avais-je parcouru une partie du monde : la solitude me fuyait, l'homme ou ses influences inévitables, ou son despotique pouvoir sur toute la création, m'avaient poursuivi jusqu'au sein du désert. Au bagne, je trouvai cette solitude si précieuse et si vainement cherchée. Au milieu de tout ce vice et de tout ce crime en haillons qui

rugissait à mes côtés, je trouvai l'isolement et le silence. Ces voix frappaient tout au plus mes oreilles, aucune n'arrivait jusqu'à mon ame. Ces hommes n'avaient aucune sympathie morale avec moi : mes rapports avec eux m'aliénaient plus que ma liberté physique, et j'avais réussi à exister tout-à-fait en dehors de la vie matérielle; là est la seule liberté, là est le seul isolement possible sur la terre. Dans ce calme, dans cette solitude, mon cœur s'ouvrit aux charmes de la nature. Jadis à mon admiration blasée les plus belles contrées qu'éclaire le soleil n'avaient pas suffi; maintenant un pâle rayon entre deux nuages, une plainte mélodieuse du vent sur la grève, le bruissement des vagues, le cri mélancolique des mouettes, le chant lointain d'une jeune fille, le parfum d'une fleur élevée à grand'peine dans la fente d'un mur, c'étaient là pour moi de vives jouissances, des trésors dont je savais le prix. Combien de fois ai-je con-

templé avec délices, à travers l'étroit grillage d'une meurtrière, la scène immense et grandiose de la mer agitée, promenant sa houle convulsive et ses longues lames d'écume d'un horizon à l'autre avec la rapidité de l'éclair! Qu'elle était belle alors, cette mer encadrée dans une fente d'airain! Comme mon œil collé à cette ouverture jalouse étreignait avec transport l'immensité déployée devant moi! Eh! ne m'appartenait-elle pas tout entière, cette grande mer que mon regard pouvait embrasser, où ma pensée errait libre et vagabonde, plus rapide, plus souple, plus capricieuse dans son vol céleste que les hirondelles aux grandes ailes noires qui rasaient l'écume et se laissaient bercer endormies dans le vent! Que m'importaient alors la prison et les chaînes? Mon imagination chevauchait la tempête comme les ombres évoquées par la harpe d'Ossian. Depuis, je l'ai franchie sur un léger navire, cette mer où mon ame s'était promenée tant de fois. Eh bien! alors

elle m'a semblé moins belle, je l'avoue ; les vents étaient paresseux et lourds à mon gré, les flots avaient des reflets moins étincelans, des ondulations moins gracieuses. Le soleil s'y levait moins pur, il s'y couchait moins sublime ; cette mer qui me portait, ce n'était plus la mer qui avait bercé mes rêves, la mer qui n'appartenait qu'à moi et dont j'avais joui tout seul au milieu des esclaves enchaînés.

— Et maintenant, lui dit Sténio, quelle est votre vie, quels sont vos plaisirs? Les hommes comme vous vivent si peu de la vie matérielle, que vous ne jouissez pas, je le vois, des avantages de l'aisance et de la liberté, de tout ce qu'un autre à votre place se fût hâté de savourer à longs traits après une si rude abstinence.

— Il y aurait de l'orgueil, répondit Trenmor, et pis que cela, de la fatuité, à dire que je suis insensible au retour de tous ces biens si long-temps perdus. Je vous ai dit par

quel concours d'événemens romanesques, je vous ai dit après quels voyages, quels travaux, quelle activité bien dirigée, j'étais parvenu à m'acquitter envers mes créanciers et à m'assurer, pour le reste de mes jours, ce qu'on appelle le bien-être. Cette grande condition d'existence m'était d'une nécessité moins absolue qu'à la plupart des hommes. Habitué aux misères de l'esclavage et ensuite à celles de la vie errante, j'aurais pu accepter, comme un bienfait de la Providence, une hutte sauvage aux rives de quelque établissement nouveau, avec les simples ressources de la nature et le fruit de mon travail. Indifférent à mon avenir social, j'en ai laissé le soin au hasard, et, tel que le hasard l'a fait, je l'ai accepté avec gratitude. Aujourd'hui je suis peut-être le plus heureux des hommes, parce que je vis sans projets et sans désirs. Les passions éteintes en moi m'ont laissé un immense fonds de souvenirs et de réflexions, où je puise à chaque instant des

sensations tristes et douces. Je vis languissamment et sans efforts, comme le convalescent à la suite d'une maladie violente. N'avez-vous pas éprouvé ce délicieux engourdissement de l'ame et du corps après ces jours de délire et de cauchemar, ces jours à la fois longs et rapides, où dévoré de rêves, fatigué de sensations incohérentes et brusques, on ne s'aperçoit point du temps qui marche et des nuits qui succèdent aux jours? Alors, si vous êtes sorti de ce drame fantastique où nous jette la fièvre, pour rentrer dans la vie calme et paresseuse, dans l'idylle et les douces promenades, sous le soleil tiède, parmi les plantes que vous avez laissées en germe et que vous retrouvez en fleurs, si vous avez lentement marché, faible encore, le long du ruisseau nonchalant et paisible comme vous, si vous avez écouté vaguement tous ces bruits de la nature longtemps perdus et presque oubliés sur un lit de douleur, si vous avez souri au chant d'un

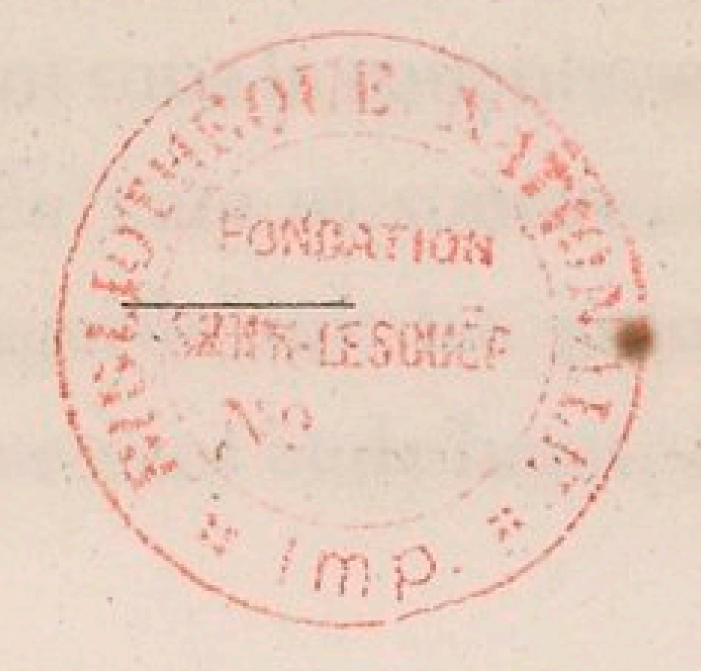
oiseau et au parfum d'une rose comme à des choses rares et nouvelles, si vous avez enfin repris à la vie, doucement, et par tous les pores, et par toutes les sensations une à une, vous pouvez comprendre ce que c'est enfin que le repos après les tempêtes de ma vie. — Je dois l'avouer pourtant, je m'étais parfois promis de cette vie nouvelle plus de bonheur qu'elle ne m'en a donné réellement. L'imagination de l'homme est ainsi faite : elle trouve des jouissances au-delà du présent ou en-deçà. Esclave, je goûtai de vives joies dans le sentiment de l'espoir et dans les rêves de l'avenir. Libre, il m'a fallu chercher ces joies promises dans le souvenir de l'esclavage, dans les rêves du passé. Eh bien ! cela est doux. Ces vagues souffrances de l'ame qui cherche, qui attend, qui désire, qui s'ignore elle-même, qui édifie les merveilles de la vie future et relève les ruines de la vie écoulée, ces aspirations tendres et tristes vers un bien inconnu qui jamais ne se

livre et jamais ne s'épuise : tout cela c'est la vie de l'ame. Malheureux ceux qui les ignorent et qui mettent leur ambition dans les biens de la terre! Ces biens-là sont mobiles et capricieux. Ils manquent souvent, ils s'échappent sans cesse. Au cœur de l'homme les rêves ne manquent jamais, l'attente et le souvenir sont des trésors toujours ouverts.

Trenmor tomba dans une profonde rêverie; ses compagnons imitèrent son silence. La belle Lélia regardait le sillage de la barque où le reflet des étoiles tremblantes faisait courir de minces filets d'or mouvans. Sténio, les yeux attachés sur elle, ne voyait qu'elle dans l'univers. Quand la brise, qui commençait à se lever par frissons brusques et rares, lui jetait au visage une tresse des cheveux noirs de Lélia ou la frange de son écharpe, il frémissait comme les eaux du lac, comme les roseaux de la rive; et puis la brise tombait tout-à-coup comme l'haleine épuisée d'une poitrine qui souffre. Les che-

veux de Lélia et les plis de son écharpe retombaient sur son sein, et Sténio cherchait en vain un regard dans ces yeux dont le feu savait si bien percer les ténèbres quand Lélia daignait être femme. Mais à quoi pensait Lélia en regardant le sillage de la barque? — La brise avait emporté le brouillard; tout-à-coup Trenmor aperçut à quelques pas devant lui les arbres du rivage, et, vers l'horizon, les lumières rougeâtres de la ville; il soupira profondément.

— Eh quoi, dit-il, déjà! Vous ramez trop vite, Sténio, vous m'arrachez une bien chère illusion. Ce brouillard me trompait; ce bruit de rames, ce froid du soir, et surtout ce calme religieux qui était en moi, me faisaient croire que j'étais encore au bagne.



## XIV

Quelques heures après, ils étaient au bal chez le riche musicien Spuela. Trenmor et Sténio rentraient sous la coupole, et, du fond de cette rotonde vide et sonore, ils promenaient leurs regards sur les grandes salles pleines de mouvement et de bruit. Les danses

tournoyaient en cercles capricieux sous les bougies pâlissantes, les fleurs mouraient dans l'air rare et fatigué, les sons de l'orchestre venaient s'éteindre sous la voûte de marbre, et dans la chaude vapeur du bal passaient et repassaient de pâles figures tristes et belles sous leurs habits de fête; mais au-dessus de ce tableau riche et vaste, au-dessus de ces tons éclatans adoucis par le vague de la profondeur et le poids de l'atmosphère, au-dessus des masques bizarres, des parures étincelantes, des frais quadrilles, et des groupes de femmes jeunes et rieuses, au-dessus du mouvement et du bruit, au-dessus de tout, s'élevait la grande figure isolée de Lélia. Appuyée contre un cippe de bronze antique, sur les degrés de l'amphithéâtre, elle contemplait aussi le bal; elle avait revêtu aussi un costume caractéristique, mais l'avait choisi noble et sombre comme elle : elle avait le vêtement austère et pourtant recherché, la pâleur, la gravité, le regard profond d'un jeune poëte

d'autrefois, alors que les temps étaient poétiques et que la poésie n'était pas coudoyée dans la foule. Les cheveux noirs de Lélia, rejetés en arrière, laissaient à découvert ce front où le doigt de Dieu semblait avoir imprimé le sceau d'une mystérieuse infortune, et que les regards du jeune Sténio interrogeaient sans cesse avec l'anxiété du pilote attentif au moindre souffle du vent et à l'aspect des moindres nuées sur un ciel pur. Le manteau de Lélia était moins noir, moins velouté que ses grands yeux couronnés d'un sourcil mobile. La blancheur mate de son visage et de son cou se perdait dans celle de sa vaste fraise, et la froide respiration de son sein impénétrable ne soulevait pas même le satin noir de son pourpoint et les triples rangs de sa chaîne d'or.

— Regardez Lélia, dit Trenmor avec un sentiment de calme admiration, tandis que le cœur du jeune homme se précipitait avec vio-

lence hors de lui-même; regardez cette grande taille grecque sous ces habits de l'Italie dévote et passionnée, cette beauté antique, dont la statuaire a perdu le moule, avec l'expression de rêverie profonde des siècles philosophiques; ces formes, et ces traits si riches; ce luxe d'organisation extérieure dont un soleil homérique a seul pu créer les types maintenant oubliés; regardez, vous dis-je, cette beauté physique qui suffirait pour constater une grande puissance, et que Dieu s'est plu a revêtir de toute la puissance intellectuelle de notre époque!.. Peut-on imaginer quelque chose de plus complet que Lélia vêtue, posée et rêvant ainsi? C'est le marbre sans tache de Galatée, avec le regard céleste du Tasse, avec le sourire sombre d'Alighieri. C'est l'attitude aisée et chevaleresque des jeunes héros de Shakespeare : c'est Roméo, le poétique amoureux; c'est Hamlet, le pâle et ascétique visionnaire; c'est Juliette, Juliette demi-morte, cachant dans son sein le poison et le

souvenir d'un amour brisé. Vous pouvez inscrire les plus grands noms de l'histoire, du théâtre et de la poésie sur ce visage dont l'expression résume tout, à force de tout concentrer. Le jeune Raphaël devait tomber dans cette contemplation extatique, lorsque Dieu lui faisait apparaître une virginale idéalité de femme. Corinne mourante devait être plongée dans cette morne attention lorsqu'elle écoutait ses derniers vers déclamés au Capitole par une jeune fille. Le page muet et mystérieux de Lara se renfermait dans cet isolement dédaigneux de la foule. Oui, Lélia réunit toutes ces idéalités, parce qu'elle réunit le génie de tous les poëtes, la grandeur de tous les héroïsmes. Vous pouvez donner tous ces noms à Lélia; le plus grand, le plus harmonieux de tous devant Dieu sera encore celui de Lélia! Lélia dont le front lumineux et pur, dont la vaste et souple poitrine renferme toutes les grandes pensées, tous les généreux sentimens; religion, enthousiasme,

stoïcisme, pitié, persévérance, douleur, charité, pardon, candeur, audace, mépris de la vie, intelligence, activité, espoir, patience, tout! — Tout jusqu'aux faiblesses innocentes, jusqu'aux sublimes légèretés de la femme, jusqu'à la mobile insouciance qui est peut-être son plus doux privilége et sa plus puissante séduction.

— Tout hormis l'amour! Hélas, dit Sténio, il est donc bien vrai! vous n'avez pas nommé l'amour, Trenmor, vous qui connaissez Lélia, vous n'avez pas nommé l'amour? Eh bien! si cela est, vous avez menti: Lélia n'est pas un être complet. C'est un rêve tel que l'homme peut en créer, gracieux, sublime, mais où il manque toujours quelque chose d'inconnu, quelque chose qui n'a pas de nom, et qu'un nuage nous voile toujours, quelque chose qui est au-delà des cieux, quelque chose où nous tendons sans cesse sans l'atteindre ni le deviner jamais, quelque chose de vrai, de parfait et d'immuable; Dieu peut-être, c'est peut-être Dieu

que cela s'appelle ! Eh bien ! la révélation de cela manque à l'esprit humain. Pour le remplacer, Dieu lui a donné l'amour, faible émanation du feu du ciel, ame de l'univers perceptible à l'homme; cette étincelle divine, ce reflet du Très-Haut, sans lequel la plus belle création est sans valeur, sans lequel la beauté n'est qu'une image privée d'animation, l'amour, Lélia ne l'a pas. Qu'est-ce donc que Lélia? Une ombre, un rêve, une idée tout au plus. Allez, là où il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de femme.

— Et pensez-vous aussi, lui dit Trenmor sans répondre à ce que Sténio espérait être une question, pensez-vous aussi que là où il n'y a plus d'amour il n'y a plus d'homme?

— Je le crois de toute mon ame, s'écria l'enfant.

— En ce cas je suis donc mort aussi, dit Trenmor en souriant, car je n'ai pas d'amour pour Lélia, et, si Lélia n'en inspire pas, quelle autre en aurait la puissance! Eh bien, en-

fant, j'espère que tu te trompes, et qu'il en est de l'amour comme des autres passions. Je crois que là où elles finissent l'homme commence.

En ce moment Lélia descendit les degrés et vint à eux. La majesté pleine de tristesse qui entourait Lélia, comme d'une auréole, l'isolait presque toujours au milieu du monde: c'était une femme qui en public ne se livrait jamais à ses impressions. Elle se cachait dans son intimité pour rire de la vie, mais elle la traversait avec une défiance haineuse, et s'y montrait sous un aspect rigide pour éloigner d'elle autant que possible le contact de la societé. Cependant elle aimait les fêtes et les réunions publiques. Elle venait y chercher un spectacle. Elle venait y rêver, solitaire au milieu de la foule. Il avait bien fallu que la foule s'habituât à la voir planer sur elle, et puiser dans son sein des impressions sans jamais lui rien communiquer des siennes. Entre Lélia et la foule il n'y avait pas d'échange.

Si Lélia s'abandonnait à quelques muettes sympathies, elle se refusait à les inspirer. Elle n'en avait pas besoin, la foule ne comprenait pas ce mystère, mais elle était fascinée, et, tout en cherchant à rabaisser cette destinée inconnue dont l'indépendance l'offensait, elle s'ouvrait devant elle avec un respect instinctif qui tenait de la peur.

Le pauvre jeune poëte, dont elle était aimée, concevait un peu mieux les causes de sa puissance, quoiqu'il ne voulût pas encore se les avouer. Parfois il était si près de la triste vérité, cherchée et repoussée par lui, qu'il éprouvait comme un sentiment d'horreur pour Lélia. Il lui semblait alors que Lélia était son fléau, son démon, son génie du mal, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans le monde. En la voyant venir ainsi vers lui, seule et pensive, il ressentit comme de la haine pour cet être qui ne tenait à la nature par aucun lien apparent, sans songer qu'il eût souffert

bien davantage, l'insensé ! s'il l'eût vu parler et sourire.

— Vous êtes ici, lui dit-il d'un ton dur et amer, comme un cadavre qui aurait ouvert son cercueil et qui viendrait se promener au milieu des vivans. Voyez, on s'écarte de vous, on craint de toucher votre linceuil, on ose à peine vous regarder au visage ; le silence de la crainte plane autour de vous comme un oiseau de nuit. Votre main est aussi froide que le marbre d'où vous sortez.

Lélia ne répondit que par un étrange regard et un froid sourire ; puis, après un instant de silence :

— J'avais une idée bien différente tout-à-l'heure, dit elle. Je vous prenais tous pour des morts, et moi, vivante, je vous passais en revue ; je me disais qu'il y avait quelque chose d'étrangement lugubre dans l'invention de ces mascarades. N'est-ce pas bien triste, en effet, de ressusciter ainsi les siècles qui ne sont plus, et de les forcer à divertir le siècle présent ?

Ces costumes des temps passés, qui nous représentent des générations éteintes, ne sont-ils pas, au milieu de l'ivresse d'une fête, une effrayante leçon pour nous rappeler la brièveté des jours de l'homme? Où sont les cerveaux passionnés qui brûlaient sous ces barrettes et sous ces turbans? Où sont les cœurs jeunes et vivaces qui palpitaient sous ces pourpoints de soie, sous ces corsages brodés d'or et de perles? Où sont les femmes orgueilleuses et belles qui se drapaient dans ces lourdes étoffes, qui couvraient leurs riches chevelures de ces gothiques joyaux? Hélas! où sont-ils ces rois d'un jour qui ont brillé comme nous? Ils ont passé sans songer aux générations qui les avaient précédés, sans songer à celles qui devaient les suivre, sans songer à eux-mêmes qui se couvraient d'or et de parfums, qui s'entouraient de luxe et de mélodies, en attendant le froid du cercueil et l'oubli de la tombe.

— Ils se reposent d'avoir vécu, dit Tren-

mour; heureux ceux qui dorment dans la paix du Seigneur !

— Il faut que l'esprit de l'homme soit bien pauvre, reprit Lélia, et ses plaisirs bien vides; il faut que les jouissances simples et faciles s'épuisent bien vite pour lui, puisqu'au fond de sa joie et de ses pompes il se retrouve toujours une impression si horrible de tristesse et de terreur. Voici un homme riche et joyeux, un heureux de la terre qui, pour s'étourdir et oublier que ses jours sont comptés, n'imagine rien de mieux que d'exhumer les dépouilles du passé, de couvrir ses hôtes des livrées de la mort, et de faire danser dans son palais les spectres de ses aïeux !

— Ton ame est triste, Lélia, dit Trenmor; on dirait que seule ici tu crains de ne pas mourir à ton tour.

---

## XV

Ce jeune homme mérite plus de compassion, Lélia. Je croyais que vous n'aviez que les grâces et les adorables qualités de la femme. En auriez-vous aussi la féroce ingratitude et l'impudente vanité ? Non, j'aimerais mieux douter de l'existence de Dieu, que de

la bonté de votre cœur. Lélia, dites-moi donc ce que vous voulez faire de cette ame de poëte qui s'est donnée à vous et que vous avez accueillie, imprudemment peut-être ! Vous ne pouvez plus maintenant la repousser sans qu'elle se brise, et prenez garde, Lélia, Dieu vous en demandera compte un jour, car cette ame vient de lui et doit y retourner. Si le regard de Dieu s'abaisse assez près de nous pour apprécier quelque différence entre les créatures de ses mains, sans doute le jeune Sténio doit être un des enfans de sa prédilection. N'a-t-il pas mis en lui un reflet de la beauté des anges ? Quoi de plus pur et de plus suave que cet enfant ? Sa paupière moelleuse, qui s'abaisse à chaque instant pour voiler un modeste regard, ne semble-t-elle pas appeler les chastes baisers de ces vierges ailées que nous voyons dans nos rêves ? Je n'ai point vu de physionomie d'un calme plus angélique, ni de bleu dans le plus beau ciel qui fût plus limpide et plus céleste

que le bleu de ses yeux. Je n'ai pas entendu une voix de jeune fille qui fût plus harmonieuse et plus douce que la sienne; les paroles qu'il dit sont comme les notes faibles et veloutées que le vent confie aux cordes de la harpe. Et puis, sa démarche lente, ses attitudes nonchalantes et tristes, ses mains blanches et fines, son corps frêle et souple, ses cheveux d'un ton si doux et d'une mollesse si soyeuse, son teint changeant comme le ciel d'automne, ce carmin éclatant qu'un regard de vous répand sur ses joues, cette pâleur bleuâtre qu'un mot de vous imprime à ses lèvres, tout cela, c'est un poëte, c'est un jeune homme vierge, c'est une ame que Dieu envoie souffrir ici-bas pour l'éprouver avant d'en faire un ange. Et si vous livrez cette jeune ame au souffle des passions corrosives, si vous l'éteignez sous les glaces du désespoir, si vous l'abandonnez au fond de l'abîme, comment retrouvera-t-elle le chemin des cieux? O

femme! prenez garde à ce que vous allez faire! N'écrasez pas ce frêle enfant sous le poids de votre affreuse raison! Ménagez-lui le vent et le soleil, et le jour, et le froid, et la foudre, et tout ce qui nous flétrit, nous renverse, nous dessèche et nous tue. Femme, aidez-le à marcher, couvrez-le d'un pan de votre manteau, soyez son guide sur le bord des écueils. Ne pouvez-vous être son amie, ou sa sœur, ou sa mère?

Je sais tout ce que vous m'avez dit déjà, je vous comprends, je vous félicite, mais puisque vous êtes heureuse ainsi ( autant qu'il vous est donné de l'être ! ) ce n'est plus de vous que je m'occupe; c'est de lui, qui souffre et que je plains. Voyons, femme! vous qui savez tant de choses ignorées de l'homme, n'avez-vous pas un remède à ses maux? Ne pouvez-vous donner aux autres un peu de la science que Dieu vous a donnée?

Est-il en vous de faire le mal et de ne pouvoir faire le bien?

Eh bien! Lélia, s'il en est ainsi, il faut éloigner Sténio ou le fuir.

---

## XVI

Eloigner Sténio ou le fuir ! Oh pas encore ! Vous êtes si froid, votre cœur est si vieux, ami, que vous parlez de fuir Sténio, comme s'il s'agissait de quitter cette ville pour une autre, ces hommes d'aujourd'hui pour les hommes de demain, comme s'il s'agissait pour vous, Trenmor de me quitter, moi Lélia !

Je le sais, vous avez touché le but, vous

avez échappé au naufrage, vous voilà au port. Nulle affection en vous ne s'élève jusqu'à la passion, rien ne vous est nécessaire, personne ne peut faire ou défaire votre bonheur, vous en êtes vous-même l'artisan et le gardien. Moi aussi, Trenmor, je vous félicite, mais je ne vous comprends pas, je vous devine tout au plus; j'admire l'ouvrage régulier et solide que vous avez fait, mais c'est une forteresse que cet ouvrage de votre raison; et moi femme, moi artiste, il me faut un palais : je n'y serai point heureuse, mais du moins je n'y mourrai pas; dans vos murs de glace et de pierre, il ne me resterait pas un jour à vivre. Non, pas encore, non! Dieu ne le veut pas! est-ce qu'on peut devancer l'accomplissement de ses desseins? S'il m'est donné d'atteindre où vous êtes, du moins j'y veux arriver mûre pour la sagesse et assez sûre de moi pour ne pas regarder en arrière avec douleur.

Je vous entends d'ici : faible et misérable

femme, dites-vous, tu crains d'obtenir ce que tu demandes souvent; je t'ai vue aspirer au triomphe que tu repousses!.. Eh bien! va, je suis faible, je suis lâche, mais je ne suis ni ingrate, ni vaine, je n'ai point ces vices de la femme. Non, mon ami, je ne veux point briser le cœur de l'homme, éteindre l'ame du poëte. Rassure-toi, j'aime Sténio.

---

femme, dites-vous. Tu crains d'obtenir ce
que la femme [illegible] souvent ; je t'ai vu aspirer
au dévouement que tu repousses ! Eh bien!
va, je suis faible, je suis lâche, mais je ne
suis ni ingrate, ni vaine ; je n'ai point ces vi-
ces de la femme. Non, mon ami, je ne veux
point briser le cœur de l'homme, éteindre
l'âme du poète. Rassure-toi, j'aime Sténio.

---

## XVII

Vous aimez Sténio ! Femme, vous mentez. Songez à ce que nous sommes, vous, lui, moi. Vous aimez Sténio ! Cela n'est pas et ne peut pas être. Songez-vous aux siècles qui vous séparent de lui? Vous, fleur flétrie, battue des vents, brisée; vous, esquif ballotté sur toutes les mers, échoué sur toutes les grèves, vous oseriez tenter un nouveau

voyage? Ah! vous n'y songez pas, Lélia! Aux êtres comme nous, que faut-il à présent ? Le repos de la tombe. Vous avez vécu ! laissez vivre les autres à leur tour; ne vous jetez pas, ombre triste et fugitive, dans les voies de ceux qui n'ont pas fini leur tâche et perdu leur espoir. Lélia, Lélia ! le cercueil te réclame ; n'as-tu pas assez souffert, pauvre destinée ? Couche-toi donc dans ton linceul, dors donc enfin dans ton silence, ame fatiguée que Dieu ne condamne plus au travail et à la douleur!

Il est bien vrai que vous êtes moins avancée que moi. Il vous reste quelques réminiscences des temps passés. Vous luttez encore parfois contre l'ennemi de l'homme, contre l'espoir. Mais croyez-moi, ma sœur, quelques pas seulement vous séparent du but. Croyez-moi, il y a bien peu de chemin à faire pour que nous marchions du même pas vers l'éternelle béatitude. Vous êtes bien plus près de moi que de Sténio, et puis, pour

venir à moi, il faut avancer; au lieu que, pour aller à lui, il faudrait retourner en arrière; et cela n'est pas possible. Il est facile de vieillir, nul ne rajeunit.

Encore une fois, laissez l'enfant croître et vivre, n'étouffez pas la fleur dans son germe. Ne jetez pas votre haleine glacée sur ses belles journées de soleil et de printemps. N'espérez pas donner la vie, Lélia: la vie n'est plus en vous, il ne vous en reste que le regret; bientôt, comme à moi, il ne vous en restera plus que le souvenir.

---

## XVIII

Tu me l'as promis, tu m'aimeras doucement, et nous serons heureux. Ne cherche point à devancer le temps, Sténio, ne t'inquiète pas de sonder les mystères de la vie. Laisse-la te prendre et te porter là où nous allons tous. Tu me crains ? C'est toi-même qu'il faut craindre, c'est toi qu'il faut réprimer; car, à ton âge, l'imagination gâte les fruits,

les plus savoureux, appauvrit toutes les jouissances ; à ton âge on ne sait profiter de rien, on veut tout connaître, tout posséder, tout épuiser, et puis on s'étonne que les biens de l'homme soient si peu de chose, quand il faudrait s'étonner seulement du cœur de l'homme et de ses besoins. Va, crois-moi, marche doucement, savoure une à une toutes les ineffables jouissances d'un mot, d'un regard, d'une pensée, tous les riens immenses d'un amour naissant. N'étions-nous pas heureux hier sous ces aunes, quand assis l'un près de l'autre nous sentions nos vêtemens se toucher et nos regards se deviner dans l'ombre? Il faisait une nuit bien noire, et pourtant je vous voyais, Sténio; je vous voyais beau comme vous êtes, et je m'imaginais que vous étiez le sylphe de ces bois, l'ame de cette brise, l'ange de cette heure mystérieuse et tendre. Avez-vous remarqué, Sténio, qu'il y a des heures où nous sommes forcés d'aimer, des heures où la poésie nous inonde,

où notre cœur bat plus vite, où notre ame s'élance hors de nous et brise tous les liens de la volonté pour aller chercher une autre ame où se répandre? Combien de fois, à l'entrée de la nuit, au lever de la lune, aux premières clartés du jour, combien de fois, dans le silence de minuit et dans cet autre silence de midi si accablant, si inquiet, si dévorant, n'ai-je pas senti mon cœur se précipiter vers un but inconnu, vers un bonheur sans forme et sans nom, qui est au ciel, qui est dans l'air, qui est partout comme un aimant invisible, comme l'amour! Et pourtant, Sténio, ce n'est pas l'amour; vous le croyez, vous qui ne savez rien et qui espérez tout; moi qui sais tout, je sais qu'il y a au-delà de l'amour des désirs, des besoins, des espérances qui ne s'éteignent point; sans cela que serait l'homme? Il lui a été accordé si peu de jours pour aimer sur la terre!

Mais, à ces heures-là, ce que nous sentons est si vif, si puissant, que nous le répandons

sur tout ce qui nous environne ; à ces heures où Dieu nous possède et nous remplit, nous faisons rejaillir sur toutes ses œuvres l'éclat du rayon qui nous enveloppe.

N'avez-vous jamais pleuré d'amour pour ces blanches étoiles qui sèment les voiles bleus de la nuit ? Ne vous êtes-vous jamais agenouillé devant elles, ne leur avez-vous pas tendu les bras, en les appelant vos sœurs? Et puis, comme l'homme aime à concentrer ses affections, trop faible qu'il est pour les vastes sentimens, ne vous est-il point arrivé de vous passionner pour une d'elles ? N'avez-vous pas choisi avec amour, entre toutes, tantôt celle qui se levait rouge et scintillante sur les noires forêts de l'horizon ; tantôt celle qui, pâle et douce, se voilait comme une vierge pudique derrière les humides reflets de la lune ; tantôt ces trois sœurs également blanches, également belles, qui brillent dans un triangle mystérieux ; tantôt ces deux compagnes

radieuses qui dorment côte à côte, dans le ciel pur, parmi des myriades de moindres gloires; et tous ces signes cabalistiques, tous ces chiffres inconnus, tous ces caractères étranges, gigantesques, sublimes, qu'elles tracent sur nos têtes, ne vous êtes-vous pas laissé prendre à la fantaisie de les expliquer et d'y découvrir les grands mystères de notre destinée, l'âge du monde, le nom du Très-Haut, l'avenir de l'ame? Oui, vous avez interrogé ces astres avec d'ardentes sympathies, et vous avez cru rencontrer des regards d'amour dans le tremblant éclat de leurs rayons; vous avez cru sentir une voix qui tombait de là-haut pour vous caresser, pour vous dire: — Espère, tu es venu de nous, tu reviendras vers nous? C'est moi qui suis ta patrie. C'est moi qui t'appelle, c'est moi qui te convie, c'est moi qui dois t'appartenir un jour!

L'amour, Sténio, n'est pas ce que vous croyez; ce n'est pas cette violente aspiration

de toutes les facultés vers un être créé; c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre ame vers l'inconnu. Êtres bornés, nous cherchons sans cesse à donner le change à ces cuisans et insatiables désirs qui nous consument; nous leur cherchons un but autour de nous, et, pauvres prodigues que nous sommes, nous parons nos périssables idoles de toutes les beautés immatérielles aperçues dans nos rêves. Les émotions des sens ne nous suffisent pas. La nature n'a rien d'assez recherché, dans le trésor de ses joies naïves, pour apaiser la soif de bonheur qui est en nous; il nous faut le ciel, et nous ne l'avons pas!

C'est pourquoi nous cherchons le ciel dans une créature semblable à nous, et nous dépensons pour elle toute cette haute énergie qui nous avait été donnée pour un plus noble usage. Nous refusons à Dieu le sentiment de l'adoration, sentiment qui fut mis en nous pour retourner à Dieu seul. Nous le

reportons sur un être incomplet et faible, qui devient le dieu de notre culte idolâtre. Dans la jeunesse du monde, alors que l'homme n'avait pas faussé sa nature et méconnu son propre cœur, l'amour d'un sexe pour l'autre, tel que nous le concevons aujourd'hui, n'existait pas. Le plaisir seul était un lien; la passion morale, avec ses obstacles, ses souffrances, son intensité, est un mal que ces générations ont ignoré. C'est qu'alors il y avait des dieux, et qu'aujourd'hui il n'y en a plus.

Aujourd'hui, pour les ames poétiques, le sentiment de l'adoration entre jusque dans l'amour physique. Étrange erreur d'une génération avide et impuissante! Aussi quand tombe le voile divin, et que la créature se montre, chétive et imparfaite, derrière ces nuages d'encens, derrière cette auréole d'amour, nous sommes effrayés de notre illusion, nous en rougissons, nous renversons l'idole, et nous la foulons aux pieds.

Et puis nous en cherchons une autre ! car il nous faut aimer, et nous nous trompons encore souvent, jusqu'au jour où, désabusés, éclairés, purifiés, nous abandonnons l'espoir d'une affection durable sur la terre, et nous élevons vers Dieu l'hommage enthousiaste et pur que nous n'aurions jamais dû adresser qu'à lui.

---

## XIX

Ne m'écrivez pas, Lélia ; pourquoi m'écrivez-vous ? J'étais heureux, et voilà que vous me rejetez dans les anxiétés dont j'étais sorti un instant ! Cette heure de silence auprès de vous m'avait révélé tant d'ineffables voluptés ! Déjà, Lélia, vous vous repentez de me les avoir fait connaître. Et que craignez-vous donc de mon avide impatience ? Vous

me méconnaissez à dessein. Vous savez bien que je serai heureux de peu, parce que rien de ce que vous ferez pour moi ne me paraîtra petit, parce que j'attacherai à vos moindres faveurs le prix qu'elles doivent avoir. Je ne suis pas présomptueux; je sais combien je suis au-dessous de vous. Cruelle femme! pourquoi me rappeler sans cesse à cette humilité tremblante qui me fait tant souffrir?

Je comprends, Lélia! hélas, je comprends! C'est Dieu seul que vous pouvez aimer! C'est seulement au ciel que votre ame peut se reposer et vivre! Quand vous avez, dans l'émotion d'une heure de rêverie, laissé tomber sur moi un regard d'amour, c'est que vous vous trompiez, c'est que vous pensiez à Dieu, que vous preniez un homme pour un ange. Quand la lune s'est levée, quand elle a éclairé mes traits et dissipé cette ombre favorable à vos chimères dorées, vous avez souri de pitié en reconnaissant le front

de Sténio ; le front de Sténio où vous aviez imprimé un baiser, pourtant !

Vous voulez que je l'oublie, je le vois bien ! Vous avez peur que j'en garde l'enivrante sensation et que j'en vive tout un jour ! Rassurez-vous, je n'ai pas goûté ce bonheur en aveugle; s'il a dévoré mon sang, s'il a brisé ma poitrine, il n'a pas égaré ma raison. La raison ne s'égare jamais auprès de vous, Lélia ! Soyez tranquille, vous dis-je, je ne suis pas un de ces Don Juan audacieux pour qui un baiser de femme est un gage d'amour. Je ne me crois pas le pouvoir d'animer le marbre et de ressusciter les morts.

Et pourtant, votre haleine a embrasé mon cerveau. A peine vos lèvres ont effleuré l'extrémité de mes cheveux, et j'ai cru sentir une étincelle électrique, une commotion si terrible, qu'un cri de douleur s'est échappé de ma poitrine. Oh! vous n'êtes pas une femme, Lélia, je le vois bien ! J'avais rêvé

le ciel dans un de vos baisers, et vous m'avez fait connaître l'enfer.

Pourtant, votre sourire était si doux, vos paroles si suaves et si consolantes, que je me laissai ensuite faire heureux par vous. Cette terrible émotion s'émoussa un peu, je vins à bout de toucher votre main sans frissonner. Vous me montriez le ciel, et j'y montais avec vos ailes.

J'étais heureux cette nuit en me rappelant votre dernier regard, vos derniers mots. Je ne me flattais pas, Lélia, je vous le jure; je savais bien que je n'étais pas aimé de vous, mais je m'endormais dans ce mol engourdissement où vous m'aviez jeté. Voici déjà que vous me réveillez pour me crier de votre voix lugubre : — Souviens-toi, Sténio, que je ne puis pas t'aimer! — Eh! je le sais, Madame, je le sais trop bien!

---

## XX

Lélia, adieu, je vais me tuer. Vous m'avez fait heureux aujourd'hui, demain vous m'arracheriez bien vite le bonheur que par mégarde ou par caprice vous m'avez donné ce soir. Il ne faut pas que je vive jusqu'à demain, il faut que je m'endorme dans ma joie et que je ne m'éveille pas.

Le poison est préparé ; maintenant je puis

vous parler librement, vous ne me verrez plus, vous ne pourrez plus me désespérer. Peut-être regretterez-vous la victime que vous pouviez faire souffrir, le jouet que vous vous amusiez à tourmenter sous votre souffle capricieux. Vous m'aimiez plus que Trenmor, disiez-vous, quoique vous m'estimassiez moins. Il est vrai que vous ne pouvez pas torturer Trenmor à votre gré; contre lui votre puissance échoue, vos ongles de tigre et de femme n'ont pas de prise sur ce cœur de diamant. Moi, j'étais une cire molle qui recevais toutes les empreintes; je conçois, artiste, que vous vous plaisiez mieux avec moi, vous me tourmentiez à votre guise et vous me donniez toutes les formes de vos inspirations. Triste, vous imprimiez à votre œuvre le sentiment dont vous étiez dominée. Calme, vous lui donniez l'air calme des anges; irritée, vous lui communiquiez l'affreux sourire que le démon a mis sur vos lèvres. Ainsi le statuaire fait un dieu avec un peu

de fange, et un reptile avec la même fange qui fut un dieu.

Lélia, pardonne à ces instans de haine que tu m'inspires, c'est que je t'aime avec passion, avec délire, avec désespoir. Je puis bien te le dire sans t'offenser, sans te désobéir, puisque c'est la dernière fois que je te parle. Tu m'as fait bien du mal! Et pourtant, il t'était bien facile de faire de moi un homme heureux, un poëte aux idées riantes, aux vives sensations; avec un mot par jour, avec un sourire chaque soir, tu m'aurais fait grand, tu m'aurais conservé jeune. Au lieu de cela, tu n'as cherché qu'à me flétrir et à me décourager. Tout en disant que tu voulais garder en moi le feu sacré, tu l'as éteint jusqu'à la dernière étincelle, tu le rallumais méchamment, afin d'en surpendre l'éruption et d'en étouffer la flamme. Maintenant, je renonce à l'amour, je renonce à la vie : es-tu contente? Adieu!

Minuit approche. Je vais.... où tu ne vien-

dras pas, Lélia ! car il est impossible que nous ayons le même avenir. Nous n'adorons pas la même puissance, nous n'habiterons pas les mêmes cieux...

---

# XXI

Minuit sonna : Trenmor entra chez Sténio, il le trouva pensif, assis auprès du feu. Le temps était froid et sombre ; la bise sifflait d'une voix aiguë sous les lambris vides et sonores. Il y avait sur une table, devant Sténio, une coupe remplie jusqu'aux bords, que Tren-

mor renversa en l'effleurant de son manteau.

— Il faut que vous veniez avec moi auprès de Lélia, lui dit-il d'un air grave, mais paisible ; Lélia veut vous voir. Je pense que son heure est venue et qu'elle va mourir.

Sténio se leva brusquement, et retomba sur sa chaise, pâle et sans force ; puis il se leva de nouveau, prit convulsivement le bras de Trenmor et courut chez Lélia.

Elle était couchée sur un sofa, ses joues avaient un reflet bleu, ses yeux semblaient s'être retirés sous l'arc profond de ses sourcils. Un grand pli traversait son front, ordinairement si poli et si blanc ; mais sa voix était pleine et assurée, et le sourire du dédain errait, comme de coutume, sur ses lèvres mobiles.

Il y avait auprès d'elle le joli docteur Kreyssneifetter, un charmant homme tout jeune, blond, vermeil, au sourire nonchalant, à la main blanche, au parler doucereux et protecteur. Le joli docteur Kreyssnei-

fetter tenait familièrement une main de Lélia dans les siennes, et, de temps en temps, il interrogeait le mouvement de l'artère, puis il passait son autre main dans les belles boucles de sa chevelure artistement relevée en pointe sur le sommet de son noble crâne.

— Ce n'est rien, disait-il avec un aimable sourire, rien du tout. C'est le choléra, le choléra-morbus, la chose la plus commune du monde dans ce temps-ci, et la maladie la mieux connue. Rassurez-vous, mon bel ange! vous avez le choléra, une maladie qui tue en deux heures ceux qui ont la faiblesse de s'en effrayer, mais qui n'est point dangereuse pour les esprits fermes comme les nôtres. Ne vous effrayez donc pas, aimable étrangère! Nous sommes ici deux qui ne craignons pas le choléra, vous et moi défions le choléra! Faisons peur à ce vilain spectre, à ce hideux monstre qui fait dresser les cheveux au genre humain. Raillons le cho-

léra, c'est la seule manière de le traiter.

— Mais, dit Trenmor, si l'on essayait le punch du docteur Magendie?

— Pourquoi pas le punch du docteur Magendie, dit le joli docteur Kreyssneifetter, si le malade n'a point de répugnance pour le punch?

— J'ai ouï dire, reprit Lélia avec un sang-froid caustique, qu'il était fort contraire. Essayons plutôt les adoucissans.

—Essayons les adoucissans, si vous croyez à la vertu des adoucissans, dit le joli docteur Kreyssneifetter.

— Mais que conseillerez-vous, selon votre conscience? dit Sténio.

A ce mot de conscience, le docteur Kreyssneifetter jeta un regard de compassion moqueuse au jeune poëte; puis il se remit parfaitement, et dit d'un air grave :

— Ma conscience m'ordonne de ne rien ordonner du tout, et de ne me mêler en rien de cette maladie.

—C'est fort bien, docteur, dit Lélia. Alors comme il se fait tard, bonsoir! N'interrompez pas plus long-temps votre précieux sommeil.

— Oh! ne faites pas attention, reprit-il, je suis bien ici, je me plais à suivre les progrès du mal. J'étudie, j'aime mon métier de passion, et je sacrifie volontiers mes plaisirs et mon repos, je sacrifierais ma vie s'il le fallait pour le bien de l'humanité.

— Quel est donc votre métier, docteur Kreyssneifetter? demanda Trenmor.

— Je console et j'encourage, répondit le docteur : c'est ma vocation. — L'étude m'a révélé toute l'importance des maladies dont l'homme est assiégé. Je la constate, je l'observe, j'assiste au dénouement, et je profite de mes observations.

— Pour ordonnancer les précautions du système hygiénique applicable à votre aimable personne, dit Lélia.

— Je crois peu à l'influence d'un système

quelconque, dit le docteur; nous naissons tous avec le principe d'une mort plus ou moins prochaine : nos efforts pour retarder le terme ne font souvent que le hâter. Le mieux est de n'y pas penser et de l'attendre en oubliant qu'il doit venir.

— Vous êtes très-philosophe, dit Lélia, en prenant du tabac dans la boîte d'or du docteur.

Mais elle eut une convulsion et tomba mourante dans les bras de Sténio.

— Allons, ma belle enfant, dit le docteur imberbe, un peu de courage! Si vous vous affectez de votre état le moins du monde, vous êtes perdue. Mais vous ne courez pas plus de risque que moi, si vous gardez le même sang-froid.

Lélia se releva sur un coude, et, le regardant avec ses yeux éteints par la souffrance, elle trouva encore la force de sourire avec ironie.

— Pauvre docteur, lui dit-elle, je voudrais te voir à ma place!

—Merci, pensa le docteur.

— Vous disiez donc que vous ne croyez pas à l'influence des remèdes ; vous ne croyez donc pas à la médecine ? dit-elle.

—Pardon, l'étude de l'anatomie et la connaissance du corps humain avec ses altérations et ses infirmités, c'est là une science positive.

—Oui, dit Lélia, que vous cultivez comme un art d'agrément. — Mes amis, dit-elle, en tournant le dos au docteur, allez me chercher un prêtre, je vois que le médecin m'abandonne.

Trenmor courut chercher le prêtre. Sténio voulut jeter le médecin par-dessus le balcon.

— Laisse-le tranquille, lui dit Lélia, il m'amuse, donne-lui un livre et mène-le dans mon cabinet devant une glace, afin qu'il s'occupe. Quand je sentirai le courage m'abandonner, je le ferai appeler, afin qu'il me donne des conseils de stoïcisme et que je meure en riant de l'homme et de sa science.

Le prêtre arriva ; c'était le grand et beau prê-

tre irlandais de la chapelle de Sainte-Laure. Il s'approcha, austère et lent. Son aspect inspirait un respect religieux; son regard calme et profond, qui semblait réfléchir le ciel, eût suffi pour donner la foi. Lélia, brisée par la souffrance, avait caché son visage sous son bras contracté, enlacé de ses cheveux noirs.

—Ma sœur! dit le prêtre d'une voix pleine et fervente.

Lélia laissa retomber son bras, et retourna lentement son visage vers l'homme de Dieu.

— Encore cette femme! s'écria-t-il en reculant avec terreur.

Alors sa physionomie fut bouleversée, ses yeux restèrent fixes et pleins d'épouvante, son teint devint livide, et Sténio se souvint du jour où il l'avait vu pâlir et trembler en rencontrant le regard sceptique de Lélia au-dessus de la foule prosternée.

—C'est toi, Magnus! lui dit-elle; me reconnais-tu?

—Si je te connais, femme! s'écria le prêtre avec égarement; si je te connais! Mensonge, désespoir, perdition!

Lélia ne lui répondit que par un éclat de rire.

—Voyons, dit-elle, en l'attirant vers elle de sa main froide et bleuâtre, approche, prêtre, et parle-moi de Dieu. Tu sais pourquoi l'on t'a fait venir ici, c'est une ame qui va quitter la terre et qu'il faut envoyer au ciel; n'en as-tu pas la puissance?

Le prêtre garda le silence et resta terrifié.

—Allons, Magnus, dit-elle avec une triste ironie, et tournant vers lui son visage pâle déjà couvert des ombres de la mort, remplis la mission que l'Église t'a confiée, sauve-moi, ne perds pas de temps, je vais mourir!

—Lélia, répondit le prêtre, je ne peux pas vous sauver, vous le savez bien; votre puissance est supérieure à la mienne.

— Qu'est-ce que cela signifie? dit Lélia, se dressant sur sa couche. Suis-je déjà dans le pays des rêves? Ne suis-je plus de l'espèce

humaine qui rampe, qui prie et qui meurt? Le spectre effaré que voilà n'est-il pas un homme, un prêtre? Votre raison est-elle troublée, Magnus? Vous êtes là, vivant et debout, et moi j'expire. Pourtant, vos idées se troublent et votre ame faiblit, tandis que la mienne appelle avec calme la force de s'exhaler. Allons, homme de peu de foi, invoquez Dieu pour votre sœur mourante, et laissez aux enfans ces peurs superstitieuses qui devraient vous faire pitié. En vérité, qui êtes-vous tous? Voici Trenmor étonné, voici Sténio, le jeune poëte, qui regarde mes pieds et qui croit y apercevoir des griffes, et voilà un prêtre qui refuse de m'absoudre et de m'ensevelir! Suis-je déjà morte? Est-ce un songe que je fais?

—Non, Lélia, dit enfin le prêtre d'une voix triste et solennelle; je ne vous prends pas pour un démon, je ne crois pas au démon, vous le savez bien.

—Ah! ah! dit-elle, en se tournant vers Sté-

nio, entendez le prêtre, il n'y a rien de moins poétique que la perfection humaine. Soit, mon père, renions Satan, condamnons-le au néant; je ne tiens pas à son alliance, quoique l'air satanique soit assez de mode, et qu'il ait inspiré à Sténio de fort beaux vers en mon honneur. Si le diable n'existe pas, me voici fort en paix sur mon avenir; je puis quitter la vie à cette heure, je ne tomberai pas dans l'enfer. Mais où irai-je, dites-moi? Où vous plaît-il de m'envoyer, mon père? Au ciel, dites?

—Au ciel! s'écria Magnus. Vous, au ciel! Est-ce votre bouche qui a prononcé ce mot?

—N'est-il point de ciel non plus? dit Lélia.

—Femme, dit le prêtre, il n'en est point pour toi!

—Voilà un prêtre consolant! dit-elle. Puisqu'il ne peut sauver mon ame, qu'on amène le médecin, et que, pour or ou pour argent, il se décide à sauver ma vie.

— Je ne vois rien à faire, dit le docteur

Kreyssneifetter, la maladie suit une marche régulière et bien connue. Avez-vous soif? que l'on vous apporte de l'eau, et puis calmez-vous, attendons. Les remèdes vous tueraient à l'heure qu'il est, laissons agir la nature.

—Bonne nature! dit Lélia, je voudrais bien t'invoquer! Mais qui es-tu, où est ta miséricorde, où est ton amour, où est ta pitié? Je sais bien que je viens de toi et que j'y dois retourner, mais à quel titre t'adjurerai-je de me laisser ici encore un jour? Il y a peut-être un coin de terre aride auquel manque ma poussière pour y faire croître de l'herbe, il faut donc que j'aille accomplir ma destinée? Mais vous, prêtre, appelez sur moi le regard de celui qui est au-dessus de la nature, et qui peut lui commander; celui-là peut dire à l'air pur de raviver mon souffle, au suc des plantes de me ranimer, au soleil qui va paraître de réchauffer mon sang; voyons, enseignez-moi à prier Dieu!

—Dieu! dit le prêtre, en laissant tomber avec accablement sa tête sur son sein. Dieu!

Des larmes brûlantes coulèrent sur ses joues flétries.

— O Dieu! dit-il, ô doux rêve qui m'as fui! où es-tu? où te retrouverai-je? Espoir, pourquoi m'abandonnes-tu sans retour?.... Laissez-moi, Madame, laissez-moi sortir d'ici! Ici tous mes doutes reprennent leur funeste empire; ici, en présence de la mort, s'évanouit ma dernière espérance, ma dernière illusion! Vous voulez que je vous donne le ciel, que je vous fasse trouver Dieu. Eh! vous allez savoir s'il existe, vous êtes plus heureuse que moi qui l'ignore!

— Allez-vous-en, dit Lélia: hommes superbes, quittez mon chevet. Et vous, Trenmor, voyez ceci, voyez ce médecin qui ne croit pas à sa science, voyez ce prêtre qui ne croit pas à Dieu: et pourtant, ce médecin est un savant, ce prêtre est un théologien. Celui-ci, dit-on, soulage les moribonds, celui-là

console les vivans ; et tous deux ont manqué de foi auprès d'une femme qui se meurt !

— Madame, dit Kreyssneifetter, si j'avais essayé de faire le médecin avec vous, vous m'auriez raillé. Je vous connais, vous n'êtes pas une personne ordinaire, vous êtes philosophe...

— Madame, dit Magnus, ne vous souvient-il plus de notre promenade dans la forêt du Grimsel ? Si j'avais osé faire le prêtre avec vous, n'auriez-vous pas achevé de me rendre incrédule ?

— Voilà donc, leur dit Lélia d'un ton amer, à quoi tient votre force ? La faiblesse d'autrui fait votre puissance; mais, dès qu'on vous résiste, vous reculez et vous avouez en riant que vous jouez un faux rôle parmi les hommes, charlatans et imposteurs que vous êtes ! Hélas, Trenmor, où en sommes-nous ? Où en est le siècle ? Le savant nie, le prêtre doute. Voyons si le poëte existe encore. Sténio, prends ta harpe et chante-moi

les vers de Faust, ou bien ouvre tes livres, et redis-moi les souffrances d'Oberman, les transports de Saint-Preux. Voyons, poëte, si tu comprends encore la douleur; voyons, jeune homme, si tu crois encore à l'amour.

— Hélas! Lélia, s'écria Sténio en tordant ses blanches mains, vous êtes femme et vous n'y croyez pas! Où en sommes-nous, où en est le siècle?

---

## XXII

« Dieu du ciel et de la terre, Dieu de force et d'amour, entends une voix pure qui s'exhale d'une ame pure et d'un sein vierge ! Entends la prière d'un enfant, rends-nous Lélia !

» Pourquoi, mon Dieu, veux-tu nous arracher sitôt la bien-aimée de nos cœurs ? Écoute la grande et puissante voix de Trenmor, de

l'homme qui a souffert, de l'homme qui a vécu. Entends le vœu d'une ame encore ignorante des maux de la vie. Tous deux te demandent de leur conserver leur bien, leur poésie, leur espoir, Lélia! Si tu veux déjà la placer dans ta gloire et l'envelopper de tes éternelles félicités, reprends-la, mon Dieu, elle t'appartient; ce que tu lui destines vaut mieux que ce que tu lui ôtes. Mais, en sauvant Lélia, ne nous brise pas, ne nous perds pas, ô mon Dieu! Permets-nous de la suivre et de nous agenouiller sur les marches du trône où elle doit s'asseoir.... »

—C'est fort beau, dit Lélia, en l'interrompant, mais ce sont des vers et rien de plus. Laissez cette harpe dormir en paix, ou mettez-la sur la fenêtre, le vent en jouera mieux que vous. Maintenant approchez. Va-t'en, Trenmor, ton calme m'attriste et me décourage. Viens, Sténio, parle-moi de toi et de moi; Dieu est trop loin, je crains qu'il ne nous entende

pas; mais Dieu a mis un peu de lui en toi. Montre-moi ce que ton ame en possède, il me semble qu'une aspiration bien ardente de cette ame vers la mienne, il me semble qu'une prière bien fervente que tu m'adresserais me donnerait la force de vivre. La force de vivre ! Oui ! il ne s'agit que de le vouloir. Mon mal consiste, Sténio, à ne pouvoir pas trouver en moi cette volonté. — Tu souris, Trenmor ! Va-t'en. —Hélas ! Sténio, ceci est vrai, j'essaie de résister à la mort, mais j'essaie faiblement. Je la crains moins que je ne la désire, je voudrais mourir par curiosité. Hélas ! j'ai besoin du ciel, mais je doute... et, s'il n'y a point de ciel au-dessus de ces étoiles, je voudrais le contempler encore de la terre. Peut-être, mon Dieu ! est-ce ici-bas seulement qu'il faut l'espérer? Peut-être est-il dans le cœur de l'homme?... Dis, toi qui es jeune et plein de vie, l'amour est-ce le ciel? Vois comme ma tête s'affaiblit, et pardonne cet instant de délire. Je

voudrais bien croire à quelque chose, ne fût-ce qu'à toi; ne fût-ce qu'une heure avant d'en finir, sans retour peut-être, avec les hommes et avec Dieu!

— Doute de Dieu, doute des hommes, doute de moi-même, si tu veux, dit Sténio, en s'agenouillant devant elle, mais ne doute pas de l'amour : ne doute pas de ton cœur, Lélia! Si tu dois mourir à présent, s'il faut que je te perde, ô mon tourment, ô mon bien, ô mon espoir! fais au moins que je croie en toi, une heure, un instant. Hélas! mourras-tu sans que je t'aie vue vivre? Mourrai-je avec toi sans avoir embrassé en toi autre chose qu'un rêve? Mon Dieu! n'y a-t-il d'amour que dans le cœur qui désire, que dans l'imagination qui souffre, que dans les songes qui nous bercent durant les nuits solitaires? Est-ce un souffle insaisissable? Est-ce un météore qui brille et qui meurt? Est-ce un mot? Qu'est-ce que c'est, mon Dieu! O ciel, ô femme! ne me l'apprendrez-vous pas?

— Cet enfant demande à la mort le secret de la vie, dit Lélia; il s'agenouille sur un cercueil pour obtenir l'amour! Pauvre enfant! Mon Dieu, ayez pitié de lui, et rendez-moi la vie afin de conserver la sienne! Si vous me la rendez, je fais vœu de vivre pour lui. Il dit que je vous ai blasphémé en blasphémant l'amour : eh bien! je courberai mon front superbe, je croirai, j'aimerai!.. Faites seulement que je vive de la vie du corps, et j'essaierai de vivre de celle de l'ame.

— Entendez-vous, mon Dieu? s'écria Sténio avec délire; entendez-vous ce qu'elle dit, ce qu'elle promet? Sauvez-la, sauvez-moi! donnez-moi Lélia, rendez-lui la vie!...

Lélia tomba raide et froide sur le parquet. C'était une dernière, une horrible crise. Sténio la pressa contre son cœur en criant de désespoir. Son cœur était brûlant, ses larmes chaudes tombèrent sur le front de Lélia. Ses baisers vivifians ramenèrent le sang à ses lèvres, sa prière peut-être attendrit le

ciel : Lélia ouvrit faiblement les yeux et dit à Trenmor qui l'aidait à se relever :

—Sténio a relevé mon ame; si vous voulez la briser encore avec votre raison, tuez-moi tout de suite.

—Et pourquoi vous ôterais-je le seul jour qui vous reste? dit Trenmor; la dernière plume de votre aile n'est pas encore tombée.

---

# DEUXIÈME PARTIE.

## XXIII

### MAGNUS.

Sténio descendait un matin les versans boisés du Monte-Rosa. Après avoir erré au hasard dans un sentier couvert d'épaisses végétations, il arriva devant une clairière ouverte par la chute des avalanches. C'était un lieu sauvage et grandiose. La verdure sombre et vigoureuse couronnait les ruines de la montagne crevassée. De longues clématites

enlaçaient de leurs bras parfumés les vieilles roches noires et poudreuses qui gisaient éparses dans le ravin. De chaque côté s'élevaient en murailles gigantesques les flancs entr'ouverts de la montagne, bordés de sombres sapins et tapissés de vignes vierges. Au plus profond de la gorge, le torrent roulait ses eaux claires et bruyantes sur un lit de cailloux richement colorés. Si vous n'avez pas vu courir un torrent, épuré par ses mille cataractes, sur les entrailles nues de la montagne, vous ne savez pas ce que c'est que la beauté de l'eau et ses pures harmonies.

Sténio aimait à passer les nuits, enveloppé de son manteau, au bord des cascades, sous l'abri religieux des grands cyprès sauvages, dont les muets et immobiles rameaux étouffent l'haleine des brises. Sur leur cime épaisse s'arrêtent les voix errantes de l'air, tandis que les notes profondes et mystérieuses de l'eau qui s'écoule sortent du sein de la terre, et s'exhalent comme des chœurs reli-

gieux du fond des caves funèbres. Couché sur l'herbe fraîche et luisante qui croît aux marges des courans, le poëte oubliait, à contempler la lune et à écouter l'eau, les heures qu'il aurait pu passer avec Lélia : car, à cet âge, tout est bonheur dans l'amour, même l'absence. Le cœur de celui qui aime est si riche de poésie, qu'il lui faut du recueillement et de la solitude pour savourer tout ce qu'il croit voir dans l'objet de sa passion, tout ce qui n'est réellement qu'en lui-même.

Sténio passa bien des nuits dans l'extase. Les touffes empourprées de la bruyère cachèrent sa tête agitée de rêves brûlans. La rosée du matin sema ses fins cheveux de larmes embaumées. Les grands pins de la forêt secouèrent sur lui les parfums qu'ils exhalent au lever du jour; et le martin-pêcheur, le bel oiseau solitaire des torrens, vint jeter son cri mélancolique au milieu des pierres noirâtres et de la blanche écume du

torrent que le poëte aimait. Ce fut une belle vie d'amour et de jeunesse, une vie qui résuma le bonheur de cent vies, et qui pourtant passa rapide comme l'eau bouillonnante et l'oiseau fugitif des cataractes.

Il y a dans la chute et dans la course de l'eau mille voix diverses et mélodieuses, mille couleurs sombres ou brillantes. Tantôt, furtive et discrète, elle passe avec un nerveux frémissement contre des pans de marbre qui la couvrent de leur reflet d'un noir bleuâtre; tantôt, blanche comme le lait, elle mousse et bondit sur les rochers avec une voix qui semble entrecoupée par la colère; tantôt, verte comme l'herbe qu'elle couche à peine sur son passage; tantôt, bleue comme le ciel paisible qu'elle réfléchit, elle siffle dans les roseaux comme une vipère amoureuse; ou bien elle dort au soleil, et s'éveille avec de faibles soupirs au moindre souffle de l'air qui la caresse. D'autres fois, elle mugit comme une génisse perdue dans les ravins, et tombe, mo-

notone et solennelle, au fond d'un gouffre qui l'étreint, la cache et l'étouffe. Alors elle jette aux rayons du soleil de légères gouttes jaillissantes qui se colorent de toutes les nuances du prisme. Quand cette irisation capricieuse danse sur la gueule béante des abîmes, il n'est point de sylphide assez transparente, point de psylle assez moelleux pour l'imagination qui la contemple. La rêverie ne peut rien évoquer, parce que, dans les créations de la pensée, rien n'est aussi beau que la nature brute et sauvage. Il faut devant elle regarder et sentir : le plus grand poëte est alors celui qui invente le moins.

Mais Sténio avait au fond du cœur la source de toute poésie, l'amour; et, grâce à l'amour, il couronnait les plus belles scènes de la nature, avec une grande pensée, avec une grande image, celle de Lélia. Qu'elle était belle, Lélia, reflétée dans les eaux de la montagne et dans l'ame du poëte! Comme elle lui apparaissait, grave et sublime, dans l'éclat

argenté de la lune! Comme sa voix s'élevait, pleine et inspirée, dans la plainte du vent, dans les accords aériens de la cascade, dans la respiration magnétique des plantes qui se cherchent, s'appellent et s'embrassent à l'ombre de la nuit, à l'heure des mystères sacrés et des divines révélations! Alors Lélia était partout, dans l'air, dans le ciel, dans les eaux, dans les fleurs, dans le sein de Dieu. Dans le reflet des étoiles, Sténio voyait son regard mobile et pénétrant; dans le souffle des brises, il saisissait ses paroles incertaines; dans le murmure de l'onde, ses chants sacrés, ses larmes prophétiques; dans le bleu pur du firmament, il croyait voir planer sa pensée, tantôt comme un spectre ailé, pâle, incertain et triste; tantôt comme un ange éclatant de lumière; tantôt comme un démon haineux et moqueur: car Lélia avait toujours quelque chose d'effrayant au fond de ses rêveries, et la peur pressait de son âpre aiguillon les désirs passionnés du jeune homme.

Dans le délire de ses nuits errantes, dans le silence des vallées désertes, il l'appelait à grands cris ; et quand sa voix éveillait les échos endormis, il lui semblait entendre la voix lointaine de Lélia qui lui répondait tristement du sein des nuées. Quand le bruit de ses pas effrayait quelque biche tapie sous les genêts, et qu'il l'entendait raser en fuyant les feuilles sèches éparses dans le sentier, il s'imaginait entendre les pas légers de Lélia, et le frôlement de sa robe effeuillant les fleurs du buisson. Et puis, si quelque bel oiseau de ces contrées, le lagopède au sein argenté, le grimpereau couleur de rose et gris de perle, ou le francolin d'un noir sombre et sans reflets, venait se poser près de lui et le regarder d'un air calme et fier, prêt à déployer ses ailes vers le ciel, Sténio pensait que c'était peut-être Lélia qui s'envolait sous cette forme vers de plus libres régions.

— Peut-être, se disait-il en redescendant vers la vallée avec la crédule terreur d'un en-

fant, peut-être ne retrouverai-je plus Lélia parmi les hommes.

Et il se reprochait avec effroi d'avoir pu la quitter pendant plusieurs heures, quoiqu'il l'eût entraînée partout avec lui dans ses courses, quoiqu'il eût rempli d'elle les monts et les nuages, quoiqu'il eût peuplé de son souvenir et embelli de ses apparitions les cimes les plus inaccessibles au pied de l'homme, les espaces les plus insaisissables à son espérance.

Ce jour-là il s'arrêta à l'entrée de la clairière profonde, et s'apprêta à retourner sur ses pas, car il vit devant lui un homme : et le plus beau site perd son charme quand celui qui vient y rêver ne s'y trouve plus seul.

Mais l'homme était beau et sévère comme le site. Son regard brillait comme le soleil levant, et les premiers feux du jour, qui coloraient le glacier, embrasaient aussi d'un reflet splendide le visage imposant du prêtre. C'était Magnus. Il semblait livré à de vives

impressions. La douleur et la joie se peignaient tour à tour en lui vivaces et puissantes. Cet homme semblait rajeuni par l'enthousiasme.

Dès qu'il aperçut Sténio, il accourut vers lui.

— Eh bien ! jeune homme, lui dit-il d'un air triomphant, te voilà seul, te voilà triste, te voilà cherchant Dieu ! La femme n'est plus !

— La femme ! dit Sténio. Il n'en est pour moi qu'une seule au monde. Mais de laquelle parlez-vous?

— De la seule femme qui ait existé pour vous et pour moi dans le monde, de Lélia ! Dites, jeune homme, est-elle bien morte? A-t-elle renié Dieu en rendant son ame au démon? Avez-vous vu la noire phalange des esprits de ténèbres assiéger son chevet et tourmenter son agonie? Avez-vous vu sortir son ame maudite, sombre et livide, avec des ailes de feu et des ongles ensanglantés? —

Ah ! maintenant respirons ! Dieu a purgé la terre, il a replongé Satan dans son chaos. Nous pouvons prier, nous pouvons espérer. Voyez comme le soleil se lève joyeux, comme les roses de la vallée s'ouvrent fraîches et vermeilles ! Voyez comme les oiseaux secouent leurs ailes humides et reprennent leur essor avec souplesse ! Tout renaît, tout espère, tout va vivre : Lélia est morte !

— Malheureux ! s'écria Sténio en prenant le prêtre à la gorge, quels mots diaboliques avez-vous sur les lèvres ? Quelle pensée de délire et de mort vous agite ? D'où venez-vous ? où avez-vous passé la nuit ? D'où savez-vous ce que vous osez dire ? Depuis quand avez-vous quitté Lélia ?

— J'ai quitté Lélia par une matinée grise et froide. Le jour allait paraître. Le coq chantait d'une voix aigre. Sa voix s'élevait dans le silence, et frappait les toits habités des hommes comme une malédiction prophétique. La bise pleurait sous les porches dé-

serts de la cathédrale. Je passai le long des arceaux extérieurs pour me rendre au logis de la femme qui se mourait. Les colonnettes dentelées cachaient leurs flèches dans le brouillard, et la grande statue de l'Archange, qui s'élève du côté du levant, baignait son pâle front dans la vapeur matinale. Alors je vis distinctement l'Archange agiter ses grandes ailes de pierre comme un aigle prêt à prendre sa volée, mais ses pieds restaient enchaînés au ciment de la corniche, et j'entendis sa voix qui disait : *Lélia n'est pas morte encore!* Alors passa une chouette qui rasa mon front de son aile humide, et qui répéta d'un ton amer : *Lélia n'est pas morte!* Et la vierge de marbre blanc, qui est enchâssée dans la niche de l'est, poussa un profond soupir, et dit : *Encore!* avec une voix si faible, que je crus faire un songe, et que je m'arrêtai à plusieurs reprises le long du chemin pour m'assurer que je n'étais pas sous la puissance des rêves.

— Prêtre, dit Sténio, votre raison est troublée. De quelle matinée parlez-vous? Savez-vous depuis combien de temps les choses que vous dites se sont passées?

—Depuis ce temps, dit Magnus, j'ai vu le soleil se lever plusieurs fois dans sa gloire, et darder ses beaux rayons sur cette glace étincelante. Je ne saurais vous dire combien de fois. Depuis que Lélia n'est plus, je ne compte plus les jours, je ne compte plus les nuits, je laisse ma vie s'écouler, pure et nonchalante, comme le ruisseau de la colline. Mon ame est sauvée....

— Vous avez perdu l'esprit, Dieu soit loué! dit le jeune homme. Vous parlez de la maladie funeste qui faillit nous enlever Lélia, il y a un mois. Je vois, en effet, à vos cheveux et à votre barbe, que vous êtes depuis longtemps sur la montagne. Venez avec moi, homme malheureux, j'essaierai de vous soulager en écoutant le récit de vos douleurs.

— Mes douleurs ne sont plus, dit le prêtre

avec un sourire qu'on eût pris pour une céleste inspiration, tant il était doux et calme. Je vis : Lélia est morte. Écoutez le récit de ma joie. Quand j'arrivai au logis de la femme, je sentis la terre trembler; et quand je voulus monter l'escalier, l'escalier recula par trois fois avant que je pusse y poser le pied. Mais quand les portes se furent ouvertes, je vis beaucoup de monde, et je me rappelai aussitôt quelle contenance un prêtre doit avoir devant le monde pour faire respecter Dieu et le prêtre. J'oubliai absolument Lélia. Je traversai les appartemens sans trouble et sans crainte. Quand j'entrai dans le dernier, je ne me souvenais plus du tout du nom de la personne que j'allais voir; car, je vous le dis, il y avait là du monde, et je sentais le regard des hommes qui était sur moi tout entier. Connaissez-vous la pesanteur du regard des hommes? Vous est-il jamais arrivé d'essayer de le soulever? Oh! cela pèse plus que la montagne que voici; mais, pour le

savoir au juste, il faut être prêtre et porter l'habit que vous voyez. — Je m'en souviens, c'était un cabinet tout tendu de blanc, et tout rempli de piéges et d'embuches. D'abord je crus que je marchais sur la laine douce et fine d'un tapis, je crus voir des roses blanches dans des vases d'albâtre et des lumières douces et blanches dans des globes de verre mat. Je crus aussi voir une femme vêtue de blanc et couchée sur un lit de satin blanc; mais quand elle tourna vers moi sa face livide, quand je rencontrai son regard d'airain, le charme qui pesait sur moi s'évanouit; je vis clair autour de moi et je reconnus le lieu où l'on m'avait amené. Les roses se changèrent en couleuvres et se tordirent sur leurs tiges en dressant vers moi leurs têtes menaçantes. Les murs se teignirent de sang, les vases de parfums se remplirent de larmes, et je vis que mes pieds ne touchaient plus la terre. Les lampes vomissaient des flammes rouges qui montaient vers

la voûte en ardentes spirales, et qui m'étouffaient comme des remords. Je tournai encore les yeux vers le canapé : c'était toujours Lélia, mais elle était sur un réchaud embrasé, elle expirait dans d'atroces douleurs. Elle me demanda de la sauver, je m'en souviens bien ; mais alors je me souvenais aussi des vaines prières que je lui avais faites en d'autres temps, des larmes inutiles que j'avais versées à ses pieds, et le ressentiment était dans mon cœur. Elle avait perdu mon ame, elle m'avait enlevé Dieu, j'étais content de me venger et de perdre son ame, et de lui enlever Dieu à mon tour ; c'est pourquoi je l'ai maudite et j'ai été sauvé, et Dieu a récompensé mon courage ; car aussitôt un nuage s'est répandu sur ma vue. Lélia a disparu, et les couleuvres aussi ; et les langues de feu, et le sang, et les larmes ont disparu, et je me suis trouvé seul au pied des arceaux de la cathédrale. Le jour naissait, les vapeurs se dissipaient un peu, l'archange de

pierre porta alors à ses lèvres la trompette que sa main tient immobile depuis plusieurs siècles : il en tira une fanfare éclatante dans laquelle je distinguai ce cri sauveur : *Lélia n'est plus!* La chouette rentra sous le chapiteau qui lui sert de retraite, en répétant : *Lélia n'est plus!* Alors la vierge de marbre blanc, cette vierge que je n'osais pas regarder quand je passais à ses pieds, parce qu'elle ressemblait à Lélia, cette vierge si pâle et si belle, qui avait sept glaives dans le sein et toutes les douleurs de l'ame sur le front, tomba brisée sur les marches de l'église. Je vivrais cent ans que je n'oublierais pas cela. Dites-moi, avez-vous vu les débris ?

— Je suis passé hier soir devant elle, répondit Sténio, et je vous assure qu'elle est toujours fort belle, et qu'elle se porte bien.

—Ne blasphémez pas, jeune homme, dit le prêtre avec un sérieux effrayant. Dieu vous frapperait de sa malédiction, il vous rendrait fou ; je crains que vous ne le soyez

déjà, car vous parlez comme un être privé de raison. Savez-vous ce que c'est que l'homme? Savez-vous ce que c'est que Dieu? Connaissez-vous la terre, connaissez-vous le ciel?

— Prêtre, laissez-moi vous quitter, dit Sténio, que l'aliéné voulait entraîner vers sa grotte. Je ne saurais écouter vos paroles sans terreur. Vous maudissez Lélia, vous la condamnez au néant, et vous osez parler de Dieu, et vous osez porter l'habit de ses ministres!

— Enfant, dit le prêtre, c'est parce que je crains Dieu, c'est parce que je respecte l'habit que je porte, que je maudis Lélia. Lélia! ma perte, ma séduction, ma ruine! Lélia, qu'il m'était défendu de posséder, de désirer même! Lélia! l'atroce et l'infâme qui est venue me chercher au fond du sanctuaire, qui a violé la sainteté de l'autel pour m'enivrer de ses infernales caresses!...

— Vous mentez! s'écria Sténio avec fu-

reur. Lélia ne vous a jamais poursuivi, jamais aimé!...

— Eh! je le sais, dit tranquillement le prêtre. Vous ne me comprenez pas : écoutez, asseyez-vous avec moi sur le tronc de ce mélèze qui sert de pont au-dessus de l'abîme. Là, plus près de moi, votre main dans la mienne, ne craignez rien. L'arbre ploie, le torrent gronde, le gouffre écume là-bas, dans cette noire profondeur, juste au-dessous de nous : cela est beau! c'est l'image de la vie.

En parlant ainsi, l'insensé entourait Sténio de ses bras crispés par la fièvre. Il était plus grand que lui de toute la tête, et le délire augmentait horriblement sa force musculaire. Son regard morne plongeait dans le gouffre et en mesurait la profondeur, tandis que ses mains distraites et convulsives semblaient toutes prêtes à y précipiter le jeune homme. Malgré le péril de cette situation, Sténio était si avide de ce qu'il allait

entendre, le secret qui était entre Lélia et le prêtre torturait depuis si long-temps son ame jalouse, qu'il resta tranquillement assis sur l'unique solive qui tremblait au-dessus du précipice. Cela s'appelle le *pont d'enfer*. Chaque gorge, chaque torrent a son passage périlleux décoré du même nom emphatique, et praticable seulement aux chamois, aux hardis chasseurs et aux sveltes filles de la montagne.

— Écoute, écoute, dit le prêtre, il y avait deux Lélia : tu n'as pas su cela, jeune homme, parce que tu n'étais pas prêtre, parce que tu n'avais ni révélations, ni visions, ni pressentimens. Tu vivais naturellement et d'une grosse vie facile et commune ; moi j'étais prêtre, je connaissais les choses du ciel et de la terre, je voyais Lélia double et complète, femme et idée, espoir et réalité, corps et ame, don et promesse; je voyais Lélia telle qu'elle est sortie du sein de Dieu : beauté, c'est-à-dire tentation ; espoir, c'est-à-dire épreuve ; bien-

fait, c'est-à-dire mensonge; me comprenez-vous?—Oh! ceci est bien clair pourtant, et si tous les hommes n'étaient pas fous, ils écouteraient la parole d'un homme sage, ils connaîtraient le danger, ils se méfieraient de l'ennemi. Oh! c'était mon ennemi à moi! il était double, il s'asseyait le soir dans la galerie de la nef, je le voyais bien, je ne connaissais que trop la place où il avait l'habitude de paraître. C'était dans une riche travée toute drapeé de velours bleu pâle; je la vois encore cette place maudite! C'était entre deux colonnes élancées qui la portaient suspendue entre la voûte et le sol, sur leurs frêles guirlandes de pierre. Il y avait deux anges sculptés, blancs comme la neige, beaux comme l'espoir, qui entrelaçaient leurs blanches mains et croisaient leurs ailes de marbre sur l'écusson de la balustrade. C'était justement là qu'elle venait s'asseoir, la femme! Elle se penchait avec un calme impie, elle appuyait son coude insolent sur les fronts inclinés de

ces deux beaux anges; elle jouait avec la frange d'argent des draperies; elle dérangeait les boucles de sa chevelure, elle promenait son regard audacieux sur le temple, au lieu de courber la tête et d'adorer l'Éternel. Oh non! elle ne venait pas là pour prier, la femme! Elle venait se désennuyer, se faire voir comme en spectacle, se délasser des fêtes et des mascarades, en écoutant pendant une heure les accens de l'orgue et la poésie des cantiques. Et tous vos muguets, tous vos dandys, tous vos inutiles, étaient là, jeunes et vieux, riches et nobles, suivant des yeux chacun de ses mouvemens, épiant ses moindres regards, s'efforçant de saisir sa pensée dans la profondeur impénétrable de ses orbites, et s'agitant comme des damnés dans leur tombe à l'heure de minuit, pour attirer sur eux l'attention enviée de la femme. Mais elle! mais Lélia! Oh qu'elle était grande, qu'elle était imposante! Comme elle planait avec dédain sur eux tous! Comme

je l'aimais alors, comme je la bénissais pour son orgueil ! Comme je la voyais belle sous le reflet mat des bougies, pâle, et grave, et fière, et douce pourtant ! Oh ! vous ne la possédiez pas, vous autres ! Vous ne saviez pas ce qui se passait dans son cœur, son regard ne vous la révélait jamais, vous n'étiez pas plus heureux que moi ! Comme cette pensée m'attachait à elle ! Dites, dites ! Avez-vous jamais saisi son ame? Avez-vous deviné l'idée qui fermentait dans son grand front? Avez-vous creusé son cerveau et fouillé dans les trésors de sa pensée? Non ! vous ne l'avez pas fait. Lélia ne vous a pas appartenu non plus. Vous ne savez pas ce que c'est que Lélia. Vous l'avez vue sourire tristement, ou rêver d'un air ennuyé ; vous n'avez pas vu son sein se gonfler, ses larmes couler ; sa colère, sa haine ou son amour, vous ne les avez pas vu se répandre! Dites, jeune homme, vous n'êtes pas plus heureux que moi? Si vous me disiez le contraire, entendez-vous, cet abîme

ne serait pas assez profond pour vous recevoir !

— Et l'autre Lélia, qu'est-ce donc ? reprit le jeune homme sans s'effrayer le moins du monde de l'exaspération de Magnus.

— L'autre Lélia ! s'écria Magnus, en se frappant le front comme si une atroce douleur s'y fût réveillée. L'autre ! c'était un monstre hideux, une harpie, un spectre, et pourtant c'était bien la même Lélia ; c'était seulement son autre moitié !

— Mais où la rencontriez-vous ? dit Sténio avec inquiétude.

—Oh ! partout, dit le prêtre ; le soir quand l'office était fini, quand les cierges venaient de s'éteindre et que la foule s'écoulait par les portes de l'église, pressée sur les traces de la femme qu'on appelait Lélia, et qui s'en allait lente et blême, enveloppée dans son manteau de velours noir, traînant à sa suite un cortége à qui elle ne daignait pas jeter un regard... Je la suivais aussi, avec mes yeux, avec mon ame,

et je sentais que j'étais prêtre ; j'étais enchaîné au pied de l'autel ; je ne pouvais pas courir sous le porche, me mêler à la foule, ramasser son gant, dérober une feuille de rose échappée à son bouquet. Je ne pouvais pas lui offrir l'eau du bénitier et toucher ses grandes mains effilées, si molles et si belles !

— Et si froides ! dit Sténio, entraîné par l'attention. Ce granit, incessamment lavé par l'eau qui s'échappe du glacier, n'est pas plus froid que la main de Lélia, à quelque heure qu'on la saisisse.

— Vous l'avez-donc touchée ? dit le prêtre en l'étreignant avec rage.

— Sténio le domina par un de ces regards magnétiques où la volonté de l'homme se concentre au point de subjuguer la volonté même des animaux féroces.

—Continuez! lui dit-il; je vous ordonne de continuer votre récit, ou avec mon regard je vous fais tomber dans le gouffre.

Le fou pâlit et reprit son récit avec la sotte frayeur d'un enfant.

—Eh bien ! dit-il d'une voix tremblante et avec un regard timide, sachez ce qui m'arrivait alors. Je reniais Dieu, je maudissais mon destin, je déchirais avec mes ongles les dentelles de l'aube sans tache dont j'étais revêtu. Oh ! je perdais mon ame, et pourtant je luttais.... Alors..... ô mon Dieu, par quelles épreuves vous me faisiez passer !.. Je voyais, du fond de la nef assombrie, venir une ombre qui semblait fendre la pierre des cercueils. Et cette ombre, insaisissable et flottante d'abord, grandissait avec mon épouvante et venait me saisir dans ses bras livides. C'était une horrible apparition : je me débattais contre elle, je l'implorais en vain, je me jetais à genoux devant elle comme devant Dieu.

—Lélia, Lélia ! lui disais-je. Que me demandes-tu? Que veux-tu de moi? Ne t'ai-je pas offert un culte profane dans mon cœur ? Ton nom ne s'est-il pas mêlé sur mes lèvres aux

noms sacrés de la Vierge et des Anges? N'est-ce pas vers toi que ma main lançait les flots de l'encens? Ne t'ai-je pas placée dans le ciel à côté de Dieu même, *demandeuse* insatiable? Que n'ai-je pas fait pour toi! A quelles pensées terribles et impies n'ai-je pas ouvert mon sein! Oh! laisse-moi, laisse-moi prier Dieu, afin que ce soir il me pardonne et que je puisse aller dormir sans que la damnation pèse sur moi comme le cauchemar! — Mais elle ne m'écoutait pas, elle m'enlaçait de ses cheveux noirs, de ses yeux noirs, de son étrange sourire, et je me battais avec cette ombre impitoyable jusqu'à tomber épuisé, mourant, sur les marches du sanctuaire.

— Eh bien! parfois, à force de m'humilier devant Dieu, à force d'arroser le marbre avec mes larmes, il m'arrivait de retrouver un peu de calme. Je rentrais consolé, je regagnais ma cellule silencieuse, accablé de fatigue et de sommeil. Mais savez-vous ce que faisait Lélia? Ce qu'elle imaginait, la railleuse im-

pie, pour me désespérer et me perdre? Elle entrait dans ma cellule avant moi, elle se blottissait maligne et souple dans le tapis de mon prie-dieu ou dans le sable de ma pendule, ou bien dans les jasmins de ma fenêtre; et à peine avais-je commencé ma dernière oraison, qu'elle surgissait tout-à-coup devant moi, et posait sa froide main sur mon épaule en disant : — Me voici! Alors il fallait soulever mes paupières appesanties, et lutter de nouveau avec mon cœur troublé, et redire l'exorcisme, jusqu'à ce que le fantôme fût repoussé. Parfois même, il se couchait sur mon lit, sur mon pauvre lit solitaire et froid; il s'étendait sur ce grabat, l'horrible spectre, avec des grâces de courtisane et des frémissemens voluptueux qui me faisaient frissonner d'horreur et de crainte; et quand j'entr'ouvrais les rideaux de serge pour m'approcher de ma couche, je le trouvais là qui me tendait ses bras lascifs et qui riait de mon épouvante! O mon Dieu! que j'ai souffert!

O femme, ô rêve, ô désir! que tu m'as fait de mal! Que de formes tu as prises pour entrer chez moi! Que de mensonges tu m'as faits? Que de piéges tu m'as tendus!

— Magnus, dit Sténio avec amertume, taisez-vous! vos paroles me font monter le sang au visage. Il n'y a que l'imagination d'un prêtre qui soit assez impudique pour flétrir ainsi Lélia.

—Non! dit le prêtre, je ne l'ai pas profanée même en rêve. Dieu me voit et m'entend, qu'il me précipite dans ce gouffre si je mens! J'ai courageusement résisté, j'ai usé mon ame, j'ai épuisé ma vie à ce combat et je n'ai jamais cédé, et l'ombre de Lélia est toujours sortie vierge de mes nuits terribles et brûlantes. Est-ce ma faute si la tentation fut horrible? Pourquoi l'esprit de cette femme s'attachait-il à tous mes pas? Pourquoi venait-il me chercher partout? Tantôt, assis au tribunal sacré de la confession, j'écoutais avec recueillement les tristes aveux d'une

femme hideuse de rides et de haillons; et s'il m'arrivait de jeter les yeux sur elle en lui répondant, savez-vous quelle figure m'apparaissait aux barreaux du confessionnal, au lieu de la face jaune et flétrie de la vieille? La figure pâle et le regard méchant et froid de Lélia qui me pétrifiait. Alors ma parole restait paralysée sur mes lèvres; une sueur pénible inondait mon front, un nuage passait sur mes yeux; il me semblait que j'allais mourir. Ma langue cherchait vainement une formule d'exorcisme, j'oubliais jusqu'au nom du Très-Haut; je ne pouvais invoquer aucune puissance céleste, et cette hallucination ne cessait qu'à la voix rauque et cassée de la vieille qui me demandait l'absolution. Moi absoudre, moi délier les ames, moi dont l'ame était enchaînée par un pouvoir infernal! Mais heureusement Lélia n'est plus. Elle s'est damnée, et moi je vis, je serai sauvé! — Car, je l'avoue, tant qu'elle a vécu j'étais en proie à d'horribles tentations; des pensées

bien plus destructives que tout ce que je vous ai dit fermentaient dans mon cerveau, et s'y tenaient victorieuses pendant des jours entiers. Ces pensées, c'était le doute, c'était l'athéisme qui pénétrait en moi comme un venin. Il y avait des jours où j'étais si las de combattre, où l'espoir du salut me luisait si faible et si lointain, que je me rejetais de toute ma force dans la vie présente. Eh bien! me disais-je, soyons heureux au moins un jour, soyons homme puisque nous ne pouvons être ange. Pourquoi une loi de mort pèserait-elle sur moi? Pourquoi consentirais-je à être retranché de la vie des hommes, en échange d'une chimère d'avenir? Ils sont heureux, ils sont libres, les autres! Ils respirent à l'aise, ils marchent, ils commandent, ils aiment, ils vivent, et moi je suis un cadavre étendu sur un cercueil, la dépouille d'un homme attachée à un débris de religion! Ils placent leur espoir en cette vie, ils peuvent le réaliser, car ils peuvent agir.

Et d'ailleurs les choses que nous voyons existent ; la femme qu'on peut étreindre dans ses bras n'est pas une ombre. Moi je n'ai que l'espoir d'une autre vie, et qui m'en répondra? Mon Dieu, vous n'existez-donc pas, puisque vous me laissez en proie à ces affreuses incertitudes ! Il fut un temps, dit-on, où vous faisiez des miracles pour soutenir la foi chancelante des hommes ; vous avez envoyé un ange pour toucher d'un charbon embrasé la lèvre muette d'Isaïe, vous êtes apparu dans le buisson ardent, dans la nuée d'or, dans la brise des nuits, et maintenant vous êtes sourd, vous restez indifférent à nos erreurs et à nos fautes. Vous avez abandonné votre peuple, vous ne tendez plus la main à celui qui s'égare, vous n'adressez plus une parole d'encouragement et de force à celui qui souffre et combat pour vous. Oh! vous n'êtes que mensonge et vain orgueil de l'homme, vous n'êtes rien ! vous n'êtes pas!...

—Ainsi je blasphémais et je me laissais em-

porter à la fougue des désirs. Oh ! si j'avais osé m'y liver tout-à-fait !... si j'avais osé revendiquer ma part de vie et posséder Lélia seulement par la volonté !... Mais cela même je ne l'osais pas. Il y avait toujours au fond de moi une crainte morne et stupide qui glaçait mon sang au plus fort de la fièvre. Satan ne voulait ni me prendre ni me lâcher. Dieu ne daignait ni m'appeler ni me repousser. Mais tous mes maux sont finis, car Lélia est morte, et je reviens à la foi ; elle est bien morte, n'est-ce pas ?

Le prêtre pencha sa tête sur son sein et tomba dans une profonde rêverie. Sténio le quitta sans qu'il s'en aperçût.

---

## XXIV

Le printemps était revenu avec ses chants d'oiseaux et ses parfums de fleurs nouvelles. Le jour finissait, les rougeurs du couchant s'effaçaient sous les teintes violettes de la nuit : Lélia rêvait sur la terrasse de la villa Viola. C'était une riche maison qu'un Italien avait fait bâtir pour sa maîtresse à l'entrée de ces montagnes. Elle y était morte de cha-

grin ; et l'Italien, ne voulant plus habiter un lieu qui lui rappelait de douloureux souvenirs, avait loué à des étrangers les jardins qui renfermaient la tombe et la villa qui portait le nom de sa bien-aimée. Il y a des douleurs qui se nourrissent d'elles-mêmes. Il y en a qui s'effraient et qui se fuient comme des remords.

Molle et paresseuse comme la brise, comme l'onde, comme tout ce jour de mai si doux et si somnolent, Lélia, penchée sur la balustrade, plongeait du regard dans la plus belle vallée que le pied de l'homme civilisé ait foulée. Le soleil était descendu derrière l'horizon, et pourtant le lac conservait encore un ton rouge ardent, comme si l'antique dieu, qu'on supposait rentrer chaque soir dans les flots, se fût en effet plongé dans sa masse transparente.

Lélia rêvait. Elle écoutait le murmure confus de la vallée, les cris des jeunes agneaux roux qui venaient s'agenouiller devant leurs

mères brunes, le bruit de l'eau dont on commençait à ouvrir les écluses, la voix des grands pâtres bronzés, qui ont un profil grec, de pittoresques haillons, et qui chantent d'un ton guttural en descendant la montagne, l'escopette sur l'épaule. Elle écoutait aussi la clochette au timbre grêle qui sonne au cou des longues vaches tigrées, et l'aboiement sonore de ces grands chiens de race primitive qui font bondir les échos sur le flanc des ravins.

Lélia était calme et radieuse comme le ciel. Sténio fit apporter la harpe, et lui chanta ses hymnes les plus beaux. Pendant qu'il chantait, la nuit descendait, toujours lente et solennelle, comme les graves accords de la harpe, comme les belles notes de la voix suave et mâle du poëte. Quand il eut fini, le ciel était perdu sous ce premier manteau gris, dont la nuit se revêt, alors que les étoiles tremblantes osent à peine se montrer lointaines et pâles comme un faible espoir au sein

du doute ; à peine une ligne blanche perdue dans la brume se dessinait au pourtour de l'horizon. C'était la dernière lueur du crépuscule, le dernier adieu du jour.

Alors ses bras tombèrent, le son de la harpe expira, et le jeune homme, se prosternant devant Lélia, lui demanda un mot d'amour ou de pitié, un signe de vie ou de tendresse. Lélia prit la main de l'enfant, et la porta à ses yeux : elle pleurait.

—Oh! s'écria-t-il avec transport, tu pleures! Tu vis donc enfin?

Lélia passa ses doigts dans les cheveux parfumés de Sténio, et, attirant sa tête sur son sein, elle la couvrit de baisers. Rarement il lui était arrivé d'effleurer ce beau front de ses lèvres. Une caresse de Lélia était un don du ciel aussi rare qu'une fleur oubliée par l'hiver, et qu'on trouve épanouie sur la neige. Aussi cette brusque et brûlante effusion faillit coûter la vie à l'enfant qui avait reçu des lèvres froides de Lélia son premier

baiser de femme. Il devint pâle, son cœur cessa de battre; près de mourir, il la repoussa de toute sa force, car il n'avait jamais tant craint la mort qu'en cet instant où la vie se révélait à lui.

Il avait besoin de parler pour échapper à ces terribles caresses, à cet excès de bonheur qui était douloureux comme la fièvre.

— Oh! dis-moi, s'écria-t-il en s'échappant de ses bras, dis-moi que tu m'aimes enfin!

— Ne te l'ai-je pas dit déjà, lui répondit-elle avec un regard et un sourire que Murillo eût donnés à la Vierge emportée aux cieux par les anges.

—Non, tu ne me l'as pas dit, répondit-il; tu m'as dit, un jour où tu allais mourir, que tu voulais aimer. Cela voulait dire qu'au moment de perdre la vie tu regrettais de n'en avoir pas joui.

— Vous croyez-donc cela, Sténio? dit-elle avec un ton de coquetterie moqueuse.

— Je ne crois rien, mais je cherche à vous

deviner. O Lélia! vous m'avez promis d'essayer d'aimer, c'est là tout ce que vous m'avez promis.

— Sans doute, dit Lélia froidement, je n'ai pas promis de réussir.

— Mais espères-tu que tu pourras m'aimer enfin? lui dit-il d'une voix triste et douce qui remua toute l'ame de Lélia.

Elle l'entoura de ses bras et le pressa contre elle avec une force surhumaine. Sténio qui voulait encore lui résister se sentit dominé par cette puissance qui le glaçait d'effroi. Son sang bouillonnait comme la lave et se figeait comme elle. Il avait tour à tour chaud et froid, il était mal et il était bien. Était-ce la joie, était-ce l'angoisse? Il ne le savait pas. C'était l'un et l'autre, c'était plus que cela encore : c'était le ciel et l'enfer, c'était l'amour et la honte, le désir et l'effroi, l'extase et l'agonie.

Enfin le courage lui revint. Il se rappela de combien de vœux délirans il avait ap-

pelé cette heure de trouble et de transports; il se méprisa pour la pusillanime timidité qui l'arrêtait, et s'abandonnant à un élan qui avait quelque chose de vorace et de fauve, il maîtrisa la femme à son tour, il l'étreignit dans ses bras, il colla sa bouche à cette bouche douce et molle dont le contact l'étonnait encore... Mais Lélia, le repoussant tout-à-coup, lui dit d'une voix sèche et dure :

— Laissez-moi, je ne vous aime plus!

— Sténio tomba anéanti sur les dalles de la terrasse. C'est alors que réellement il se crut près de mourir en sentant le froid du désespoir et de la honte étrangler tout-à-coup cette rage d'amour et cette fièvre d'attente.

Lélia se mit à rire; la colère le ranima, il se releva, et délibéra un instant s'il ne la tuerait pas.

Mais cette femme était si indifférente à la vie, qu'il n'y avait pas plus moyen de se venger d'elle que de l'effrayer. Sténio essaya

d'être philosophique et froid ; mais au bout de trois mots il se mit à pleurer.

Alors Lélia l'embrassa de nouveau, et comme il n'osait plus lui rendre ses caresses, elle l'en accabla jusqu'à l'enivrer ; puis elle lui mit sa main sur la bouche, et le repoussa lorsqu'elle le sentit se ranimer et frissonner de plaisir.

— Vipère ! s'écria-t-il en essayant de se lever ponr la fuir.

Elle le retint.

— Reviens, lui dit-elle, reviens sur mon cœur. Je t'aimais tant tout-à-l'heure, alors que, peureux et naïf, tu recevais mes baisers presque malgré toi ! Tiens, lorsque tu m'as dit ce mot : *Espères-tu que tu pourras m'aimer ?* j'ai senti que je t'adorais. Tu étais si humble alors ! Reste ainsi, c'est ainsi que je t'aime. Quand je te vois trembler et reculer devant l'amour qui te cherche, il me semble que je suis plus jeune et plus ardente que toi. Cela m'énorgueillit et me charme,

la vie ne me décourage plus, car je m'imagine alors que je puis te la donner; mais quand tu t'enhardis, quand tu me demandes plus qu'il n'est en moi de sentir, je perds l'espoir, je m'effraie d'aimer et de vivre. Je souffre et je regrette de m'être abusée une fois de plus.

— Pauvre femme! dit Sténio, vaincu par la pitié.

— Oh! ne peux-tu rester ainsi craintif et palpitant sous mes caresses! lui dit-elle, en attirant encore sa tête sur ses genoux. Tiens, laisse-moi passer ma main autour de ton cou blanc et poli comme un marbre antique, laisse-moi sentir tes cheveux si doux et si souples se rouler et s'attacher à mes doigts. Comme ta poitrine est blanche, jeune homme! Comme ton cœur y bat rude et violent! C'est bien, mon enfant; mais ce cœur renferme-t-il le germe de quelque mâle vertu? Traversera-t-il la vie sans se corrompre ou sans se sécher? Voici la lune qui monte au-dessus de toi et réfléchit son rayon

dans tes yeux. Respire dans cette brise l'herbe et la prairie en fleurs. Je reconnais l'émanation de chaque plante, je les sens passer l'une après l'autre dans l'air qui les emporte. Maintenant, c'est le thym sauvage de la colline; tout-à-l'heure, c'étaient les narcisses du lac, et à présent ce sont les géraniums du jardin. Comme les Esprits de l'air doivent se réjouir à poursuivre ces parfums subtils et à s'y baigner! Tu souris, mon gracieux poëte, endors-toi ainsi.

— M'endormir! dit Sténio d'un ton de surprise et de reproche.

— Pourquoi non? N'es-tu pas calme, n'es-tu pas heureux maintenant?

— Heureux! oui; mais calme?

— Eh bien! vous êtes un sot! reprit-elle en le repoussant.

— Lélia, vous me rendez malheureux, laissez-moi vous quitter.

— Lâche! comme vous craignez la souffrance! Allez, partez!

— Je ne peux pas, répondit-il en revenant tomber à ses genoux.

— Mon Dieu! lui dit-elle en l'embrassant, pourquoi souffrir? Vous ne savez pas combien je vous aime : je me plais à vous caresser, à vous regarder, comme si vous étiez mon enfant. Tenez, je n'ai jamais été mère, mais il me semble que j'ai pour vous le sentiment que j'aurais eu pour mon fils. Je me complais dans votre beauté avec une candeur, avec une puérilité maternelle... Et puis, après tout, quel sentiment puis-je avoir pour vous?

— Vous ne pourrez donc pas avoir d'amour? lui dit Sténio d'une voix tremblante et le cœur déchiré.

Lélia ne répondit point, elle passa convulsivement ses mains dans les flots de cheveux noirs qui bouclaient au front du jeune homme; elle se pencha vers lui et le contempla comme si elle eût voulu résumer dans un regard la puissance de plusieurs ames, dans un instant l'ivresse de cent existences; puis

l'ambitieuse et impuissante créature, trouvant son cœur moins ardent que son cerveau, et ses facultés au-dessous de ses rêves, se découragea encore une fois de la vie : sa main retomba morte à son côté; elle regarda la lune avec tristesse, elle respira la brise avec un gonflement de narines qui avait quelque chose de sauvage; puis portant sa main à son cœur et respirant du fond de la poitrine :

— Hélas! dit-elle d'une voix irritée et le regard sombre, heureux ceux qui peuvent aimer!

---

## XXV

## VIOLA.

Il y avait, au bas des terrasses du jardin, une petite rivière qui coulait sous l'épais ombrage des ifs et des cèdres, et s'enfonçait sous leurs rameaux pendans. Sous une de ces voûtes mystérieuses, un tombeau de marbre blanc se mirait dans l'eau, pâle au milieu des sombres reflets de la verdure. A

peine un souffle furtif de la brise ébranlait les angles purs et tremblans du marbre réfléchi dans l'onde; un grand liseron avait envahi ses flancs, et suspendait ses guirlandes de cloches bleues autour des sculptures déjà noircies par la pluie et l'abandon. La mousse croissait sur le sein et sur les bras des statues agenouillées; les cyprès éplorés, laissant tomber languissamment leurs branches sur ces fronts livides, enveloppaient déjà le monument confié à la protection de l'oubli.

— C'est là, dit Lélia, en écartant les longues herbes qui cachaient l'inscription, le tombeau d'une femme morte d'amour et de douleur!...

— C'est un monument plein de religion et de poésie, dit Sténio. Voyez comme la nature semble s'enorgueillir de le posséder! Comme ces festons de fleurs l'enlacent mollement, comme ces arbres l'embrassent, comme l'eau en baise le pied avec tendresse! Pauvre femme morte d'amour! Pauvre ange exilé

sur la terre et fourvoyé dans les voies humaines, tu dors enfin dans la paix de ton cercueil, tu ne souffres plus, Viola! Tu dors comme ce ruisseau, tu étends dans ton lit de marbre tes bras fatigués, comme ce cyprès penché sur toi. Lélia, prends cette fleur de la tombe, mets-la sur ton sein, respire-la bien souvent, mais respire-la vite avant que, séparée de sa tige, elle perde ce virginal parfum qui est peut-être l'ame de Viola, l'ame d'une femme qui a aimé jusqu'à en mourir. Viola! s'il y a quelque émanation de vous dans ces fleurs, si quelque souffle d'amour et de vie a passé de votre sein dans ce mystérieux calice, ne pouvez-vous pénétrer jusqu'au cœur de Lélia? Ne pouvez-vous embraser l'air qu'elle respire et faire qu'elle ne soit plus là, pâle, froide et morte, comme ces statues qui se regardent d'un air mélancolique dans le ruisseau?

— Enfant! dit Lélia, en jetant la fleur au cours paresseux de l'eau et en la suivant d'un

regard distrait, croyez-vous donc que je n'aie pas aussi ma souffrance, âpre et profonde comme celle qui a tué cette femme? Eh! que savez-vous? Ce fut là peut-être une vie bien riche, bien complète, bien féconde. Vivre d'amour et en mourir! C'est beau pour une femme! Sous quel ciel de feu étiez-vous donc née, Viola? Où aviez-vous pris un cœur si énergique qu'il s'est brisé au lieu de ployer sous le poids de la vie? Quel dieu avait mis en vous cette indomptable puissance que la mort seule a pu détrôner de votre ame? O grande! grande entre toutes les créatures! vous n'avez pas courbé la tête sous le joug, vous n'avez pas voulu accepter la destinée, et pourtant vous n'avez pas hâté votre mort comme ces êtres faibles qui se tuent pour s'empêcher de guérir. Vous étiez si sûre de ne pas vous consoler, que vous vous êtes flétrie lentement sans reculer d'un pas vers la vie, sans avancer d'un pas vers la tombe; la mort est venue, et elle vous a prise, faible,

brisée, morte déjà, mais enracinée encore à votre amour, disant à la nature : — Adieu, je te méprise et ne veux pas de salut. Garde tes bienfaits, ta poésie décevante, tes consolantes vanités, et l'oubli narcotique, et le scepticisme au front d'airain ; garde tout cela pour les autres, moi je veux aimer ou mourir ! — Viola ! vous avez même repoussé Dieu, vous avez franchement haï ce pouvoir inique qui vous avait donné pour lot la douleur et la solitude. Vous n'êtes pas venue, au bord de cette onde, chanter des hymnes mélancoliques, comme fait Sténio les jours où je l'afflige ; vous n'avez pas été vous prosterner dans les temples, comme fait Magnus, quand le démon du désespoir est en lui ; vous n'avez pas, comme Trenmor, écrasé votre sensibilité sous la méditation ; vous n'avez pas, comme lui, tué vos passions de sang-froid pour vivre fier et tranquille sur leurs débris. Et vous n'avez pas non plus, comme Lélia...

Elle oublia d'articuler sa pensée, et le

coude appuyé sur le mausolée, l'œil immobile sur les flots, elle n'entendit pas Sténio qui la suppliait de se révéler à lui.

— Oui ! dit-elle après un long silence, elle est morte ! et si une ame humaine a mérité d'aller aux cieux, c'est la sienne ; elle a fait plus qu'il ne lui était imposé : elle a bu la coupe d'amertume jusqu'à la lie, puis repoussant le bienfait qui allait descendre d'en-haut après l'épreuve, refusant la faculté d'oublier et de mépriser son mal, elle a brisé la coupe et gardé le poison dans son sein comme un amer trésor. Elle est morte ! morte de chagrin ! Et nous tous, nous vivons ! Vous-même, jeune homme, qui avez encore des facultés toutes neuves pour la douleur, vous vivez ou bien vous parlez de suicide, et cela est plus lâche que de subir cette vie souillée que le mépris de Dieu nous laisse !

Sténio, la voyant plus triste, se mit à chanter pour la distraire. Tandis qu'il chantait, des larmes coulaient de ses paupières

fatiguées ; mais il domptait sa douleur, et cherchait dans son ame abattue des inspirations pour consoler Lélia.

---

## XXVI

Tu m'as dit souvent, Lélia, que j'étais jeune et pur comme un ange des cieux, tu m'as dit quelquefois que tu m'aimais. Ce matin encore, tu m'as souri en disant : — Je n'ai plus de bonheur qu'en toi. — Mais ce soir tu as oublié tout, et tu renverses sans pitié les fondemens de mon bonheur.

Soit ! brise-moi, jette-moi à terre comme

cette fleur que tu viens de respirer et que maintenant tu abandonnes sur le gravier du ruisseau. Si à me voir emporté comme elle et ballotté, flétri, au caprice de l'onde, tu trouves quelque amusement, quelque satisfaction ironique et cruelle, déchire-moi, foule-moi sous ton pied; mais n'oublie pas qu'au jour, à l'heure où tu voudras me ramasser et me respirer encore, tu me retrouveras fleuri et prêt à renaître sous tes caresses.

Eh bien! pauvre femme, tu m'aimeras comme tu pourras. Je savais bien que tu ne pouvais plus aimer comme j'aime; d'ailleurs, il est juste que tu sois la plus adorée et la plus souveraine de nous deux. Je ne mérite pas l'amour que tu mérites, je n'ai pas souffert, je n'ai pas combattu comme toi; je ne suis qu'un enfant sans gloire et sans blessures en face de la vie qui commence et de la lutte qui s'ouvre. Toi sillonnée de la foudre, toi cent fois renversée et toujours de-

bout, toi qui ne comprends pas Dieu et qui crois pourtant, toi qui l'insultes et qui l'aimes, toi flétrie comme un vieillard et jeune comme un enfant, Lélia, ma pauvre ame! aime-moi comme tu pourras; je serai toujours à genoux pour te remercier, et je te donnerai tout mon cœur, toute ma vie, en échange du peu qui te reste à me donner.

Laisse-toi seulement aimer; accepte sans dédain les souffrances que j'apporte en holocauste à tes pieds; laisse-moi consumer ma vie et brûler mon cœur sur l'autel que je t'ai dressé. Ne me plains pas, je suis encore plus heureux que toi, c'est pour toi que je souffre! Oh! que ne puis-je mourir pour toi, comme Viola mourut de son amour! Qu'il y a de volupté dans ces tortures que tu mets dans mon sein, qu'il y a de bonheur à être seulement ton jouet et ta victime, à expier, jeune, pur et résigné, les vieilles iniquités, les murmures, les impiétés amassées sur ta tête! Ah! si l'on pouvait laver les taches

d'une autre ame avec les douleurs de son ame et le sang de ses veines, si l'on pouvait la racheter comme un nouveau Christ et renoncer à sa part d'éternité pour lui épargner le néant !

C'est ainsi que je vous aime, Lélia. Vous ne le savez pas, car vous n'avez pas envie de le savoir. Je ne vous demande pas de m'apprécier, encore moins de me plaindre ; venez à moi seulement quand vous souffrirez, et faites-moi tout le mal que vous voudrez, afin de vous distraire de celui qui vous ronge....

— Eh bien! dit Lélia, je souffre mortellement à l'heure qu'il est ; la colère fermente dans mon sein. Voulez-vous blasphémer pour moi? Cela me soulagera peut-être. Voulez-vous jeter des pierres vers le ciel, outrager Dieu, maudire l'éternité, invoquer le néant, adorer le mal, appeler la destruction sur les ouvrages de la Providence, et le mépris sur son culte? Voyons, êtes-vous capable de tuer

Abel pour me venger de Dieu mon tyran? Voulez-vous crier comme un chien effaré qui voit la lune semer des fantômes sur les murs? Voulez-vous mordre la terre et manger du sable comme Nabuchodonosor? Voulez-vous comme Job cracher votre colère et la mienne dans de véhémentes imprécations? Voulez-vous, jeune homme pur et pieux, vous plonger dans l'athéisme jusqu'au cou et ramper dans la fange où j'expire? Je souffre, et je n'ai pas de force pour crier. Allons, rugissez pour moi! Eh bien! vous pleurez!..... Vous pouvez pleurer, vous? Heureux ceux qui pleurent! Mes yeux sont plus secs que les déserts de sable où la rosée ne tombe jamais, et mon cœur est plus sec que mes yeux. Vous pleurez? Eh bien! écoutez pour vous distraire un chant que j'ai traduit d'un poëte étranger.

---

## XXVII

### A DIEU.

Qu'ai-je donc fait pour être frappée de cette malédiction ? Pourquoi vous êtes-vous retiré de moi ? Vous ne refusez pas le soleil aux plantes inertes, la rosée aux imperceptibles graminées des champs ; vous donnez aux étamines d'une fleur la puissance d'ai-

mer et au madrépore stupide les sensations du bonheur. Et moi qui suis aussi une créature de vos mains, moi que vous aviez douée d'une apparente richesse d'organisation, vous m'avez tout retiré, vous m'avez traitée plus mal que vos anges foudroyés; car ils ont encore la puissance de haïr et de blasphémer, et moi je ne l'ai même pas! Vous m'avez traitée plus mal que la fange du ruisseau et que le gravier du chemin; car on les foule aux pieds, et ils ne le sentent pas. Moi je sens ce que je suis, et je ne puis pas mordre le pied qui m'opprime, ni soulever la damnation qui pèse sur moi comme une montagne.

Pourquoi m'avez-vous ainsi traitée, pouvoir inconnu dont je sens la main de fer s'étendre sur moi? Pourquoi m'avez-vous fait naître femme, si vous vouliez un peu plus tard me changer en pierre, et me laisser inutile en dehors de la vie commune? Est-ce pour m'élever au-dessus de tous, ou pour

me rabaisser au-dessous, que vous m'avez ainsi faite, ô mon Dieu! Si c'est une destinée de prédilection, faites donc qu'elle me soit douce et que je la porte sans souffrance; si c'est une vie de châtiment, pourquoi donc me l'avez-vous infligée? Hélas! étais-je coupable avant de naître!

Qu'est-ce donc que cette ame que vous m'avez donnée? Est-ce là ce qu'on appelle une ame de poëte? Plus mobile que la lumière et plus vagabonde que le vent, toujours avide, toujous inquiète, toujours haletante, toujours cherchant en dehors d'elle les alimens de sa durée et les épuisant tous avant de les avoir seulement goûtés! O vie, ô tourment! tout aspirer et ne rien saisir, tout comprendre et ne rien posséder! arriver au scepticisme du cœur, comme Faust au scepticisme de l'esprit! Destinée plus malheureuse qne la destinée de Faust ; car il garde dans son sein le trésor des passions jeunes et ardentes, qui ont couvé en silence

sous la poussière des livres, et dormi tandis que l'intelligence veillait; et quand Faust, fatigué de chercher la perfection et de ne la pas trouver, s'arrête, près de maudire et de renier Dieu, Dieu pour le punir lui envoie l'ange des sombres et funestes passions. Cet ange s'attache à lui, il le réchauffe, il le rajeunit, il le brûle, il l'égare, il le dévore, et le vieux Faust entre dans la vie, jeune et vivace, coupable maudit, mais tout-puissant! Il en était venu à ne plus aimer Dieu, mais le voilà qui aime Marguerite. Mon Dieu, donnez-moi la malédiction de Faust?

Car vous ne me suffisez pas, Dieu! vous le savez bien. Vous ne voulez pas être tout pour moi! vous ne vous révélez pas assez pour que je m'empare de vous et pour que je m'y attache exclusivement. Vous m'attirez, vous me flattez avec un souffle embaumé de vos brises célestes, vous me souriez entre deux nuages d'or, vous m'apparaissez dans

mes songes, vous m'appelez, vous m'excitez sans cesse à prendre mon essor vers vous, mais vous avez oublié de me donner des ailes. A quoi bon m'avoir donné une ame pour vous désirer? Vous m'échappez sans cesse, vous enveloppez ce beau ciel et cette belle nature de lourdes et sombres vapeurs; vous faites passer sur les fleurs un vent du midi qui les dévore, ou vous faites souffler sur moi une bise qui me glace et me contriste jusqu'à la moelle des os. Vous nous donnez des jours de brume et des nuits sans étoiles, vous bouleversez notre pauvre univers avec des tempêtes qui nous irritent, qui nous enivrent, qui nous rendent audacieux et sceptiques malgré nous! Et si dans ces tristes heures nous succombons sous le doute, vous éveillez en nous les aiguillons du remords, et vous placez un reproche dans toutes les voix de la terre et du ciel!

Pourquoi, pourquoi nous avez-vous faits ainsi! Quel profit tirez-vous de nos souffran-

ces? Quelle gloire notre abjection et notre néant ajoutent-ils à votre gloire? — Ces tourmens sont-ils nécessaires à l'homme pour lui faire désirer le ciel? L'espérance est-elle une faible et pâle fleur qui ne croît que parmi les rochers, sous le souffle des orages? Fleur précieuse, suave parfum, viens habiter ce cœur aride et dévasté!... Ah! c'est en vain, depuis long-temps, que tu essaies de le rajeunir; tes racines ne peuvent plus s'attacher à ses parois d'airain, son atmosphère glacée te dessèche, ses tempêtes t'arrachent et te jettent à terre brisée, flétrie!.. O espoir! ne peux-tu donc plus refleurir pour moi?...

— Ces chants sont douloureux, cette poésie est cruelle, dit Sténio, en lui arrachant la harpe des mains; vous vous plaisez dans ces sombres rêveries, vous me déchirez sans pitié. Non, ce n'est point là la traduction d'un poëte étranger; le texte de ce poëme est au fond de votre ame, Lélia, je le sais

bien ! O cruelle et incurable ! écoutez cet oiseau, il chante mieux que vous, il chante le soleil, le printemps et l'amour. Ce petit être est donc mieux organisé que vous qui ne saviez chanter que la douleur et le doute.

---

## XXVIII

## DANS LE DÉSERT.

Je vous ai amenée dans cette vallée déserte que le pied des troupeaux ne foule jamais, que la sandale du chasseur n'a point souillée. Je vous y ai conduite, Lélia, à travers les précipices. Vous avez affronté sans peur tous les dangers de ce voyage; vous avez mesuré d'un tranquille regard les crevasses qui sillonnent les flancs profonds du

glacier, vous les avez franchies sur une planche jetée par nos guides et qui tremblait sur des abîmes sans fond. Vous avez traversé les cataractes, légère et agile comme la cigogne blanche qui se pose de pierre en pierre, et s'endort le cou plié, le corps en équilibre, sur une de ses jambes frêles, au milieu du flot qui fume et tournoie, au-dessus des gouffres qui vomissent l'écume à pleins bords. Vous n'avez pas tremblé une seule fois, Lélia; et moi, combien j'ai frémi! combien de fois mon sang s'est glacé et mon cœur a cessé de battre en vous voyant passer ainsi au-dessus de l'abîme, insouciante, distraite, regardant le ciel et dédaignant de savoir où vous posiez vos pieds étroits! Vous êtes bien brave et bien forte, Lélia! Quand vous dites que votre ame est énervée, vous mentez; nul homme ne possède plus de confiance et d'audace que vous.

—Qu'est-ce que l'audace? répondit Lélia, et qui n'en a pas? Qui est-ce qui aime la vie,

au temps où nous sommes? Cette insouciance-là s'appelle du courage quand elle produit un bien quelconque; mais quand elle se borne à exposer une destinée sans valeur, n'est-ce pas simplement de l'inertie?

— L'inertie, Sténio! c'est le mal de nos cœurs, c'est le grand fléau de cet âge du monde. Il n'y a plus que des vertus négatives, nous sommes braves parce que nous ne sommes plus capables d'avoir peur. Hélas! oui, tout est usé, même les faiblesses, même les vices de l'homme. Nous n'avons plus la force qui fait qu'on aime la vie d'un amour opiniâtre et poltron. Quand il y avait encore de l'énergie sur la terre, on guerroyait avec ruse, avec prudence, avec calcul. La vie était un combat perpétuel, une lutte où les plus braves reculaient sans cesse devant le danger, car le plus brave était celui qui vivait le plus long-temps au milieu des périls et des haines. Depuis que la civilisation a rendu la vie facile et calme pour tous, tous la trouvent

monotone et sans saveur; on l'expose pour un mot, pour un regard, tant elle a peu de prix! C'est l'indifférence de la vie qui a fait le duel dans nos mœurs. C'est un spectacle fait pour constater l'apathie du siècle, que celui de deux hommes calmes et polis, tirant au sort lequel tuera l'autre sans haine, sans colère et sans profit. Hélas! Sténio, nous ne sommes plus rien, nous ne sommes plus ni bons ni méchans, nous ne sommes même plus lâches, nous sommes inertes.

— Lélia, vous avez raison, et quand je jette les yeux sur la société, je suis triste comme vous. Mais je vous ai amenée ici pour vous la faire oublier au moins pendant quelques jours. Regardez où nous sommes, cela n'est-il pas sublime, et pouvez-vous penser à autre chose qu'à Dieu? Asseyez-vous sur cette mousse vierge de pas humains, et voyez à vos pieds le désert dérouler ses grandes profondeurs. Avez-vous jamais rien contemplé de plus sauvage et pourtant de plus

animé ? Voyez que de vigueur dans cette végétation libre et vagabonde, que de mouvement dans ces forêts que le vent courbe et fait ondoyer, dans ces grandes troupes d'aigles qui planent sans cesse autour des cimes brumeuses, et qui passent, en cercles mouvans, comme de grands anneaux noirs sur la nappe blanche et moirée du glacier? Entendez-vous le bruit qui monte et descend de toutes parts? Les torrens qui pleurent et sanglottent comme des ames malheureuses, les cerfs qui brament d'une voix plaintive et passionnée, la brise qui chante et rit dans les bruyères, les vautours qui crient comme des femmes effrayées; et ces autres bruits étranges, mystérieux, *indécrits*, qui grondent sourdement dans les montagnes, ces glaces colossales qui craquent dans le cœur des blocs, ces neiges qui s'éboulent et entraînent le sable, ces grandes racines d'arbres qui luttent incessamment avec les entrailles de la terre et qui travaillent à soule-

ver le roc et à fendre le schiste, ces voix inconnues, ces vagues soupirs que le sol, toujours en proie aux souffrances de l'enfantement, exhale ici par ses flancs entr'ouverts; ne trouvez-vous pas tout cela plus splendide, plus harmonieux que l'église et le théâtre?

— Il est vrai que tout cela est beau, et c'est ici qu'il faut venir voir ce que la terre possède encore de jeunesse et de vigueur. Pauvre terre! elle aussi s'en va!

— Que dites-vous donc, Lélia? Pensez-vous que la terre et le ciel soient coupables de notre décrépitude morale? Insolente rêveuse, les accusez-vous aussi?

— Oui, je les accuse, répondit-elle, ou plutôt j'accuse la grande loi du temps, qui veut que tout s'épuise et prenne fin. Ne voyez-vous pas que le flot des siècles nous emporte tous ensemble, hommes et mondes, pour nous engloutir dans l'éternité comme ces feuilles sèches qui fuient vers le précipice, entraînées par l'eau du torrent? Hélas! nous

ne laisserons pas même cette frêle dépouille ! Nous ne surnagerons même pas comme ces herbes flétries qui flottent là tristes et pendantes , semblables à la chevelure d'une femme noyée. La dissolution aura passé sur les cadavres des empires, les débris muets de l'humanité ne seront pas plus que les grains de sable de la mer. Dieu ploiera l'univers comme un vêtement usé qu'on jette au vent, comme un manteau qu'on dépouille parce qu'on n'en veut plus. Alors, Dieu tout seul *sera*. Alors, peut-être sa gloire et sa puissance éclateront sans voiles. Mais qui les contemplera ? De nouvelles races naîtront-elles sur notre poussière pour voir ou pour deviner celui qui crée et détruit !

— Le monde s'en ira, je le sais, dit Sténio, mais il faudra pour le détruire tant de siècles que le chiffre en est incalculable dans le cerveau des hommes. Non, non, nous n'en sommes pas encore à son agonie. Cette pensée est éclose dans l'ame irritée de quelques scep-

tiques comme vous ; mais moi, je sens bien que le monde est jeune, mon cœur et ma raison me disent qu'il n'est pas même arrivé à la moitié de sa vie, à la force de son âge ; le monde est en progrès encore ; il lui reste tant de choses à apprendre !

— Sans doute, répondit-elle avec ironie, il n'a pas encore trouvé le secret de ressusciter les morts et de rendre les vivans immortels ; mais il fera ces grandes découvertes, et alors le monde ne finira pas, l'homme sera plus fort que Dieu et subsistera sans le secours d'aucun élément autre que son intelligence.

— Lélia, vous raillez toujours, mais écoutez-moi, ne pensez-vous pas que les hommes sont meilleurs aujourd'hui qu'hier, et par conséquent....

— Je ne le pense pas, mais qu'importe? Nous ne sommes pas d'accord sur l'âge du monde, voilà tout.

— Nous le saurions au juste, nous n'en

serions pas plus avancés. Nous ne connaissons pas les secrets de son organisation, nous ignorons combien de temps un monde constitué comme celui-ci peut et doit vivre. Mais je sens à mon cœur que nous marchons vers la lumière et la vie; l'espoir brille dans notre ciel, voyez comme le soleil est beau! comme il sourit vermeil et généreux aux montagnes qui s'empourprent de ses caresses et rougissent d'amour comme des vierges timides! Ce n'est point avec la logique du raisonnement qu'on peut prouver l'existence de Dieu. On croit en lui parce qu'un céleste instinct le révèle. De même, on ne peut mesurer l'éternité avec le compas des sciences exactes, mais on sent dans son ame ce que le monde moral possède de sève et de fraîcheur, de même qu'on sent dans son être physique ce que l'air renferme de principes vivifians et toniques. Eh quoi! vous respirez cette brise aromatique des montagnes sans qu'elle pénètre vos pores et raffermisse vos fibres?

Vous buvez cette eau limpide et glacée qui a le goût de la menthe et du thym sauvage, sans en sentir la salutaire saveur? Vous ne vous sentez pas rajeunie et retrempée dans cet air vif et subtil, parmi ces fleurs si belles et qui semblent si fières de ne rien devoir aux soins de l'homme? Tournez-vous, et voyez ces buissons épais de rhododendrum; comme ces touffes de fleurs lilas sont fraîches et pures! comme elles se tournent vers le ciel pour en regarder l'azur, pour en recueillir la rosée! Ces fleurs sont belles comme vous, Lélia, incultes et sauvages comme vous; ne concevez-vous pas la passion qu'on a pour ces fleurs?

Lélia sourit et rêva long-temps, les yeux fixés sur la vallée déserte.

— Sans doute, il nous faudrait vivre ici, dit-elle enfin, pour conserver le peu qui nous reste au cœur; mais nous n'y vivrions pas trois jours sans flétrir cette végétation et sans souiller cet air. L'homme va toujours

éventrant sa nourrice, épuisant le sol qui l'a produit. Il veut toujours arranger la nature et refaire l'œuvre de Dieu. Vous ne seriez pas trois jours ici, vous dis-je, sans vouloir porter les rochers de la montagne au fond de la vallée, et sans vouloir cultiver le roseau des profondeurs humides sur la cime aride des monts. Vous appelleriez cela faire un jardin; si vous y fussiez venu il y a cinquante ans, vous y eussiez mis une statue et un berceau taillé.

— Toujours moqueuse, Lélia! Vous pouvez rire et railler ici en présence de cette scène sublime! Sans vous, je me serais prosterné devant l'auteur de tout cela; mais vous, mon démon, vous n'avez pas voulu. Il faut que je vous entende nier tout, même la beauté de la nature.

— Eh! je ne la nie pas! s'écria-t-elle. Quelle chose m'avez-vous jamais entendu nier? Quelle croyance m'a trouvée insensible à ce qu'elle avait de poétique ou de grand?

Mais la puissance de m'abuser, qui me la donnera? Hélas, pourquoi Dieu s'est-il plu à mettre une telle disproportion entre les illusions de l'homme et la réalité? Pourquoi faut-il souffrir toujours d'un désir de bien-être qui se révèle sous la forme du beau et qui plane dans tous nos rêves, sans se poser jamais à terre? Ce n'est pas notre ame seulement qui souffre de l'absence de Dieu, c'est notre être tout entier, c'est la vue, c'est la chair qui souffrent de l'indifférence ou de la rigueur du ciel. Dites-moi : dans quel climat de la terre, l'homme ignore-t-il les sensations excessives du froid et du chaud? Quelle est la vallée qui ne soit humide en hiver? Où sont les montagnes dont l'herbe ne soit pas flétrie et déracinée par le vent? En Orient, l'espèce énervée végète et languit toujours couchée, toujours inerte. Les femmes s'étiolent à l'ombre des harems, car le soleil les calcinerait. Et puis un vent sec et corrosif arrive de la mer, et porte à cette race indolente une

sorte de vertige qui enfante des crimes ou des héroïsmes inconnus à nos peuples d'en-deçà le soleil. Alors, ces hommes s'enivrent d'activité; ils exhalent en rumeurs féroces, en plaisirs sanguinaires, en débauches effrénées, la force concentrée qui dormait en eux, jusqu'à ce qu'épuisés de souffrance et de fatigue ils retombent sur leurs divans, stupides entre tous les hommes!

Et ceux-là pourtant sont les mieux trempés, les plus énergiques parmi les peuples, les plus heureux dans le repos, les plus violens dans l'action. Regardez ceux des zônes torrides; pour ceux-là, le soleil est généreux, en effet; les plantes sont gigantesques, la terre est prodigue de fruits, de parfums et de spectacles. Il y a vanité de luxe dans la couleur et dans la forme. Les oiseaux et les insectes étincellent de pierreries, les fleurs exhalent des odeurs enivrantes. Les arbres eux-mêmes recèlent d'exquises senteurs dans le tissu ligneux de leurs écorces. Les nuits sont

claires comme nos jours d'automne, les étoiles se montrent quatre fois grandes comme ici. Tout est beau, tout est riche. L'homme encore grossier et naïf ignore une partie des maux que nous avons inventés. Croyez-vous qu'il soit heureux? Non. Des troupes d'animaux hideux et féroces lui font la guerre. Le tigre rugit autour de sa demeure; le serpent, ce monstre froid et gluant dont l'homme a plus d'horreur que d'aucun autre ennemi, se glisse jusqu'au berceau de son enfant. Puis vient l'orage, cette grande convulsion d'une nature robuste qui bondit comme un taureau en fureur, qui se déchire elle-même comme un lion blessé. Il faut que l'homme fuie ou périsse; le vent, la foudre, les torrens débordés bouleversent et emportent sa cabane, son champ et ses troupeaux; chaque soir, il ignore s'il aura une patrie le lendemain; elle était trop belle cette patrie, Dieu ne veut pas la lui laisser. Chaque année il lui en faudra chercher une nouvelle. Le spectacle d'un

homme heureux n'est pas agréable au Seigneur. O mon Dieu! tu souffres peut-être aussi, tu es peut-être ennuyé dans ta gloire, puisque tu nous fais tant de mal!

Eh bien! ces enfans du soleil que dans nos rêves de poëtes nous envions comme les privilégiés de la terre, sans doute, ils se demandent parfois s'il existe une contrée chérie du ciel, que ne sillonnent pas les laves ardentes, que ne balaient pas les vents destructeurs; une contrée qui s'éveille au matin, unie, calme et tiède comme la veille. Ils se demandent si Dieu, dans sa colère, a mis partout des panthères affamées de sang et des reptiles hideux; peut-être ces hommes simples rêvent-ils leur paradis terrestre sous nos latitudes tempérées, peut-être dans leurs songes voient-ils la brume et le froid descendre sur leurs fronts bronzés et assombrir leur atmosphère ardente. Nous, quand nous rêvons, nous voyons le soleil rouge et chaud, la plaine étincelante, la mer embrasée, et le sable

brûlant sous nos pieds. Nous appelons le soleil méridional sur nos épaules glacées, et les peuples du midi recevraient à genoux les gouttes de notre pluie sur leurs poitrines ardentes. Ainsi, partout l'homme souffre et murmure; créature délicate et nerveuse, il s'est fait en vain le roi de la création, il en est la plus infortunée victime, il est le seul animal chez qui la puissance intellectuelle soit dans un rapport aussi disproportionné avec la puissance physique. Chez les êtres qu'il appelle animaux grossiers la force matérielle domine, l'instinct n'est que le ressort conservateur de l'existence animale. Chez l'homme, l'instinct développé outre mesure brûle et torture une frêle et chétive organisation. Il a l'impuissance du mollusque, avec les appétits du tigre; la misère et la nécessité l'emprisonnent dans une écaille de tortue; l'ambition, l'inquiétude déploient leurs ailes d'aigle dans son cerveau. Il voudrait avoir les facultés réunies de toutes les

races, mais il n'a que la faculté de vouloir en vain. Il s'entoure de dépouilles, les entrailles de la terre lui abandonnent l'or et le marbre, les fleurs se laissent broyer, exprimer en parfums pour son usage; les oiseaux de l'air laissent tomber pour le parer les plus belles plumes de leurs ailes, le plongeon et l'eider livrent leur cuirasse de duvet pour réchauffer ses membres indolens et froids; la laine, la fourrure, l'écaille, la soie, les entrailles de celui-là, les dents de celui-ci, la peau de cet autre, le sang et la vie de tous appartiennent à l'homme. La vie de l'homme ne s'alimente que par la destruction, et pourtant quelle douloureuse et courte durée!

Ce que les peintres et les poëtes ont inventé de plus hideux dans les fantaisies grotesques de leur imagination, et, il faut bien le dire, ce qui nous apparaît le plus souvent dans le cauchemar, c'est un sabbat de cadavres vivans, de squelettes d'animaux, décharnés,

sanglans, avec des erreurs monstrueuses, des superpositions bizarres, des têtes d'oiseaux sur des troncs de cheval, des faces de crocodile sur des corps de chameau; c'est toujours un pêle-mêle d'ossemens, une orgie de la peur qui sent le carnage, et des cris de douleur, des paroles de menace proférées par des animaux mutilés. Croyez-vous que les rêves soient une pure combinaison du hasard? Ne pensez-vous pas qu'en dehors des lois d'association et des habitudes consacrées chez l'homme par le droit et par le pouvoir, il peut exister en lui de secrets remords, vagues, instinctifs, que nul ordre d'idées reçues n'a voulu avouer ou énoncer, et qui se révèlent par les terreurs de la superstition ou les hallucinations du sommeil? Alors que les moeurs, l'usage et la croyance ont détruit certaines réalités de notre vie morale, l'empreinte en est restée dans un coin du cerveau et s'y réveille quand les autres facultés intelligentes s'endorment.

Il y a bien d'autres sensations intimes de ce genre. Il y a des souvenirs qui semblent ceux d'une autre vie, des enfans qui viennent au jour avec des douleurs qu'on dirait contractées dans la tombe, car l'homme quitte peut-être le froid du cercueil pour rentrer dans le duvet du berceau. Qui sait? n'avons-nous pas traversé la mort et le chaos? Ces images terribles nous suivent dans tous nos rêves! Pourquoi cette vive sympathie pour des existences effacées, pourquoi ces regrets et cet amour pour des êtres qui n'ont laissé qu'un nom dans l'histoire des hommes? N'est-ce pas peut-être de la mémoire qui s'ignore? Il me semble parfois que j'ai connu Shakspeare, que j'ai pleuré avec Torquato, que j'ai traversé le ciel et l'enfer avec Dante. Un nom des anciens jours réveille en moi des émotions qui ressemblent à des souvenirs, comme certains parfums de plantes exotiques nous rappellent les contrées qui les ont produites. Alors notre imagination s'y promène comme

si elle les connaissait, comme si nos pieds avaient foulé jadis cette patrie inconnue qui pourtant, nous le croyons, ne nous a vu ni naître ni mourir. Pauvre hommes, que savons nous?

— Nous savons seulement que nous ne pouvons pas savoir, dit Sténio.

— Eh bien, voilà ce qui nous dévore, Sténio! reprit-elle; c'est cette impuissance que tout un univers asservi et mutilé peut à peine dissimuler sous l'éclat de ses vains trophées. Les arts, l'industrie et les sciences, tout l'échafaudage de la civilisation, qu'est-ce, sinon le continuel effort de la faiblesse humaine pour cacher ses maux et couvrir sa misère? Voyez si, en dépit de ses profusions et de ses voluptés, le luxe peut créer en nous de nouveaux sens, ou perfectionner le système organique du corps humain; voyez si le développement exagéré de la raison humaine a porté l'application de la théorie dans la pratique, si l'étude a poussé la science au-delà de

certaines limites infranchissables, si l'excitation monstrueuse du sentiment a réussi à produire des jouissances complètes. Il est douteux que le progrès opéré par soixante siècles de recherches ait amené l'existence de l'homme au point d'être supportable, et de détruire la nécessité du suicide pour un grand nombre.

— Lélia, je n'ai pas essayé de vous prouver que l'homme fût arrivé à son apogée de puissance et de grandeur. Au contraire, je vous ai dit que, selon moi, la race humaine avait encore bien des générations à ensevelir avant d'arriver à ce point, et peut-être qu'alors elle s'y maintiendra pendant bien des siècles avant de redescendre à l'état de décrépitude où vous la croyez maintenant.

— Comment pouvez-vous croire, jeune homme, que nous suivions une marche progressive, lorsque vous voyez autour de vous toutes les convictions se perdre, toutes les sociétés s'agiter dans leurs liens relâchés,

toutes les facultés s'épuiser par l'abus de la vie, tous les principes jadis sacrés tomber dans le domaine de la discussion et servir de jouet aux enfans, comme les haillons de la royauté et du clergé ont servi de mascarade au peuple, roi et prêtre de son plein droit ?

— Eh! vous savez bien que, dans tous les temps, les trônes ont chancelé sur des bases fragiles! Cet esprit de liberté qui s'empare, dit-on, des peuples nouveaux, ce n'est point une improvisation si prompte que nous n'ayons eu le temps de lire comment les peuples anciens organisaient leur système de république. Tout dans nos révolutions a un caractère d'imitation puérile et de plagiat misérable. La lutte entre le pauvre et le riche n'a-t-elle pas commencé du jour où elle a cessé entre le fort et le faible? L'établissement du droit d'héritage n'est-il pas presque aussi ancien que celui du droit de conquête?

Est-ce d'hier que nous nous disputons le sol qui nous porte?

— Oui, dit-elle, mais après ces guerres d'homme à homme, après ces bouleversemens de sociétés, le monde encore jeune et vigoureux se relevait et reconstruisait son édifice pour une nouvelle période de siècles. Cela n'arrivera plus. Nous ne sommes pas seulement, comme vous le croyez, à un de ces lendemains de crise où l'esprit humain fatigué s'endort sur le champ de bataille avant de reprendre les armes de la délivrance. A force de tomber et de se relever, à force de rester étendu sur le flanc, et de ressaisir l'espérance, et de voir ses blessures se rouvrir et se refermer, à force de s'agiter dans ses fers et de s'enrouer à crier vers le ciel, le colosse vieillit et s'affaisse; il chancelle maintenant comme une ruine qui va crouler pour jamais; encore quelques heures d'agonie convulsive, et le vent de l'éternité passera indifférent sur un chaos de nations sans frein, ré-

duites à se disputer les débris d'un monde usé qui ne suffira plus à leurs besoins.

— Vous croyez à l'approche du jugement dernier? O ma triste Lélia! c'est votre ame ténébreuse qui enfante ces terreurs immenses, car elle est trop vaste pour de moindres superstitions. Mais, dans tous les temps, l'esprit de l'homme a été préoccupé de ces idées de mort. Les ames ascétiques se sont toujours complues dans ces contemplations sinistres, dans ces images de cataclysme et de désolation universelle. Vous n'êtes pas un prophète nouveau, Lélia; Jérémie est venu avant vous, et votre poésie dantesque et colère n'a rien créé d'aussi lugubre que l'Apocalypse, chantée dans les nuits délirantes d'un fou sublime aux rochers de Pathmos.

—Je le sais, mais la voix de Jean le rêveur et le poëte fut entendue et recueillie; elle épouvanta le monde, et toute inintelligible qu'elle semblait, elle rallia par la peur à la foi chrétienne un grand nombre d'intelligences

médiocres que la sublimité des préceptes évangéliques n'avait pu toucher. Jésus avait ouvert le ciel aux spiritualistes ; Jean ouvrit l'enfer et en fit sortir la mort montée sur son cheval pâle, le despotisme au glaive sanglant, la guerre et la famine galopant sur un squelette de coursier, pour épouvanter le vulgaire qui subissait tranquillement les fléaux de l'humanité, et qui s'en effraya dès qu'il les vit personnifiés sous une forme payenne. Mais aujourd'hui les prophètes crient dans le désert, et nulle voix ne leur répond, car le monde est indifférent, il est sourd, il se couche et se bouche les oreilles pour mourir en paix. En vain quelques groupes épars de sectaires impuissans essaient de rallumer une étincelle de vertu. Derniers débris de la puissance morale de l'homme, ils surnageront un instant sur l'abîme, et s'en iront rejoindre les autres débris au fond de cette mer sans rivages où le monde doit rentrer.

—Oh ! pourquoi désespérer ainsi, Lélia,

de ces hommes sublimes qui aspirent à ramener la vertu dans notre âge de fer! Si je doutais, comme vous, de leur succès, je ne voudrais pas le dire. Je craindrais de commettre un crime impie.

— J'admire ces hommes, répondit Lélia, et je voudrais être le dernier d'entre eux. Mais que pourront ces pâtres, qui portent une étoile au front, devant le grand monstre de l'Apocalypse, devant cette immense et terrible figure qui se dessine sur le premier plan de tous les tableaux du prophète. Cette femme pâle, et belle comme le vice, cette grande prostituée des nations, couverte des richesses de l'Orient et chevauchant une hydre qui vomit des fleuves de poison sur toutes les voies humaines, c'est la civilisation, c'est l'humanité dépravée par le luxe et la science, c'est le torrent de venin qui engloutira toute parole de vertu, tout espoir de régénération.

— O Lélia! s'écria le poëte frappé de su-

perstition. N'êtes-vous point ce fantôme malheureux et terrible? Combien de fois cette frayeur s'est emparée de mes rêves! Combien de fois vous m'êtes apparue comme un type de l'indicible souffrance où l'esprit de recherche a jeté l'homme! Ne personnifiez-vous pas, avec votre beauté et votre tristesse, avec votre ennui et votre scepticisme, l'excès de douleur produit par l'abus de la pensée? Cette puissance morale, si développée par l'exercice que lui ont donné l'art, la poésie et la science, ne l'avez-vous pas livrée et pour ainsi dire prostituée à toutes les impressions, à toutes les erreurs nouvelles? Au lieu de vous attacher, fidèle et prudente, à la foi simple de vos pères et à l'instinctive insouciance que Dieu a mise dans l'homme pour son repos et pour sa conservation; au lieu de vous renfermer dans une vie religieuse et sans faste, vous vous êtes abandonnée aux séductions d'une ambitieuse philosophie. Vous vous êtes jetée dans le torrent de la civilisation qui

se levait pour détruire, et qui, pour avoir couru trop vite, a ruiné les fondations, à peine posées, de l'avenir. Et parce que vous avez reculé de quelques jours l'œuvre des siècles, vous croyez avoir brisé le sablier de l'éternité! Il y a bien de l'orgueil dans cette douleur, ô Lélia ! Mais Dieu laissera passer ce flot de siècles orageux qui pour lui n'est qu'une goutte d'eau dans la mer. L'hydre dévorante mourra faute d'alimens, et de son cadavre, qui couvrira le monde, sortira une race nouvelle, plus forte et plus patiente que l'ancienne.

— Vous voyez loin, Sténio! Vous personnifiez pour moi la nature dont vous êtes l'enfant encore vierge. Vous n'avez pas encore émoussé vos facultés : vous vous croyez immortel parce que vous vous sentez jeune, comme cette vallée inculte, qui fleurit belle et fière, sans songer qu'en un seul jour le soc de la charrue et le monstre à cent bras qu'on appelle industrie peuvent flétrir son sein pour en ravir les trésors; vous grandissez

confiant et présomptueux sans prévoir la vie qui s'avance et qui va vous engloutir sous le poids de ses erreurs, vous défigurer sous le fard de ses promesses. Attendez, attendez quelques années, et vous direz comme nous : — Tout s'en va !

—Non, tout ne s'en va pas ! dit Sténio. Voyez donc ce soleil et cette terre, et ce beau ciel, et ces vertes collines, et cette glace même, fragile édifice des hivers, qui résiste depuis des siècles aux rayons de l'été. Ainsi prévaudra la frêle puissance de l'homme ! Et qu'importe la chute de quelques générations ? Pleurez-vous pour si peu de chose, Lélia ? Croyez-vous possible qu'une seule idée meure dans l'univers ? Cet héritage impérissable ne sera-t-il pas retrouvé intact dans la poussière de nos races éteintes, comme les inspirations de l'art et les découvertes de la science sortent chaque jour vivantes des cendres de Pompeïa ou des sépulcres de Memphis ? Oh ! la grande et frappante preuve de l'immortalité

intellectuelle ! De profonds mystères s'étaient perdus dans la nuit des temps, le monde avait oublié son âge, et, se croyant encore jeune, il s'effrayait de se se sentir déjà si vieux. Il disait comme vous, Lélia : — Me voici près de finir, car je m'affaiblis, et il y a si peu de jours que je suis né ! Combien il m'en faudra peu pour mourir, puisque si peu a suffi à me faire vivre ! — Mais des cadavres humains sont un jour exhumés du sein de l'Égypte, l'Égypte qui avait vécu son âge de civilisation, et qui vient de vivre son âge de barbarie ! L'Égypte où se rallume l'ancienne lumière long-temps perdue et qui, reposée et rajeunie, viendra bientôt peut-être s'asseoir sur le flambeau éteint de la nôtre ! L'Égypte vivante image de ses momies qui dormaient dans la poussière des siècles et qui s'éveillent au grand jour de la science pour révéler au monde nouveau l'âge du monde ancien ! Dites, Lélia, ceci n'est-il pas solennel et terrible ? Au fond des entrailles desséchées d'un cadavre humain,

le regard curieux de notre siècle découvre le papyrus, mystérieux et sacré monument de l'éternelle puissance de l'homme, témoignage encore sombre mais incontestable de l'imposante durée de la création. Notre main avide déroule ces bandelettes embaumées, frêles et indissolubles linceuls devant lesquels la destruction s'est arrêtée. Ces linceuls où l'homme était enseveli, ces manuscrits qui reposaient sous des côtes décharnées à la place de ce qui fut peut-être une ame, c'est la pensée humaine, énoncée par la science des chiffres et transmise par le secours d'un art perdu pour nous et retrouvé dans les sépultures de l'Orient, l'art de disputer la dépouille des morts aux outrages de la corruption qui est la plus grande puissance de l'univers. O Lélia, niez donc la jeunesse du monde, en le voyant s'arrêter ignorant et naïf devant les leçons du passé et commencer à vivre sur les ruines oubliées d'un monde inconnu !

— *Savoir*, ce n'est pas *pouvoir*, répondit

Lélia. Rapprendre, ce n'est pas avancer; voir, ce n'est pas vivre. Qui nous rendra la puissance d'agir, et surtout l'art de jouir et de conserver? Nous avons été trop loin à présent pour reculer. Ce qui fut le repos pour les civilisations éclipsées, sera la mort pour notre civilisation éreintée; les nations rajeunies de l'Orient viendront s'enivrer au poison que nous avons répandu sur notre sol. Hardis buveurs, les hommes de la barbarie prolongeront peut-être de quelques heures l'orgie du luxe, dans la nuit des temps, mais le venin que nous leur léguerons sera promptement mortel pour eux comme pour nous, et tout retombera dans les ténèbres!..Eh! ne voyez-vous pas, Sténio, que le soleil se retire de nous? La terre fatiguée dans sa marche ne dérive-t-elle pas sensiblement vers l'ombre et le chaos? Votre sang est-il si ardent et si jeune, qu'il ne sente pas les atteintes du froid qui s'étend comme un manteau de deuil sur cette planète abandonnée au Destin, le plus puissant de tous les Dieux?

Oh le froid! ce mal pénétrant qui enfonce des aiguilles acérées dans tous les pores! Cette haleine maudite qui flétrit les fleurs et les brûle comme le feu; ce mal à la fois physique et moral qui envahit l'ame et le corps, qui pénètre jusqu'aux profondeurs de la pensée et paralyse l'esprit et le sang; le froid, ce démon sinistre, qui rase l'univers de son aile humide et souffle la peste sur les nations consternées! Le froid qui ternit tout, qui déroule son voile gris et nébuleux sur les riches couleurs du ciel, sur les reflets de l'eau, sur le sein des fleurs, sur les joues des vierges! Le froid qui jette son linceul blanc sur les prairies, sur les bois, sur les lacs, et jusque sur la fourrure, jusque sur le plumage des animaux! Le froid qui décolore tout dans le monde matériel comme dans le monde intellectuel, la robe du lièvre et de l'ours aux rivages d'Archangel, les plaisirs de l'homme et le caractère de ses mœurs aux lieux dont il s'approche! Vous voyez bien que tout se civi-

lise, c'est-à-dire que tout se refroidit. Les nations bronzées de la zône torride commencent à ouvrir leur main craintive et méfiante aux piéges de notre industrie; les tigres et les lions s'apprivoisent et viennent des déserts servir d'amusement aux peuples du Nord. Des animaux qui n'avaient jamais pu s'acclimater chez nous ont quitté sans mourir, pour vivre dans la domesticité, leur soleil attiédi, et oublié cet âpre et fier chagrin qui les tuait dans la servitude. C'est que partout le sang s'appauvrit et se congèle à mesure que l'instinct grandit et se développe. L'ame s'exalte et quitte la terre insuffisante à ses besoins, pour dérober au ciel le feu de Prométhée; mais, perdue au milieu des ténèbres, elle s'arrête dans son vol et tombe; car Dieu, voyant son audace, étend la main et lui ôte le soleil.

---

## XXIX

## SOLITUDE.

— Eh bien ! Trenmor, l'enfant m'a obéi : il m'a laissée seule dans la vallée déserte. Je suis bien ici. La saison est douce. Un chalet abandonné me sert de retraite, et, chaque matin, les pâtres de la vallée voisine m'apportent du lait de chèvre et du pain sans levain, cuit en plein air avec les arbres morts de la forêt. Un copieux lit de bruyères sèches,

un épais manteau pour la nuit et quelques hardes, c'est de quoi supporter une semaine ou deux sans trop souffrir de la vie matérielle.

Les premières heures que j'ai passées ainsi m'ont semblé les plus belles de ma vie. A vous je puis tout dire, n'est-ce pas, Trenmor?

A mesure que Sténio s'éloignait, je sentais le poids de la vie s'alléger sur mes épaules. D'abord sa douleur à me quitter, sa répugnance à me laisser dans ce désert, son effroi, sa soumission, ses larmes sans reproches et ses caresses sans amertume m'avaient fait repentir de ma résolution. Quand il fut en bas du premier versant du Monteverdor, je voulus le rappeler, car sa démarche abattue me déchirait. Et puis je l'aime, vous savez que je l'aime du fond du cœur; l'affection sainte, pure, vraie, n'est pas morte en moi, vous le savez bien, Trenmor; car vous aussi, je vous aime. Je ne vous aime pas comme lui. Je n'ai pas pour vous cette sollicitude craintive, tendre, presque puérile,

que j'ai pour lui, dès qu'il souffre. Vous, vous ne souffrez jamais, vous n'avez pas besoin qu'on vous aime ainsi !

Je lui fis signe de revenir. Mais il était déjà trop loin. Il crut que je lui adressais un dernier adieu. Il y répondit et continua sa route. Alors, je pleurai, car je sentais le mal que je lui avais fait en le congédiant, et je priai Dieu, pour le lui adoucir, de lui envoyer, comme de coutume, la sainte poésie qui rend la douleur précieuse et les larmes bienfaisantes.

Alors, je le contemplai long-temps comme un point non perdu dans les profondeurs de la vallée, tantôt caché par un tertre, tantôt par un massif d'arbres, et puis reparaissant au-dessus d'une cataracte, ou sur le flanc d'un ravin. Et à le voir s'en aller ainsi lent et mélancolique, je cessais de le regretter, car déjà, pensais-je, il admire l'écume des torrens et la verdure des monts ; déjà il invoque Dieu, déjà il me place dans ses nuées, déjà il accorde la

lyre de son génie, déjà il donne à sa douleur une forme qui en élargit le développement à mesure qu'elle en diminue l'intensité.

Pourquoi voudriez-vous que je fusse effrayée du destin de Sténio? M'en avoir rendue responsable, m'en avoir prédit l'horreur, c'est une rigueur injuste. Sténio est bien moins malheureux qu'il ne le dit et qu'il ne le croit. Oh! comme j'échangerais avidement mon existence contre la sienne! Que de richesses sont en lui, qui ne sont plus en moi! Comme il est jeune, comme il est grand, comme il croit à la vie!

Quand il se plaint le plus de moi, c'est alors qu'il est le plus heureux, car il me considère comme une exception monstrueuse; plus il repousse et combat mes sentimens, plus il croit aux siens, plus il s'y attache, plus il a foi en lui-même.

Oh! croire en soi! sublime et imbécile fatuité de la jeunesse! arranger soi-même son avenir et rêver la destinée qu'on veut, jeter

un regard de mépris superbe sur les voyageurs fatigués et paresseux qui encombrent la route, et croire qu'on va s'élancer vers le but, fort et rapide comme la pensée, sans jamais perdre haleine, sans jamais tomber en chemin! savoir si peu, qu'on prenne le désir pour la volonté! O bonheur et bêtise insolente! O fanfaronnade et naïveté! Nous avons été ainsi, Trenmor, n'étions-nous pas bien heureux?

Quand il fut devenu imperceptible dans l'éloignement, je cherchai ma souffrance et je ne la trouvai plus : je me sentis soulagée comme d'un remords, je m'étendis sur le gazon et je dormis comme le prisonnier à qui l'on ôte ses fers et qui, pour premier usage de sa liberté, choisit le repos.

Et puis je redescendis le Monteverdor du côté du désert, et je mis la cime du mont entre Sténio et moi, entre l'homme et la solitude, entre la passion et la rêverie.

Tout ce que vous m'avez dit du calme enchanteur révélé à vous après les orages de

votre vie, je l'ai senti en me trouvant seule enfin, absolument seule entre la terre et le ciel. Pas une figure humaine dans cette immensité ; pas un être vivant dans l'air ni sur les monts. Il semblait que cette solitude se faisait austère et belle pour m'accueillir. Il n'y avait pas un souffle de vent, pas un vol d'oiseau dans l'espace. Alors j'eus peur du mouvement qui venait de moi. Chaque brin d'herbe que j'agitais en marchant me semblait souffrir et se plaindre. Je dérangeais le calme, j'insultais le silence. Je m'arrêtai, je croisai mes bras sur ma poitrine, et je retins ma respiration.

Oh! si la mort était ainsi, Trenmor ! si cétait seulement le repos, la contemplation, le calme, le silence ! Si toutes les facultés que nous avons pour jouir et souffrir se paralysaient, s'il nous restait seulement une faible conscience, une imperceptible intuition de notre néant ! Si l'on pouvait s'asseoir ainsi dans un air immobile devant un paysage vide et morne, savoir qu'on a souffert, qu'on ne

souffrira plus et qu'on se repose là, sous la protection du Seigneur! Mais quelle sera l'autre vie? Je n'avais pas encore trouvé une forme sous laquelle je pusse la désirer. Jusque-là, sous quelque aspect qu'elle m'apparût, elle me faisait peur ou pitié. D'où vient que je n'ai pas cessé un jour pourtant de la désirer? Quel est ce désir inconnu et brûlant qui n'a pas d'objet conçu et qui dévore le cœur comme une passion? Le cœur de l'homme est un abîme de souffrance dont la profondeur n'a jamais été sondée et ne le sera jamais.

Je restai là tant que le soleil fut au-dessus de l'horizon, et tout ce temps-là je fus bien. Mais quand il n'y eut plus dans le ciel que des reflets, une inquiétude croissante se répandit dans la nature. Le vent s'éleva, les étoiles semblèrent lutter contre les nuages agités. Les oiseaux de proie élevèrent leurs grands cris et leur vol puissant dans le ciel; ils cherchaient un gîte pour la nuit, ils étaient tourmentés par le besoin, par la crainte. Ils sem-

blaient esclaves de la nécessité, de la faiblesse et de l'habitude, comme s'ils eussent été des hommes.

Cette émotion à l'approche de la nuit se révélait dans les plus petites choses. Les papillons d'azur, qui dorment au soleil dans les grandes herbes, s'élevèrent en tourbillons pour aller s'enfouir dans ces mystérieuses retraites où on ne les trouve jamais. La grenouille verte des marais et le grillon aux ailes métalliques commencèrent à semer l'air de notes tristes et incomplètes qui produisirent sur mes nerfs une sorte d'irritation chagrine. Les plantes elles-mêmes semblaient frissonner au souffle humide du soir. Elles fermaient leurs feuilles, elles crispaient leurs anthères, elles retiraient leurs pétales au fond de leur calice. D'autres, amoureuses à l'heure de la brise qui se charge de leurs messages et de leurs étreintes, s'entr'ouvraient coquettes, palpitantes, chaudes au toucher comme des

poitrines humaines. Toutes s'arrangeaient pour dormir ou pour aimer.

Je me sentis redevenir seule. Quand tout semblait inanimé, je pouvais m'identifier avec le désert et faire partie de lui comme une pierre ou un buisson de plus. Quand je vis que tout reprenait à la vie, que tout s'inquiétait du lendemain et manifestait des sentimens de désir ou de souci, je m'indignai de n'avoir pas à moi une volonté, un besoin, une crainte. La lune se leva, elle était belle; l'herbe des collines avait des reflets transparens comme l'émeraude; mais que m'importaient la lune et ses nocturnes magies? Je n'attendais rien d'une heure de plus ou de moins dans son cours: nul regret, nul espoir ne s'attachait pour moi au vol de ces heures qui intéressaient toute la création. Pour moi rien au désert, rien parmi les hommes, rien dans la nuit, rien dans la vie. Je me retirai dans ma cabane, et j'essayai du sommeil par ennui plus que par besoin.

Le sommeil est une douce et belle chose pour les petits enfans qui ne rêvent que de fées ou de paradis, pour les petits oiseaux qui se pressent frêles et chauds sous le duvet de leur mère; mais pour nous qui sommes arrivés à une extension outrée de nos facultés, le sommeil a perdu ses chastes voluptés et ses profondes langueurs. La vie, arrangée comme elle l'est, nous ôte ce que la nuit a de plus précieux, l'oubli des jours. Je ne parle pas de vous, Trenmor, qui, selon la parole sacrée, vivez au monde comme n'y étant pas. Mais moi, dans le cours de ma vie sans règle et sans frein, j'ai fait comme les autres. J'ai abandonné au mépris superbe de l'ame les nécessités impérieuses du corps. J'ai méconnu tous les dons de l'existence, tous les bienfaits de la nature. J'ai trompé la faim par des alimens savoureux et excitans, j'ai trompé le sommeil par une agitation sans but ou des travaux sans profit. Tantôt, à la clarté de la lampe, je cherchais dans les livres la clef des

grandes énigmes de la vie humaine. Tantôt, lancée dans le tourbillon du siècle, traversant la foule avec un cœur morne et promenant un regard sombre sur tous ses élémens de dégoût et de satiété, je cherchais à saisir dans l'air parfumé des fêtes nocturnes un son, un souffle qui me rendissent une émotion. D'autres fois, errant dans la campagne, silencieuse et froide, j'allais interroger les étoiles baignées dans la brume et mesurer, dans une douloureuse extase, la distance infranchissable de la terre au ciel.

Combien de fois le jour m'a surprise dans un palais retentissant d'harmonie, ou dans les prairies humides de la rosée du matin, ou dans le silence d'une cellule austère, oubliant la loi du repos que l'ombre impose à toutes les créatures vivantes et qui est devenue sans force pour les êtres civilisés! Quelle surhumaine exaltation soutenait mon esprit à la poursuite de quelque chimère, tandis que mon corps affaibli et brisé réclamait le som-

meil sans que je daignasse m'apercevoir de ses révoltes! Je vous l'ai dit : le spiritualisme enseigné aux nations, d'abord comme une foi religieuse, puis comme une loi ecclésiastique, a fini par passer dans les mœurs, dans les habitudes, dans les goûts. On a dompté tous les besoins physiques, on a voulu poétiser les appétits comme les sentimens. Le plaisir a fui les lits de gazon et les berceaux de vigne pour aller s'asseoir sur le velours à des tables chargées d'or. La vie élégante, énervant les organes et surexcitant les esprits, a fermé aux rayons du jour la demeure des riches; elle a allumé les flambeaux pour éclairer leur réveil, et placé l'usage de la vie aux heures que la nature marquait pour son abdication. Comment résister à cette fébrile et mortelle gageure? Comment courir dans cette carrière haletante, sans s'épuiser avant d'atteindre la moitié de son terme? Aussi me voilà vieille comme si j'avais mille ans. Ma beauté que l'on vante n'est plus qu'un masque trompeur sous lequel

se cachent l'épuisement et l'agonie. Dans l'âge des passions énergiques, nous n'avons plus de passions, nous n'avons même plus de désirs, si ce n'est celui d'en finir avec la fatigue et de nous reposer étendus dans un cercueil.

Pour moi, j'ai perdu le sommeil. Vraiment hélas! je ne sais plus ce que c'est. Je ne sais comment appeler cet engourdissement lourd et douloureux qui pèse sur mon cerveau et le remplit de rêves et de souffrances pendant quelques heures de la nuit. Mais ce sommeil de mon enfance, ce bon, ce doux sommeil, si pur, si frais, si bienfaisant, ce sommeil qu'un ange semblait protéger de son aile, et qu'une mère berçait de son chant, ce calme réparateur de la double existence de l'homme, cette molle chaleur étendue sur les membres, cette paisible et régulière respiration, ce voile d'or et d'azur abaissé sur les yeux, et ce souffle aérien que l'haleine de la nuit fait courir dans les cheveux et autour du cou,

ce sommeil-là je l'ai perdu et ne le retrouverai jamais. Une sorte de délire amer et sombre plane sur mon ame privée de guide. Ma poitrine brûlante et oppressée se soulève avec effort sans pouvoir aspirer les parfums subtils de la nuit. La nuit n'a plus pour moi qu'une atmosphère avare et desséchante. Mes rêves n'ont plus ce désordre aimable et gracieux qui résumait toute une vie d'enchantement dans quelques heures d'illusion. Mes rêves ont un effroyable caractère de vérité; les spectres de toutes mes déceptions y repassent sans cesse, plus lamentables, plus hideux chaque nuit. Chaque fantôme, chaque monstre évoqué par le cauchemar est une allégorie claire et saisissante qui répond à quelque profonde et secrète souffrance de mon ame. Je vois fuir les ombres des amis que je n'aime plus, j'entends les cris d'alarme de ceux qui sont morts et dont l'ame erre dans les ténèbres de l'autre vie. Et puis je descends moi-même pâle et désolée dans

les abîmes de ce gouffre sans fond qu'on appelle l'Éternité, et dont la gueule me semble toujours béante au pied de mon lit, comme un sépulcre ouvert. Je rêve que j'en descends lentement les degrés, cherchant d'un œil avide un faible rayon d'espoir dans ces profondeurs sans bornes, et ne trouvant pour flambeau dans ma route que les bouffées d'une clarté d'enfer, rouge et sinistre, qui me brûle les yeux jusqu'au fond du crâne et qui m'égare de plus en plus.

Tels sont mes rêves. C'est toujours la raison humaine se débattant contre la douleur et l'impuissance.

Un semblable sommeil abrège la vie au lieu de la prolonger. Il dépense une énorme énergie. Le travail de la pensée, plus désordonné, plus fantasque dans les songes, est aussi plus violent et plus rude. Les sensations s'y éveillent par surprise, âpres, terribles et déchirantes, comme elles le seraient devant la réalité. Jugez-en, Trenmor, par

l'impression que vous laisse la représentation dramatique de quelque passion fortement exprimée. Dans le rêve, l'ame assiste aux spectacles les plus terribles, et ne peut distinguer l'illusion de la vérité. Le corps bondit, se tord et palpite sous des émotions affreuses de terreur et de souffrance, sans que l'esprit ait la conscience de son erreur pour se donner, comme au théâtre, la force d'aller jusqu'au bout. On s'éveille baigné de sueur et de larmes, l'esprit frappé d'une stupide consternation, et fatigué pour tout un jour de l'exercice inutile qui vient de lui être imposé.

Il y a des rêves plus pénibles encore. C'est de se croire condamné à accomplir quelque tâche extravagante, quelque travail impossible, comme de compter les feuilles dans une forêt, ou de courir rapide et léger comme l'air; de traverser, aussi vite que la pensée, vallons, mers et montagnes pour atteindre une image fugitive, incertaine,

qui toujours nous devance et toujours nous attire en changeant d'aspect. N'avez-vous pas fait ce rêve, Trenmor, alors qu'il y avait dans votre vie des désirs et des chimères? Oh, comme il revient souvent ce fantôme! comme il m'appelle, comme il me convie! Tantôt c'est sous la forme délicate et pâle d'une vierge qui fut ma compagne et ma sœur au matin de ma vie, et qui, plus heureuse que moi, mourut dans la fleur de sa jeunesse et de ses illusions. Elle m'invite à la suivre au séjour du repos et du calme. J'essaie de marcher après elle. Mais, substance éthérée que le vent emporte, elle me devance, m'abandonne et disparaît dans les nuées. Et pourtant, moi, je cours toujours: car j'ai vu surgir, des rives brumeuses d'une mer imaginaire, un autre spectre que j'ai pris pour le premier et que je poursuis avec la même ardeur. Mais lorsqu'il se retourne, c'est quelque objet hideux, un démon ironique, un cadavre sanglant, une tentation

ou un remords. Et moi, je cours encore : car un charme fatal m'entraîne vers ce protée qui ne s'arrête jamais, qui semble parfois s'engloutir au loin dans le flot rouge de l'horizon, et qui tout-à-coup sort de terre sous mes pieds pour m'imprimer une direction nouvelle.

Hélas ! que d'univers j'ai parcourus dans ces voyages de l'ame ! J'ai traversé les steppes blanchies des régions glacées. J'ai jeté mon rapide regard sur les savanes parfumées où la lune se lève si belle et si blanche. J'ai effleuré sur les ailes du sommeil ces vastes mers dont l'immensité épouvante la pensée. J'ai devancé à la course les navires les plus fins voiliers et les grandes hirondelles de proie. J'ai, dans l'espace d'une heure, vu le soleil se lever aux rivages de la Grèce et se coucher derrière les montagnes bleues du Nouveau-Monde. J'ai vu sous mes pieds les peuples et les empires. J'ai contemplé de près la face rouge des astres errans dans

les solitudes de l'air et dans les plaines du ciel. J'ai rencontré la face effarée des ombres dispersées par un souffle de la nuit. Quels trésors d'imagination, quelles merveilleuses richesses de la nature n'ai-je pas épuisées dans ces vaines hallucinations du sommeil? Aussi à quoi m'a servi de voyager? Ai-je jamais rien vu qui ressemblât à mes fantaisies? Oh! que la nature m'a semblé pauvre, le ciel terne et la mer étroite, au prix des terres, des cieux et des mers que j'ai franchies dans mon vol immatériel! Que reste-t-il à la vie réelle de beautés pour nous charmer, à l'ame humaine de puissances pour jouir et admirer, quand l'imagination a tout usé d'avance par un abus de sa force?

Ces songes étaient pourtant l'image de la vie : ils me la montraient obscurcie par le trop vif éclat d'une lumière surnaturelle, comme les faits de l'avenir et l'histoire du monde sont écrits sombres et terribles dans les poésies sacrées des prophètes. Traînée à

la suite d'une ombre à travers les écueils, les déserts, les enchantemens et les abîmes de la vie, j'ai tout vu sans pouvoir m'arrêter. J'ai tout admiré en passant sans pouvoir jouir de rien. J'ai affronté tous les dangers sans succomber à aucun, toujours protégée par cette puissance fatale qui m'emporte dans son tourbillon, et m'isole de l'univers qu'elle fait passer sous mes pieds.

Voilà le sommeil que nous nous sommes fait.

Les jours sont employés à nous reposer des nuits. Plongés dans une sorte d'anéantissement, les heures d'activité pour toute la création nous trouvent, nonchalans et sans vie, occupés à attendre le soir pour nous réveiller, et la nuit pour dépenser en vains rêves le peu de force amassée durant le jour. Ainsi marche ma vie depuis bien des années. Toute l'énergie de mon ame se dévore et se tue à s'exercer sur elle-même, et tout son effet extérieur est d'affaiblir et de détruire le corps.

Je n'ai pas dormi plus calme sur ma couche de bruyères que sur mon lit de satin. Seulement je n'ai pas entendu sonner les heures au fronton des églises, et j'ai pu m'imaginer n'avoir perdu à cette insomnie mêlée d'un mauvais sommeil qu'une longue heure au lieu d'une nuit entière. Aux lieux habités s'attache, selon moi, une grande misère. C'est l'indomptable nécessité de savoir toujours à quelle heure on est de sa vie. Vainement on chercherait à s'y soustraire. On en est averti le jour par l'emploi que fait du temps tout ce qui vous entoure. Et la nuit, dans le silence, quand tout dort et que l'oubli semble planer sur toutes les existences, le timbre mélancolique des horloges vous compte impitoyablement les pas que vous faites vers l'éternité, et le nombre des instans que le passé vous dévore sans retour. Qu'elles sont graves et solennelles, ces voix du temps qui s'élèvent comme un cri de mort, et qui vont se briser indifférentes sur les murs sonores de la de-

meure des vivans ou sur les tombes sans écho du cimetière ! Comme elles vous saisissent et vous font palpiter de colère et d'effroi sur votre couche brûlante ! Encore une ! me suis-je dit souvent, encore une partie de mon existence qui se détache ! encore un rayon d'espoir qui s'éteint ! Encore des heures ! toujours des heures perdues, et qui tombent toutes dans l'abîme du passé, sans amener celle où je me sentirai vivre !

J'ai passé la journée d'hier dans un profond accablement. Je n'ai pensé à rien. Je crois que j'ai eu du repos tout un jour ; mais je ne me suis pas aperçue que je me reposais. Et alors à quoi bon ?

Le soir j'ai résolu de ne point dormir, et d'employer la force que mon ame retrouve pour les rêves à poursuivre comme autrefois une idée. Il y a bien long-temps que je ne lutte plus, ni contre la veille, ni contre le sommeil. Cette nuit j'ai voulu reprendre la lutte, et puisqu'en moi la matière ne peut

éteindre l'esprit, faire au moins que l'esprit domptât la matière. Eh bien! je n'ai point réussi. Écrasée par l'un et par l'autre, j'ai passé la nuit assise sur un rocher, ayant à mes pieds le glacier que la lune faisait étinceler comme les palais de diamans des contes arabes, sur ma tête un ciel pur et froid où les étoiles resplendissaient larges et blanches comme des larmes d'argent sur un linceul.

Ce désert est vraiment bien beau, et Sténio le poëte eut passé là une nuit d'extase et de fièvre lyrique! Moi, hélas! je n'ai senti dans mon cerveau que l'indignation et le murmure. Car ce silence de mort pesait sur mon ame et l'offensait. Je me demandais à quoi bon cette ame curieuse, avide, inquiète, incapable de rester ici-bas pour aller toujours frapper à un ciel d'airain qui jamais ne s'entr'ouvre à son regard, qui jamais ne lui répond par un mot d'espoir! Oui, je détestais cette nature radieuse et magnifique, car elle se dressait là, devant moi, comme une beauté stupide qui

se tient muette et fière sous le regard des hommes, et croit avoir assez fait en se montrant. Puis je retombais dans cette décourageante pensée : — Quand je *saurais*, je n'en serais que plus à plaindre, ne *pouvant* pas. — Et au lieu de tomber dans une philosophique insouciance, je tombais dans l'ennui de ce néant où mon existence est rivée.

---

## XXX

Eh bien! Trenmor, je quitte le désert. Je vais au hasard chercher du mouvement et du bruit parmi les hommes. Je ne sais où j'irai. Sténio s'est résigné à vivre un mois séparé de moi : que je passe ce temps ici ou ailleurs, il n'importe pour lui. Moi, je veux me rendre compte d'une chose : c'est à savoir si je suis plus ou moins mal sur la terre, avec ou sans

une affection. Quand je commençai d'aimer Sténio, je crus que l'affection m'emporterait au-delà du point où elle m'a laissée. J'étais si fière de croire à un reste de jeunesse et d'amour!... Mais tout cela est déjà retombé dans le doute, et je ne sais plus ce que je sens ni ce que je suis. J'ai voulu la solitude pour me recueillir, pour m'interroger. Car abandonner ainsi sa vie sans rames et sans gouvernail sur une mer plate et morne, c'est échouer de la plus triste manière. Mieux vaut latempête, mieux vaut la foudre : au moins on se voit, on se sent périr.

Mais pour moi la solitude est partout, et c'est folie que de la chercher au désert plus qu'ailleurs. Seulement là elle est plus calme, plus silencieuse. Eh bien! cela me tue! J'ai découvert, je pense, ce qui me soutient encore dans cette vie de désenchantement et de lassitude : c'est la souffrance. La souffrance excite, ranime, irrite les nerfs; elle fait saigner le cœur, elle abrège l'agonie.

C'est la convulsion violente, terrible, qui nous relève de terre, et nous donne la force de nous dresser vers le ciel pour maudire et crier. Mourir en léthargie, ce n'est ni vivre ni mourir : c'est perdre tous les avantages, c'est ignorer toutes les voluptés de la mort!

Ici toutes les facultés s'endorment. A un corps infirme où l'ame se soutiendrait vigoureuse et jeune, cet air vif, cette vie agreste, cette absence de sensations violentes, ces longues heures pour le repos, ces frugales habitudes seraient autant de bienfaits. Mais moi! c'est mon ame qui rend mon corps débile, et tant qu'elle souffrira, il faudra que le corps dépérisse, quelles que soient les salutaires influences de l'air et du régime animal. Or, cette solitude me pèse à l'heure qu'il est. Étrange chose! Je l'ai tant aimée, et je ne l'aime plus! Oh! cela est affreux, Trenmor!

Quand toute la terre me manquait, je me

réfugiais dans le sein de Dieu. J'allais l'invoquer dans le silence des champs. Je me plaisais à y rester des jours, des mois entiers, absorbée dans une pensée d'avenir meilleur. Aujourd'hui me voilà si usée, que l'espoir même ne me soutient plus. Je crois encore parce que je désire; mais cet avenir est si loin, et cette vie ne finit pas! Quoi! est-il impossible de s'y attacher et de s'y plaire? Tout est-il perdu sans retour? Il y a des jours où je le crois, et ces jours-là ne sont pas les plus cruels; ces jours-là je suis anéantie. Le désespoir est sans aiguillon, le néant sans terreurs. Mais les jours où, avec un souffle tiède de l'air, un rayon pur du matin, se réveille en moi une velléité d'existence, je suis le plus infortuné des êtres. L'effroi, l'anxiété, le doute me rongent. Où fuir? où me réfugier? Comment sortir de ce marbre qui, selon la belle expression du poëte, me *monte jusqu'aux genoux*, et me retient enchaînée comme le sépulcre retient les morts?

Eh bien! souffrons! cela vaut mieux que de dormir. Dans ce désert pacifique et muet, la souffrance s'émousse, le cœur s'appauvrit, Dieu, rien que Dieu, c'est trop, ou trop peu! Dans l'agitation de la vie sociale, ce n'est pas une compensation suffisante, une consolation à notre portée. Dans l'isolement, c'est une pensée trop immense : elle écrase, elle effraie, elle fait naître le doute. Le doute s'introduit dans l'ame qui rêve, la foi descend dans l'ame qui souffre.

Et puis j'étais habituée à ma souffrance. C'était ma vie, c'était ma compagne, c'était ma sœur; cruelle, implacable, sans pitié, mais fière, mais assidue, mais toujours escortée de stoïque résolution et d'austères conseils.

Reviens donc, ô ma douleur! Pourquoi m'as-tu quittée? Si je ne puis avoir d'autre amie que toi, du moins je ne veux pas te perdre. N'es-tu pas mon héritage et mon lot? C'est par toi seul que l'homme est grand.

S'il pouvait être heureux dans ce monde d'aujourd'hui, s'il pouvait traverser d'un front serein et voir d'un œil tranquille la laideur du genre humain qui l'entoure, il ne serait pas plus que cette foule stupide et lâche, qui s'enivre dans le crime et s'endort dans la fange. C'est toi, ô douleur sublime, qui nous rappelles au sentiment de notre dignité, en nous faisant pleurer sur l'égarement des hommes! C'est toi qui nous mets à part, et nous places, brebis du désert, sous la main du pasteur céleste qui nous regarde, nous plaint, en attendant peut-être qu'il nous console!

Oh! l'homme qui n'a pas souffert n'est rien! C'est un être incomplet, une force inutile, une matière brute et sans valeur, que le ciseau de l'ouvrier brisera peut-être en essayant de la façonner. Aussi j'estime Sténio moins que toi, Trenmor, quoique Sténio n'ait pas un vice et que tu les aies eu tous. Mais toi, rude acier, Dieu t'a fondu dans la fournaise ardente; et, après t'avoir tordu

de cent façons, il a fait de toi un métal solide et précieux.

Pour moi, que deviendrai-je? Oh! si je pouvais m'élever du même vol que toi, et devenir plus puissante que tous les maux et tous les biens de la vie!

---

# XXXI

Lélia descendit les montagnes, et avec un peu d'or versé sur son chemin elle franchit rapidement les vallées frontières. Peu de jours après avoir dormi sur la bruyère de Monteverdor, elle étalait le luxe d'une reine, dans une de ces belles villes du plateau infé-

rieur qui rivalisent d'opulence entre elles, et qui voient encore fleurir les arts sur la terre d'où ils nous sont venus.

Comme Trenmor, qui s'était rajeuni et fortifié au bagne, Lélia espéra renaître, par la force de son courage, au milieu de ce monde qu'elle haïssait, et de ces joies qui lui faisaient horreur. Elle résolut de se vaincre, de dompter les révoltes de son esprit sauvage, de se jeter dans le flot de la vie, de se rapetisser pour un temps, de s'étourdir, afin de voir de près ce cloaque de la société, et de se réconcilier avec elle-même par la comparaison.

Lélia n'avait pas de sympathie pour la race humaine, quoiqu'elle souffrît les mêmes maux et résumât en elle toutes les douleurs semées sur la face de la terre. Mais cette race aveugle et sourde sentait son malheur et son abaissement sans vouloir s'en rendre compte. Ceux-là, hypocrites et vaniteux, cachaient les plaies de leur sein et l'épuisement

de leur sang sous l'éclat d'une vaine poésie. Ils rougissaient de se voir si vieux, si pauvres, au milieu d'une génération dont ils ne voyaient pas la vieillesse et la pauvreté percer de tous côtés; et, pour se faire jeunes comme ceux qu'ils croyaient jeunes, ils mentaient, ils fardaient toutes leurs idées, ils niaient tous leurs sentimens : ils étaient fanfarons d'innocence et de simplicité, eux décrépits dès le sein de leurs mères! Ceux-ci, moins effrontés, se laissaient emporter par le siècle : lents et débiles, ils s'en allaient avec le monde, sans savoir pourquoi, sans se demander où était la cause, où était la fin. Ils étaient de nature trop médiocre pour s'inquiéter beaucoup de leur ennui; petits et faibles, ils s'étiolaient avec résignation. Ils ne se demandaient pas s'ils pouvaient trouver secours dans la vertu ou dans le vice; ils étaient également au-dessous de l'un et de l'autre. Sans foi, sans athéisme, éclairés tout juste au point de perdre les bienfaits de

l'ignorance, ignorans au point de vouloir tout soumettre à des systèmes étroitement rigoureux, ils pouvaient constater de quels faits se compose l'histoire matérielle du monde, mais ils n'avaient jamais voulu étudier le monde moral ni lire l'histoire dans le cœur de l'homme ; ils avaient été arrêtés par l'imbécile inflexibilité de leurs préventions. C'étaient les hommes du jour qui raisonnaient sur les siècles passés et futurs, sans s'apercevoir que leurs génies avaient tous passé par le même moule, et que, rassemblés en masse, ils auraient pu s'asseoir encore sur les bancs de la même école, et suivre la loi du même pédant.

Quelques-uns, c'était le petit nombre, mais ils représentaient pourtant une puissance sociale, avaient traversé l'atmosphère empoisonnée des temps, sans rien perdre de la vigueur primitive de l'espèce. C'étaient des hommes d'exception comparativement à la foule. Mais entre eux ils se ressemblaient

tous. L'ambition, seul ressort d'une époque sans croyance, annihilait la noblesse mâle et caractéristique, départie à chacun d'eux, pour les confondre tous dans un type de beauté grossière et sans prestige. C'étaient bien encore les hommes de fer du moyen-âge; ils avaient le regard fauve, les pensées fortes, le bras robuste, la soif de la gloire et le goût du sang, tout comme s'ils se fussent appelés Armagnac et Bourgogne. Mais à ces larges organisations que la nature produit encore, manquait la sève de l'héroïsme. Tout ce qui le fait naître et l'alimente était mort: l'amour, la fraternité d'armes, la haine, l'orgueil de la famille, le fanatisme, toutes les passions personnelles qui donnent de l'intensité aux caractères, de la physionomie aux actions. Il n'y avait plus pour mobile de ces âpres courages que les illusions de la jeunesse détruites en deux matins, et l'ambition virile, têtue, sale, déplorable fille de la civilisation.

Lélia, triste existence flétrie par le sentiment de sa dégradation, seule peut-être assez attentive pour la constater, assez sincère pour se l'avouer; Lélia pleurant ses passions éteintes et ses facultés perdues, traversait le monde sans y chercher la pitié, sans y trouver l'affection. Elle savait bien que ces hommes, malgré leur agitation essoufflée et chétive, n'étaient pas plus actifs, pas plus vivans qu'elle; mais elle savait aussi qu'ils avaient l'impudence de le nier ou la stupidité de l'ignorer. Elle assistait à l'agonie de cette race, comme le prophète, assis sur la montagne, pleurait sur Jérusalem, opulente et vieille débauchée étendue à ses pieds.

---

## XXXII

Le plus riche parmi les petits princes de l'État donnait une fête. Lélia y parut éblouissante de parure, mais triste sous l'éclat de ses diamans, et moins heureuse que la dernière des bourgeoises enrichies qui se pavanaient avec orgueil sous leur faste d'un jour. Pour elle ces naïfs plaisirs de femme n'exis-

taient pas. Elle traînait après elle le velours et le satin broché d'or, et les cordons de pierreries, et les longues plumes aériennes et molles, sans jeter sur les glaces ce regard de puérile vanité qui résume toutes les gloires d'un sexe encore enfant dans sa décrépitude. Elle ne jouait pas avec ses aiguillettes de diamans pour montrer sa main blanche et effilée. Elle ne passait pas ses doigts avec amour dans les boucles de sa chevelure. Elle savait à peine de quelles couleurs elle était parée, de quelles étoffes on l'avait revêtue. Avec son air impassible, son front pâle et froid, et ses riches habits, on l'eût volontiers prise pour une de ces madones d'albâtre que la dévotion des femmes italiennes couvre de robes de soie et de chiffons brillans. Lélia était insensible à sa beauté, à sa parure, comme la vierge de marbre à sa couronne d'or ciselé et à son voile de gaze d'argent. Elle était indifférente aux regards fixés sur elle. Elle méprisait trop tous ces hommes pour s'enorgueillir

de leurs louanges. Que venait-elle donc faire au bal?

Elle y venait chercher un spectacle. Ces vastes tableaux mouvans, disposés avec plus ou moins de goût et d'habileté dans le cadre d'une fête, étaient pour elle un objet d'art à examiner, à critiquer ou à louer dans ses parties ou dans son ensemble. Elle ne comprenait pas que sous un climat pauvre et froid, où les habitations, étroites et disgracieuses, entassent les hommes comme des ballots de marchandises dans un entrepôt, on pût se vanter de connaître le luxe et l'élégance. Elle pensait qu'à de telles nations le sentiment des arts est nécessairement étranger. Elle avait pitié de ce qu'on appelle les bals dans ces salles tristes et resserrées, où le plafond écrase la coiffure des femmes, où, pour épargner le froid de la nuit à leurs épaules nues, on remplace l'air vital par une atmosphère fébrile et corrosive qui enivre ou suffoque; où l'on fait semblant de remuer

et de danser dans l'étroit espace marqué entre les doubles rangs des spectateurs assis, qui sauvent à grand'peine leurs pieds des atteintes de la walse et leurs vêtemens du voisinage des bougies.

Elle était de ces gens difficiles qui n'aiment le luxe qu'en grand, et qui ne veulent point de milieu entre le bien-être de la vie intérieure et la prodigalité superbe des hautes existences sociales. Encore n'accordait-elle qu'aux peuples méridionaux le privilége de comprendre la vie de pompe et d'apparat. Elle disait que les nations commerçantes et industrieuses n'ont ni le sens du goût, ni l'instinct du beau, et qu'il fallait aller chercher l'emploi de la forme et de la couleur chez ces peuples vieillis qui, à défaut d'énergie présente, ont gardé la religion du passé dans les principes et dans les choses.

En effet, rien n'est plus éloigné de réaliser la prétention du beau qu'une fête mal ordonnée. Il faut tant de choses difficiles à

réunir, qu'il ne s'en donne peut-être pas, dans tout un siècle, deux qui soient satisfaisantes pour l'artiste. Il faut le climat, le local, la décoration, la musique, les mets et les costumes. Il faut une nuit d'Espagne ou d'Italie, une nuit sombre et sans lune: car la lune, quand elle règne dans le ciel, verse sur les hommes une influence de langueur et de mélancolie qui se reflète sur toutes leurs sensations. Il faut une nuit fraîche et bien aérée, avec des étoiles qui brillent faiblement au travers des nuages, et qui ne semblent pas se moquer des illuminations. Il faut de vastes jardins dont les parfums enivrans pénètrent par flots dans les appartemens. La senteur de l'oranger et de la rose de Constantinople sont surtout propres à développer l'exaltation du cœur et du cerveau. Il faut des mets légers, des vins savoureux, des fruits de tous les climats et des fleurs de toutes les saisons. Il faut à profusion des choses rares et difficiles à posséder.

Car une fête doit être la réalisation des désirs les plus capricieux, le résumé des imaginations les plus avides. Il faut, avant de donner une fête, se pénétrer d'une chose : c'est que l'homme riche et civilisé ne trouve plus de plaisir que dans l'espoir de l'impossible. Alors il faut approcher de l'impossible autant qu'il est permis à l'homme de le faire.

Le prince *de' Bambuccj* était un homme de goût, ce qui est pour un riche la qualité la plus éminente et la plus rare. La seule vertu qu'on exige de ces gens-là, c'est de savoir convenablement dépenser leur argent. A cette condition, on les tient quittes de tout autre mérite ; mais le plus souvent ils sont au-dessous de leur vocation, et vivent bourgeoisement sans abdiquer l'orgueil de leur classe.

Bambuccj était le premier homme du monde pour payer un cheval, une femme ou un tableau, sans marchander et sans se laisser friponner. Il savait le prix des choses à un *scudo* près. Son œil était exercé comme celui

d'un huissier-priseur ou d'un marchand d'esclaves. Le sens olfactif était si développé en lui, qu'il pouvait dire, rien qu'à l'odeur du vin, non-seulement quel était le degré de latitude et le nom du vignoble, mais encore à quelle exposition du soleil était situé le versant de la colline qui l'avait produit. Nul artifice, nul miracle de sentiment ou de coquetterie n'était capable de faire qu'il se méprît de six mois sur l'âge d'une actrice : rien qu'à la voir marcher au fond du théâtre, il était prêt à dresser son acte de naissance. Rien qu'à voir courir un cheval à la distance de cent pas, il pouvait signaler à sa jambe l'existence d'une mollette imperceptible au doigt du vétérinaire. Rien qu'à toucher le poil d'un chien de chasse, il pouvait dire à quelle génération ascendante la pureté de sa race avait été altérée ; et sur un tableau d'école florentine ou flamande, combien de coups de pinceau avaient été donnés par le maître. En un mot, c'était un homme supérieur et tellement re-

connu pour tel, qu'il n'en pouvait plus douter lui-même.

La dernière fête qu'il donna ne contribua pas peu à soutenir la haute réputation qu'il s'était acquise. De grands vases d'albâtre, répandus dans les salles, les escaliers et les galeries de son palais, furent remplis de fleurs exotiques, dont le nom, la forme et le parfum étaient inconnus à la plupart de ceux qui les virent. Il avait eu soin de distribuer dans le bal une vingtaine de savans, chargés de servir de *ciceroni* aux ignorans, et de leur expliquer sans affectation l'usage et le prix des choses qu'ils admiraient. La façade et les cours de la villa étincelaient de lumières. Mais les jardins n'étaient éclairés que par le reflet des appartemens. A mesure qu'on s'éloignait, on pouvait s'ensevelir dans une molle et mystérieuse obscurité, et se reposer du mouvement et du bruit au fond de ces ombrages où les sons de l'orchestre arrivaient doux et faibles, interrompus souvent par les bouffées d'un

vent chargé de parfums. Des tapis de velours vert avaient été jetés et comme oubliés sur les gazons, afin qu'on pût s'y asseoir sans froisser son vêtement; et, dans quelques endroits, des sonnettes d'un timbre clair et faible étaient suspendues aux arbres, et, au moindre souffle de l'air, semaient le feuillage de notes incertaines ou d'accords sans suite, qu'on eût pu prendre pour les voix grêles des sylphes éveillés par le balancement des fleurs où ils s'étaient blottis.

Bambuccj savait combien il est important, quand on veut réveiller la volupté dans les ames énervées, d'éviter tout ce qui peut amener la fatigue des sens. Aussi, dans l'intérieur des salles, la lumière n'était point trop ardente pour les yeux délicats. L'harmonie était douce et sans éclats de cuivre. Les danses étaient lentes et rares. On ne permettait pas aux jeunes gens de former de nombreux quadrilles. Car, dans la conviction que l'homme ne sait ni ce qu'il veut ni ce qui lui

convient, le philosophique Bambuccj avait placé partout des chambellans qui réglaient la dose d'activité et de repos de chacun. Ces gens-là, observateurs habiles et sceptiques profonds, mettaient un frein à l'ardeur des uns pour qu'elle ne s'épuisât pas trop vite, gourmandaient la paresse des autres pour qu'elle ne fût pas trop lente à s'éveiller. Ils lisaient dans les regards l'approche de la satiété, et ils trouvaient moyen de la prévenir en vous faisant changer de lieu et d'amusement. Ils devinaient aussi, dans l'inquiétude de votre marche, dans la précipitation de vos mouvemens, l'invasion ou le développement d'une passion; et s'ils prévoyaient quelque résultat immédiatement scandaleux, ils savaient le prévenir, soit en vous enivrant, soit en vous improvisant une fable officieuse qui vous dégoûtait de vos poursuites. Mais s'ils voyaient en présence deux acteurs expérimentés dans l'intrigue, ils n'épargnaient rien pour engager et protéger des rapports

qui pouvaient rendre les heures légères à des couples bien assortis.

Et d'ailleurs, rien de plus noble et de plus franc que les affaires de cœur qui se traitaient là. En homme de goût, Bambuccj avait banni la politique, le jeu et la diplomatie de ses fêtes. Il trouvait que discuter les affaires de l'État, tramer des complots, se ruiner, ou conduire des négociations à travers les plaisirs du bal, c'étaient choses du plus mauvais ton.

Le joyeux Bambuccj entendait bien mieux la vie. Il n'y avait pas de cri populaire, pas de murmure subalterne qui parvînt à son oreille, quand il était en train de s'amuser, le bon prince! Tout conseiller farouche, tout penseur de mauvais augure, était banni de ses divertissemens. Il n'y voulait que des gens aimables, des hommes d'art, comme on dit aujourd'hui, des femmes à la mode, des complaisans, beaucoup de personnes jeunes, quelques femmes laides, seulement pour faire

ressortir les belles, et des êtres ridicules, juste ce qu'il en fallait pour divertir le reste de la société.

La majeure partie des convives appartenait donc à cet âge où il y a encore des illusions, et à ces classes intermédiaires qui ont assez de goût pour applaudir et pas assez de richesse pour dédaigner. C'était le chœur dans l'opéra, c'était une partie du spectacle, une partie nécessaire comme les décors et le souper. Ils ne s'en doutaient pas, ces bons citoyens; mais ils remplissaient dans les salons de Bambuccj le rôle de figurans. Ils avaient bien, en qualité d'acteurs, les profits de la fête, c'est-à-dire le plaisir; mais ils n'en avaient pas l'honneur. L'honneur était réservé à un petit nombre, à un certain groupe d'épicuriens choisis que le prince avait à cœur d'éblouir et de charmer. Ceux-là étaient vraiment l'assemblée, les invités, les juges, les amis qu'on traitait; cette foule bruyante et parée qu'on faisait passer

sous leurs yeux s'y évertuait de son mieux en croyant n'agir là que pour son compte, admirable discernement du prince de' Bambuccj!

Ces personnes de distinction étaient, pour la plupart, aptes à rivaliser de luxe et de génie avec *il padron della casa*. Bambuccj savait bien qu'il n'avait pas affaire à des enfans; aussi tenait-il à honneur suprême de les vaincre en inventions et en délicatesses de tout genre. Si l'on avait servi dans des vases de vermeil chez le marquis delle Pamocchie, Bambuccj étalait sur les tables une vaisselle d'or pur. Si le juif Zacchario Pandolfi avait montré sa femme couronnée de diamans, Bambuccj mettait des diamans jusque sur les souliers de sa maîtresse; si l'habit des pages du duc Almiri était brodé en or, celui des valets de pied de la maison de Bambuccj était brodé de perles fines. Digne et touchante émulation entre les souverains éclairés de nations intelligentes!

Il ne faut pas s'abuser. La tâche entreprise par le prince n'était pas facile, c'était une chose grave. Il y avait rêvé plus d'une nuit avant de la tenter. Il fallait d'abord surpasser, en dépense d'argent et d'esprit, tous ces rivaux dignes de lui. Et puis il fallait réussir à les enivrer tellement de plaisir, qu'oubliant leur orgueil blessé dans la défaite, ils eussent la bonne foi de l'avouer. Eh bien ! cette entreprise immense n'étonna point l'imagination gigantesque de Bambuccj ; il s'y jeta, sûr de la victoire, plein de confiance dans ses ressources et dans l'assistance du ciel, à qui il avait fait demander neuf jours à l'avance, par l'organe de son clergé, qu'il ne tombât pas de pluie durant cette nuit mémorable.

Parmi ces hautes sommités à qui toute la province était servie en collation, l'étrangère Lélia occupait le premier rang. Comme elle avait beaucoup d'argent, elle avait toujours un peu de famille et beaucoup de considération ; là où elle se trouvait connue par sa

beauté, ses dépenses et la singularité de son caractère, elle était l'objet des plus ingénieuses attentions du prince et de ses favoris.

Elle fut introduite d'abord dans un des salons éblouissans qui n'étaient que le premier degré de l'éclat progressif réservé à ses yeux. Les affidés de Bambuccj étaient chargés d'y arrêter adroitement les nouveaux arrivés et d'entretenir leur intérêt pendant un temps convenable. Or, il se trouva que le jeune prince grec Paolaggi entrait en même temps que Lélia, et que les chambellans n'imaginèrent rien de mieux pour les occuper que de mettre en présence l'une de l'autre ces deux éminences sociales, au milieu d'un peuple de riches et de nobles de moindre étage, destiné à remplir les interstices des colonnes et les vides du pavé de mosaïque.

Ce prince grec avait bien le plus beau profil que jamais sculpture antique ait reproduit. Il était bronzé comme Otello, car il y avait du sang maure dans sa famille, et

ses yeux noirs brillaient d'un éclat sauvage, sa taille était élancée comme le palmier oriental. Il y avait en lui du cèdre, du cheval arabe, du Bédouin et de la gazelle. Toutes les femmes en étaient folles.

Il s'approcha gracieusement de Lélia, et lui baisa la main, quoiqu'il la vît pour la première fois. C'était un homme qui avait des manières à lui; les femmes lui pardonnaient beaucoup d'originalités, eu égard à la chaleur du sang asiatique qui coulait dans ses veines.

Il lui parla peu, mais d'une voix si harmonieuse et d'un style si poétique, avec des regards si pénétrans et un front si inspiré, que Lélia s'arrêta cinq minutes à l'observer comme un prodige; puis elle pensa à autre chose.

Quand le comte Ascanio entra, les chambellans firent chercher Bambuccj. Ascanio était le plus heureux des hommes; rien ne le choquait, tout le monde l'aimait, il aimait tout le monde. Lélia, qui savait le secret de sa philanthropie, ne le voyait qu'avec hor-

reur. Dès qu'elle l'aperçut, son front se chargea d'un nuage si sombre, que les chambellans épouvantés eurent recours au patron lui-même pour le dissiper.

— Est-ce là ce qui vous embarrasse? leur dit Bambuccj à voix basse, en jetant son regard d'aigle sur Lélia. Vous ne voyez pas que le plus aimable des hommes est insupportable à la plus atrabilaire des femmes? Où serait le mérite, où serait le génie, où serait la grandeur de Lélia, si Ascanio réussissait à avoir raison? S'il parvenait à lui prouver que tout va bien dans le monde, à quoi passerait-elle son temps? Sachez donc, maladroits, combien il est heureux pour certaines organisations que le monde soit plein de travers et de vices. Et dépêchez-vous de débarrasser Lélia de cet épicurien charmant, car il ne comprend pas qu'il vaudrait mieux tuer Lélia que de la consoler.

Les chambellans allèrent doucement prier Ascanio de vouloir bien chasser la mélanco-

lie qui se répandait sur le beau front de Paolaggi. Ascanio, convaincu qu'il allait devenir utile, commença à triompher. C'était un bon homme féroce, qui ne vivait que du supplice des autres; il passait sa vie à leur prouver qu'ils étaient heureux, afin de ne pas leur accorder d'intérêt, et quand il leur avait ôté la douceur de se croire intéressans, ils le haïssaient plus que s'il les eût décapités.

Bambuccj offrit son bras à Lélia, et la conduisit dans le salon égyptien. Elle en admira la décoration, critiqua poliment quelques détails de style, et finit pourtant par combler de joie le savant Bambuccj, en lui déclarant qu'elle n'avait rien vu de mieux. En ce moment Paolaggi, qui s'était débarrassé d'Ascanio, *l'homme heureux*, reparut auprès de Lélia. Il avait revêtu un costume des temps anciens. Appuyé contre un sphinx de jaspe, il était le plus remarquable accident du tableau, et Lélia ne put le voir sans éprouver le même sentiment d'admiration que lui eût

inspiré une belle statue ou un beau site.

Comme elle faisait naïvement part de ses impressions à Bambuccj, celui-ci se rengorgea comme un père à qui l'on vante son fils. Ce n'est pas qu'il eût la moindre affection pour le prince grec; mais le jeune prince était beau, paré, d'un grand effet dans la salle égyptienne : Bambuccj le considérait comme un meuble précieux qu'il aurait loué pour la soirée.

Alors il se mit à faire valoir son prince grec. Mais comme, en dépit de la supériorité la mieux établie, il est bien difficile de se préserver d'inadvertance dans le tumulte d'une fête dont on a tout le soin, il regarda involontairement la statue d'Osiris, et dès-lors deux idées analogues venant à se croiser malheureusement dans son cerveau, il lui fut impossible de les séparer.

— Oui, dit-il, c'est une belle statue.... Je veux dire que c'est un homme distingué. Il parle le chinois comme le français, et le fran-

çais comme l'arabe. Les cornalines que vous voyez à ses oreilles sont d'une valeur inestimable, de même que les malachites incrustées sur les pieds.... Et puis c'est une tête de feu, un cerveau sur lequel le soleil a laissé tomber son influence dévorante.... C'est une tête dont personne n'a de copie, et que j'ai payée mille écus à un de ces voleurs anglais qui explorent l'Égypte.... Avez-vous lu son poëme à Délia et ses sonnets à Zamora dans la manière de Pétrarque?... Je ne saurais assurer que le corps soit absolument identique, mais le basalte en est si semblable et les proportions s'accordent si bien....

Quand Bambuccj s'aperçut de son imbroglio, il resta court. Mais en tournant la tête avec effroi vers Lélia, il reprit courage en voyant qu'elle ne l'écoutait pas et qu'elle s'éloignait rapidement.

---

## XXXIII

## PULCHÉRIE.

Tout le monde se pressait vers le salon mauresque, et les maîtres de cérémonies ne pouvaient contenir le désordre. Un jeune seigneur prétendait avoir reconnu, sous un domino bleu-ciel, la Zinzolina, la plus célèbre courtisane du monde, qui depuis un an avait disparu mystérieusement du pays. Chacun voulait s'assurer de l'événement : ceux qui n'a-

vaient pas connu la Zinzolina tenaient à honneur de voir cette femme si vantée; ceux qui l'avaient vue voulaient la revoir. Mais le domino bleu, souple et insaisissable fantôme, disparaissait adroitement au milieu de la foule pour reparaître dans une autre salle où la foule le poursuivait encore. Quiconque avait un domino bleu-ciel était assidument suivi et interrogé; et lorsque le véritable fugitif était reconnu, un cri d'émotion retentissait dans tout le palais. Mais il s'échappait avant qu'on eût pu constater l'existence de la Zinzolina sous ce flottant capuchon de satin et sous ce masque de velours. Il finit par gagner les jardins. Alors la foule s'élança dans les jardins; le tumulte fut immense; on se répandit dans les bosquets. Les amans en profitèrent pour échapper à l'œil des jaloux. L'orchestre joua dans les murailles vides et sonores. Des femmes laides ou jalouses prirent des dominos bleu-ciel pour trouver des amans ou pour éprouver les leurs. Ce fut un grand

bruit, une grande risée, une grande anxiété.

— Laissez-les faire, disait Bambuccj à ses chambellans essoufflés. Ils s'amusent eux-mêmes : eh bien! tant mieux pour vous, reposez-vous.

Cet instant de folie et de curiosité avait donné aux physionomies quelque chose d'âpre et d'obstiné qui n'est pas dans les habitudes de la nature civilisée. Lélia, qui croyait épier si attentivement les moindres oscillations de la vie sur ce monde agonisant; Lélia, qui consultait à chaque instant le pouls du moribond, et s'étonnait de le trouver parfois si vigoureux et tout aussitôt si faible, remarqua je ne sais quoi d'étrange dans la disposition des esprits durant cette nuit-là; et, perdue, oubliée dans la foule, elle aussi se mit à parcourir les jardins pour observer de près les accidens physiologiques sur ce cadavre de société qui râle et qui chante, et qui, comme une vieille coquette, se farde jusque sur son lit de mort.

Après avoir marché long-temps, traversé beaucoup de groupes échevelés, et passé au milieu d'une joie fébrile et sans charme, elle s'assit fatiguée dans un lieu retiré qu'ombrageaient des thuyas de la Chine. Lélia se sentit oppressée. Elle regarda le ciel : les étoiles brillaient au-dessus de sa tête; mais vers l'horizon elles étaient cachées sous un épais bandeau de nuages. Lélia souffrait. Enfin elle vit une pâle clarté glisser sur les arbres : c'était un éclair; et elle s'expliqua le malaise qu'elle éprouvait, car l'orage lui causait toujours un mal physique, une inquiétude nerveuse, une irritation cérébrale; je ne sais quoi enfin que toutes les femmes, sinon tous les hommes, ont ressenti.

Alors il lui prit un de ces désespoirs soudains qui s'emparent de nous souvent sans motif apparent, mais qui sont toujours l'effet d'un mal intérieur long-temps couvé dans le silence de l'esprit. L'ennui, l'horrible ennui, la prit à la gorge. Elle se sentit si découragée,

si mal placée dans la vie, qu'elle se laissa tomber sur l'herbe, et s'abandonna à ces pleurs puérils qui sont l'affreuse expression d'un abandon complet de la force et de l'orgueil humain. Lélia était plus forte en apparence qu'aucune créature de son sexe. Jamais, depuis qu'elle était Lélia, personne n'avait surpris les secrets de son ame sur son impassible visage; jamais on n'avait vu couler une larme de souffrance ou d'attendrissement sur sa joue sans couleur et sans pli.

Elle avait horreur de la pitié d'autrui, et, dans ses plus grandes détresses, elle conservait l'instinct de s'y dérober. Elle cacha donc sa tête dans son manteau de velours; et loin du monde, loin de la lumière, blottie dans les hautes herbes d'un coin abandonné du jardin, elle répandit sa souffrance en larmes vaines et lâches. Il y avait quelque chose d'effrayant dans la douleur de cette femme si belle et si parée, gisante là, roulée sur elle-même, languissante et terrible dans sa dou-

leur, comme une lionne blessée qui voit saigner sa plaie et la lèche en rugissant.

Tout-à-coup une main se posa sur son bras nu, une main chaude et humide comme l'haleine de cette nuit d'orage. Elle tressaillit ; et honteuse, irritée d'être surprise dans cet instant de faiblesse où nul ne l'avait jamais vue, elle bondit par une soudaine réaction de courage, et se dressa de toute sa hauteur devant le téméraire. C'était le domino bleu du bal, la courtisane Zinzolina.

Lélia jeta un grand cri ; puis, cherchant dans sa voix le ton le plus sévère, elle dit :

— Je vous ai reconnue, vous êtes ma sœur...

— Et si j'ôte mon masque, Lélia, répondit la courtisane, vous aussi, ne crierez-vous pas : — Honte et infamie sur toi ?

— Ah ! je reconnais aussi votre voix, reprit Lélia ! Vous êtes Pulchérie...

— Je suis votre sœur, dit la courtisane en se démasquant, la fille de votre père et de

votre mère. N'avez-vous pas un mot d'affection pour elle ?

— O ma sœur toujours belle ! dit Lélia, sauvez-moi, sauvez-moi de la vie, sauvez-moi du désespoir ; apportez-moi de la tendresse, dites-moi que vous m'aimez, que vous vous souvenez de nos beaux jours, que vous êtes ma famille, mon sang, mon seul bien sur la terre !

Elles s'embrassèrent en pleurant toutes deux. Pulchérie était passionnée dans sa joie, Lélia était triste dans la sienne ; elles se regardaient avec des yeux humides et se touchaient avec des mains étonnées. Elles ne revenaient pas de se trouver encore belles, de s'admirer, de s'aimer, et, différentes comme elles étaient, de se reconnaître.

Lélia se souvint tout-à-coup que sa sœur était souillée. Ce qu'elle eût pardonné à toute autre créature humaine la faisait rougir dans la personne de sa sœur ; c'était un reste involontaire de cette insurmontable puissance

de la vanité sociale qui s'appelle l'honneur.

Elle laissa tomber ses mains qu'elle avait mises dans celles de Pulchérie, et resta immobile, anéantie par je ne sais quel nouveau découragement, pâle, le corps plié en deux et le regard attaché sur la sombre verdure où s'éteignait le reflet des éclairs.

Pulchérie s'effraya de cette attitude morne et du sourire amer et glacé qui errait stupidement sur ses lèvres. Oubliant la dégradation où le monde l'avait comdamnée, elle eut pitié de Lélia, tant la douleur rétablit l'égalité entre les existences.

— C'est donc ainsi que vous êtes! lui dit-elle avec douceur et du ton dont une mère consolerait son enfant affligé. J'ai passé de longues années loin de ma sœur, et quand je la retrouve, c'est à terre, comme un vêtement usé dont personne ne veut plus, étouffant ses cris avec les tresses de ses cheveux et déchirant son sein avec ses ongles. Vous étiez ainsi quand je vous ai surprise, Lélia;

et maintenant vous voilà pire encore, car vous pleuriez, et vous semblez morte; vous viviez par la souffrance, et voilà que vous ne vivez plus par rien. Voilà où vous êtes réduite, Lélia! O mon Dieu! à quoi vous ont servi tous ces dons brillans qui vous rendaient si fière! Où vous a conduit ce chemin que vous aviez pris avec tant d'espoir et de confiance? Dans quel abîme de malheur êtes-vous tombée, vous qui prétendiez mettre vos pieds sur nos têtes? Jérusalem, Jérusalem, je vous le disais bien que l'orgueil vous perdrait!

— L'orgueil! dit Lélia, qui se sentit blessée dans la partie la plus irritable de son ame. Il te sied bien de parler de cela, pauvre égarée! Laquelle s'est perdue le plus avant dans ce désert, de vous ou de moi?

— Je ne sais pas, Lélia, dit Pulchérie avec tristesse. J'ai bien marché dans cette vie, je suis encore jeune, encore belle; j'ai bien souffert, mais je ne suis pas encore lasse, je

n'ai pas encore dit : — Mon Dieu, c'est assez ! au lieu que toi, Lélia....

— Vous avez raison, dit Lélia avec abattement, moi j'ai tout épuisé...

— Tout, sauf le plaisir ! dit la courtisane, en riant d'un rire de bacchante qui la changea tout-à-coup de la tête aux pieds.

Lélia tressaillit et recula involontairement ; puis, se rapprochant avec vivacité, elle prit le bras de sa sœur.

— Et vous, ma sœur, s'écria-t-elle, vous l'avez donc goûté, le plaisir ? Vous ne l'avez donc pas épuisé? Vous êtes donc toujours femme et vivante ? Allons, donnez-moi votre secret, donnez-moi de votre bonheur, puisque vous en avez !

— Je n'ai pas de bonheur, répondit Pulchérie. Je n'en ai pas cherché. Je n'ai pas, comme vous, vécu de déceptions. Je n'ai pas demandé à la vie plus qu'elle ne pouvait me donner. J'ai réduit toutes mes ambitions à savoir jouir de ce qui est. J'ai mis ma vertu à

ne pas le dédaigner, ma sagesse à ne pas désirer au-delà. Anacréon a écrit ma liturgie. J'ai pris l'antiquité pour modèle, et pour divinités les déesses nues de la Grèce. Je supporte les maux de la civilisation exagérée où nous sommes arrivés. Mais j'ai, pour me préserver du désespoir, la religion du plaisir.... O Lélia, comme vous me regardez, comme vous m'écoutez avidement! Je ne vous fais donc plus horreur! Je ne suis donc plus la stupide et vile organisation dont vous vous êtes éloignée jadis avec tant de dégoût!

— Je ne t'ai jamais méprisée, ma sœur. Je te plaignais; à cette heure, je m'étonne seulement de n'avoir pas à te plaindre. Oserai-je dire que je m'en réjouis?

— Hypocrites spiritualistes, dit Pulchérie, vous craignez toujours de sanctionner les joies que vous ne partagez pas! Oh! vous pleurez à présent! Vous baissez la tête, ma pauvre sœur! Vous voilà courbée et brisée sous le poids de cette destinée que vous avez

choisie, à qui la faute? Puisse cette leçon vous être utile! Souvenez-vous de nos querelles, de nos luttes et de notre séparation; nous nous sommes mutuellement prédit notre perte!

— Hélas! je vous ai prédit le mépris des hommes, Pulchérie, l'abandon, une horrible vieillesse... Je ne peux pas avoir encore raison; grâce au ciel, vous êtes toujours belle et jeune. Mais déjà n'avez-vous pas senti la honte vous brûler de son fer rouge? Toute cette foule avide et désœuvrée qui vous cherche dans cet instant pour assouvir une insolente curiosité, ne l'entendez-vous pas gronder comme une bête immonde et dangereuse? Ne sentez-vous pas sa chaude haleine qui vous poursuit et vous infecte? Écoutez, elle vous appelle, elle vous réclame comme sa proie; courtisane, vous lui appartenez! Oh! si elle vient jusqu'ici, ne dites pas que vous êtes ma sœur! Si elle allait nous confondre ensemble! Si elle osait mettre sur moi ses mains boueu-

ses! Pauvre Pulchérie, voilà ton maître, voilà ton Dieu, voilà ton amant! Ce peuple, tout ce peuple qui bruit et qui pue là-bas! Tu as trouvé le plaisir dans ses embrassemens; tu vois bien, ma pauvre sœur, que tu es plus vile que la poussière de ses pieds!

— Je le sais, dit la courtisanne, en passant sa main sur son front d'airain comme pour en chasser un nuage; mais moi, braver la honte, c'est ma vertu; c'est ma force, comme la vôtre est de l'éviter; c'est ma sagesse, vous dis-je, et elle me mène à mon but, elle surmonte des obstacles, elle survit à des angoisses toujours renaissantes, et pour prix du combat, j'ai le plaisir. C'est mon rayon de soleil après l'orage, c'est l'île enchantée où la tempête me jette, et, si je suis avilie, du moins je ne suis pas ridicule. Être inutile, Lélia, c'est être ridicule; être ridicule, c'est pis que d'être infâme; ne servir à rien dans l'univers, c'est plus méprisable que de servir aux derniers usages.

— C'est vrai, dit Lélia d'un air sombre.

— D'ailleurs, reprit la courtisane, qu'importe la honte à une ame vraiment forte? Savez-vous, Lélia, que cette puissance de l'opinion devant laquelle les ames qu'on appelle honnêtes sont si serviles, savez-vous qu'il ne sagit que d'être faible pour s'y soumettre, qu'il faut être fort pour lui résister? Appelez-vous vertu un calcul d'égoïsme si facile à faire et dans lequel tout vous encourage et vous récompense? Comparez-vous les travaux, les douleurs, les héroïsmes d'une mère de famille à ceux d'une prostituée? Quand toutes deux sont aux prises avec la vie, pensez-vous que celle-là mérite plus de gloire, qui a eu le moins de peine?

Mais quoi, Lélia! mes discours ne te font donc plus frémir comme autrefois? Tu ne me réponds rien? Ce silence est affreux. Lélia, tu n'es donc plus rien! Te voilà donc effacée comme un pli de l'onde, comme un nom écrit sur le sable? Ton noble sang ne se soulève

plus aux hérésies de la débauche, aux impudences de la matière? Réveille-toi donc, Lélia, défends donc la vertu, si tu veux que je croie qu'il existe quelque chose qui s'appelle de ce nom!

— Parlez toujours, femme, répondit Lélia d'un ton sinistre. Je vous écoute.

— Enfin, qu'est-ce que Dieu nous impose sur la terre? poursuivit Pulchérie. C'est de vivre, n'est-ce pas? Qu'est-ce que la société nous impose? C'est de ne pas voler. La société est ainsi faite, que beaucoup d'individus n'ont pas autre chose pour vivre qu'un métier autorisé par elle et par elle flétri d'un nom odieux, le vice. Savez-vous de quel acier il faut qu'une pauvre créature soit trempée pour vivre de cela? De combien d'affronts on cherche à lui faire payer les faiblesses qu'elle a surprises et les brutalités qu'elle a assouvies? Sous quelle montagne d'ignominies et d'injustices il faut qu'elle s'accoutume à dormir, à marcher, à être amante,

courtisane et mère, trois conditions de la destinée de la femme auxquelles nulle femme n'échappe, soit qu'elle se vende par un marché de prostitution ou par un contrat de mariage? O ma sœur! combien les êtres déshonorés publiquement et injustement sont en droit de mépriser la foule qui les frappe de sa malédiction, après les avoir souillés de son amour! Vois-tu, s'il y a un ciel et un enfer, le ciel sera pour ceux qui auront le plus souffert et qui auront trouvé sur leur lit de douleur encore quelques sourires de joie, quelques bénédictions à envoyer vers Dieu; l'enfer pour ceux qui auront accaparé la plus belle part de l'existence et qui en auront méconnu le prix. La courtisane Zinzolina, au milieu des horreurs de la dégradation sociale, aura confessé sa foi en restant fidèle à la volupté; l'ascétique Lélia, au fond d'une vie austère et respectée, aura renié Dieu à toute heure en fermant ses yeux et son ame aux bienfaits de l'existence.

— Hélas! vous m'accusez, Pulchérie, et vous ne savez pas s'il a dépendu de moi de faire un choix et de suivre un plan dans la vie. Savez-vous quel a été mon sort depuis que nous nous sommes séparées?

— J'ai su ce que le monde a dit de vous, répondit la courtisane ; j'ai vu seulement que vous aviez une existence problématique comme femme. J'ai su que vous marchiez environnée de mystère et d'affectation poétique, et j'ai souri de pitié en songeant à cette hypocrite vertu qui consiste à tirer vanité de l'impuissance ou de la peur.

— Humiliez-moi, répondit Lélia ; j'ai si peu de confiance en moi aujourd'hui, que je ne trouve rien pour me justifier; mais voulez-vous entendre le récit de cette vie morale, si aride et si pâle, et pourtant si longue et si amère? Vous me direz ensuite s'il peut y avoir un remède à de si anciennes douleurs, à de si profonds découragemens.

— J'écoute, répondit Pulchérie, en ap-

puyant son bras rond et blanc sur le pied d'une nymphe de marbre qui se cachait souriante et maniérée dans les rameaux sombres. Parle, ma sœur, conte-moi les misères de ta destinée, et d'abord laisse-moi te dire que je les sais d'avance ; quand pâle et mince comme une sylphide, tu marchais au fond de nos bois appuyée sur mon bras, attentive au vol des oiseaux, à la nuance des fleurs, au changeant aspect des nuées, insensible au regard des jeunes chasseurs qui passaient et nous suivaient de l'œil au travers des arbres ; déjà, je savais bien, Lélia, que ta jeunesse se consumerait à poursuivre de vains rêves et à dédaigner les seuls avantages de la vie. Te souviens-tu de ces promenades sans fin que nous faisions dans nos champs paternels, et de ces longues rêveries du soir, quand, appuyées toutes deux sur la rampe dorée de la terrasse, nous regardions, toi les étoiles blanches au front des collines, moi les cavaliers poudreux qui descendaient le sentier?

— Je me rappelle bien tout, répondit Lélia. Tu suivais d'un œil attentif tous ces voyageurs déjà effacés dans la brume du couchant. A peine pouvais-tu distinguer leurs vêtemens et leur attitude ; mais tu te prenais de prédilection ou de dédain pour chacun d'eux, selon qu'il descendait la colline avec audace ou précaution. Tu riais sans pitié du cavalier prudent qui mettait pied à terre pour traîner par la bride sa monture incertaine et paresseuse. Tu applaudissais de loin à celui qui, d'un trot ferme et soutenu, affrontait les dangers du versant rapide. Une fois je me souviens que je te repris sévèrement pour avoir, dans un transport d'admiration, agité ton mouchoir pour encourager un jeune fou qui se lançait au grand galop, et qui deux ou trois fois soutint vigoureusement son cheval près de rouler dans le ravin.

— Et pourtant il ne pouvait ni me voir ni m'entendre, reprit Pulchérie. Vous étiez indignée, vous ma sœur farouche, de l'intérêt

que j'accordais à un homme ; vous n'étiez sensible qu'aux insaisissables beautés de la nature, au son, à la couleur : jamais à la forme distincte et palpable. Un chant éloigné vous faisait verser des larmes. Mais, dès que le pâtre aux jambes nues paraissait au sommet de la colline, vous détourniez les yeux avec dégoût ; vous cessiez d'écouter sa voix ou d'y prendre plaisir. En tout la réalité blessait vos perceptions trop vives et détruisait votre espoir trop exigeant. N'est-il pas vrai, Lélia?

— C'est vrai, ma sœur, nous ne nous ressemblions pas. Plus sage et plus heureuse que moi, vous ne viviez que pour jouir ; plus ambitieuse et moins soumise à Dieu peut-être, je ne vivais que pour désirer. Vous souvient-il de ce jour d'été, si lourd et si chaud, où nous nous arrêtâmes au bord du ruisseau sous les cèdres de la vallée, dans cette retraite mystérieuse et sombre, où le bruissement de l'eau tombant de roche en roche se

mêlait au triste chant des cigales? Nous nous étendîmes sur le gazon, et tout en regardant le ciel ardent sur nos têtes au travers des arbres, il nous vint un lourd sommeil, une profonde insouciance. Nous nous éveillâmes dans les bras l'une de l'autre sans nous être senti dormir.

A ce mot Pulchérie tressaillit, et pressant la main de sa sœur :

— Oui, je me souviens de cela mieux que vous, Lélia. C'est un souvenir brûlant dans ma vie, et j'y ai pensé souvent avec une émotion pleine de charme, et peut-être de honte.

— De honte? dit Lélia en retirant sa main.

— Vous n'avez pas su, vous n'avez pas deviné cela, dit Pulchérie. Je n'aurais jamais osé alors vous le confier. Mais à l'heure où nous sommes, je puis tout dire et vous pouvez tout apprendre. Écoutez, ma sœur.... C'est dans vos bras innocens, c'est sur votre

sein virginal, que pour la première fois Dieu m'a révélé la puissance de la vie. Ne vous éloignez pas ainsi. Écoutez-moi sans préjugé.

— Sans préjugé! dit Lélia en se rapprochant. Que n'ai-je en effet des préjugés! Ce serait une croyance quelconque. Parle : dis-moi tout, ma sœur.

— Eh bien! dit Pulchérie, nous dormions paisiblement sur l'herbe moite et chaude. Les cèdres exhalaient leur exquise senteur de baume, et le vent de midi passait son aile brûlante sur nos fronts humides. Jusqu'alors, insouciante et rieuse, j'accueillais chaque jour de ma vie comme un bienfait nouveau. Quelquefois des sensations brusques et pénétrantes faisaient bouillonner mon sang. Une ardeur inconnue s'emparait de mon imagination; la nature m'apparaissait sous des couleurs plus étincelantes; la jeunesse palpitait plus vivace et plus riante dans mon sein; et si je me regardais au miroir, je me trouvais

dans ces instans-là plus vermeille et plus belle. Alors j'avais envie de m'embrasser dans cette glace qui me reflétait et qui m'inspirait un amour insensé. Puis je me prenais à rire, et je courais plus forte et plus légère dans l'herbe et dans les fleurs; car, pour moi, aucune chose ne se révélait au travers de la souffrance. Je ne me fatiguais pas comme vous à deviner; je trouvais parce que je ne cherchais pas.

Ce jour-là, heureuse et calme que j'étais, un rêve étrange, délirant, inouï, me révéla le mystère jusque-là impénétrable et jusque-là tranquillement respecté. O ma sœur! niez l'influence du ciel! niez la sainteté du plaisir! Vous eussiez dit, si cette extase vous eût été donnée, qu'un ange, envoyé vers vous du sein de Dieu, se chargeait de vous initier aux épreuves sacrées de la vie humaine. Moi, je rêvai tout simplement d'un homme aux cheveux noirs qui se penchait vers moi pour effleurer mes lèvres de ses

lèvres chaudes et vermeilles ; et je m'éveillai oppressée, palpitante, heureuse plus que je ne m'étais imaginé devoir l'être jamais. Je regardai autour de moi : le soleil semait ses reflets sur les profondeurs du bois; l'air était bon et suave, et les cèdres élevaient avec splendeur leurs grands rameaux digités, semblables à des bras immenses et à de longues mains tendues vers le ciel. Je vous regardai alors. O ma sœur, que vous étiez belle! Je ne vous avais jamais trouvée telle avant ce jour-là. Dans ma complaisante vanité de jeune fille, je me préférais à vous. Il me semblait que mes joues brillantes, que mes épaules arrondies, que mes cheveux dorés me faisaient plus belle que vous. Mais en cet instant le sens de la beauté se révélait à moi dans une autre créature. Je ne m'aimais plus seule : j'avais besoin de trouver hors de moi un objet d'admiration et d'amour. Je me soulevai doucement, et je vous contemplai avec une singulière curiosité, avec un étrange

plaisir. Vos épais cheveux noirs se collaient à votre front, et leurs boucles serrées se roulaient sur elles-mêmes comme si un sentiment de vie les eût crispées auprès de votre cou velouté d'ombre et de sueur. J'y passai mes doigts : il me sembla que vos cheveux me les serraient et m'attiraient vers vous. Votre chemise blanche et fine, serrée sur votre sein, faisait paraître votre peau hâlée par le soleil plus brune encore qu'à l'ordinaire; et vos longues paupières, appesanties par le sommeil, se dessinaient sur vos joues alors animées d'un ton plus solide qu'aujourd'hui. Oh! vous étiez belle, Lélia! mais belle autrement que moi, et cela me troublait étrangement. Vos bras, plus maigres que les miens, étaient couverts d'un imperceptible duvet noir que les soins du luxe ont fait depuis disparaître. Vos pieds, si parfaitement beaux, baignaient dans le ruisseau, et de longues veines bleues s'y dessinaient. Votre respiration soulevait

votre poitrine avec une régularité qui semblait annoncer le calme et la force ; et dans tous vos traits, dans votre attitude, dans vos formes plus arrêtées que les miennes, dans la teinte plus sombre de votre peau, surtout dans cette expression fière et froide de votre visage endormi, il y avait je ne sais quoi de masculin et de fort qui m'empêchait presque de vous reconnaître. Je trouvais que vous ressembliez à ce bel enfant aux cheveux noirs dont je venais de rêver, et je baisai votre bras en tremblant. Alors vous ouvrîtes les yeux, et votre regard me pénétra d'une honte inconnue; je me détournai comme si j'avais fait une action coupable. Pourtant, Lélia, aucune pensée impure ne s'était même présentée à mon esprit. Comment cela serait-il arrivé? Je ne savais rien. Je recevais de la nature et de Dieu, mon créateur et mon maître, ma première leçon d'amour, ma première sensation de désir.... Votre re-

gard était moqueur et sévère. C'était bien ainsi que je l'avais toujours rencontré. Mais il ne m'avait jamais intimidé comme en cet instant.... Est-ce que vous ne vous souvenez pas de mon trouble et de ma rougeur?

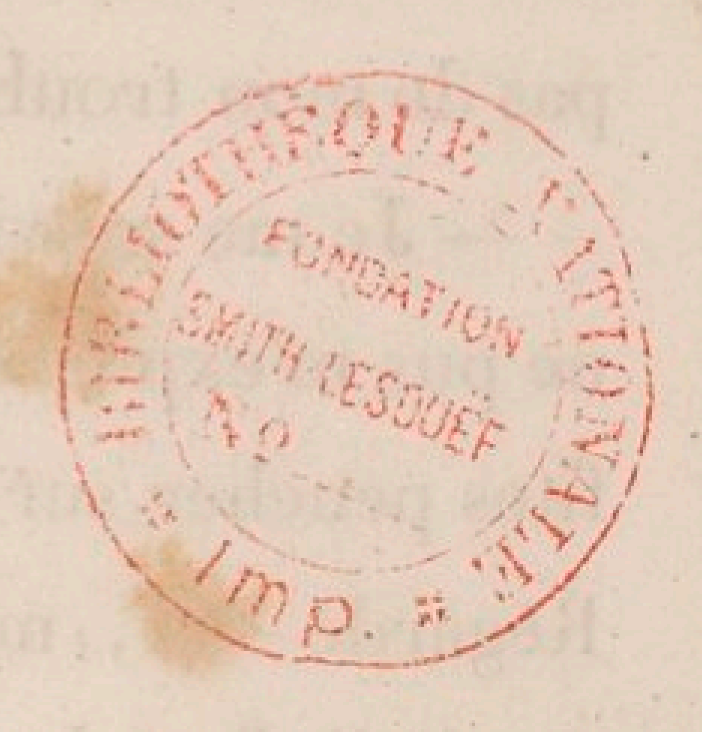
— Je me souviens même d'un mot que je ne pus m'expliquer, répondit Lélia. Vous me fîtes pencher sur l'eau, et vous me dîtes : — Regarde-toi, ma sœur : ne te trouves-tu pas belle? — Je vous répondis que je l'étais moins que vous. — Oh! tu l'es bien davantage, reprîtes-vous. Tu ressembles à un homme.

— Et cela vous fit hausser les épaules de mépris, reprit Pulchérie.

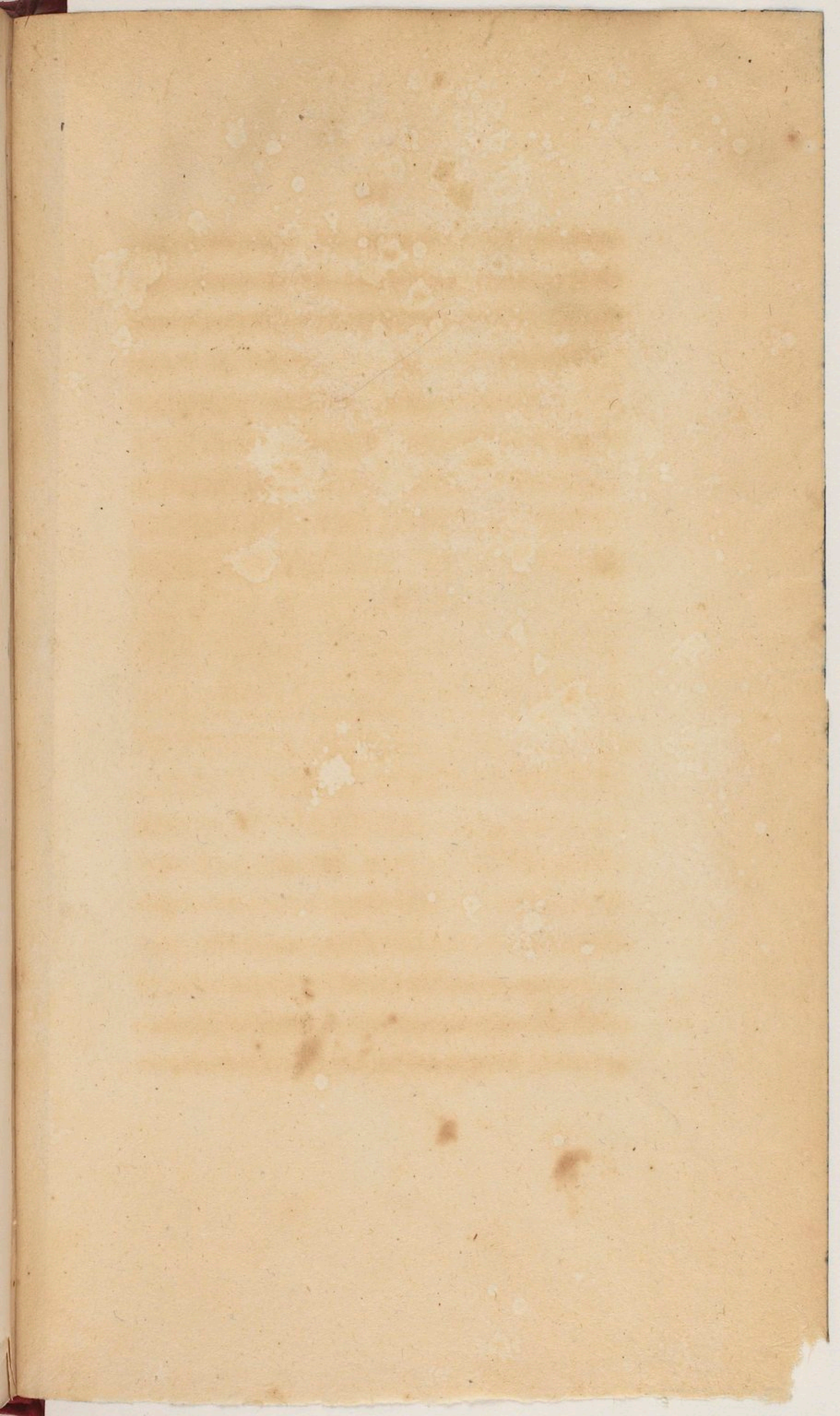
— Et je ne devinai pas, répondit Lélia, qu'une destinée venait de s'accomplir pour vous, tandis que pour moi aucune destinée ne devait jamais s'accomplir.

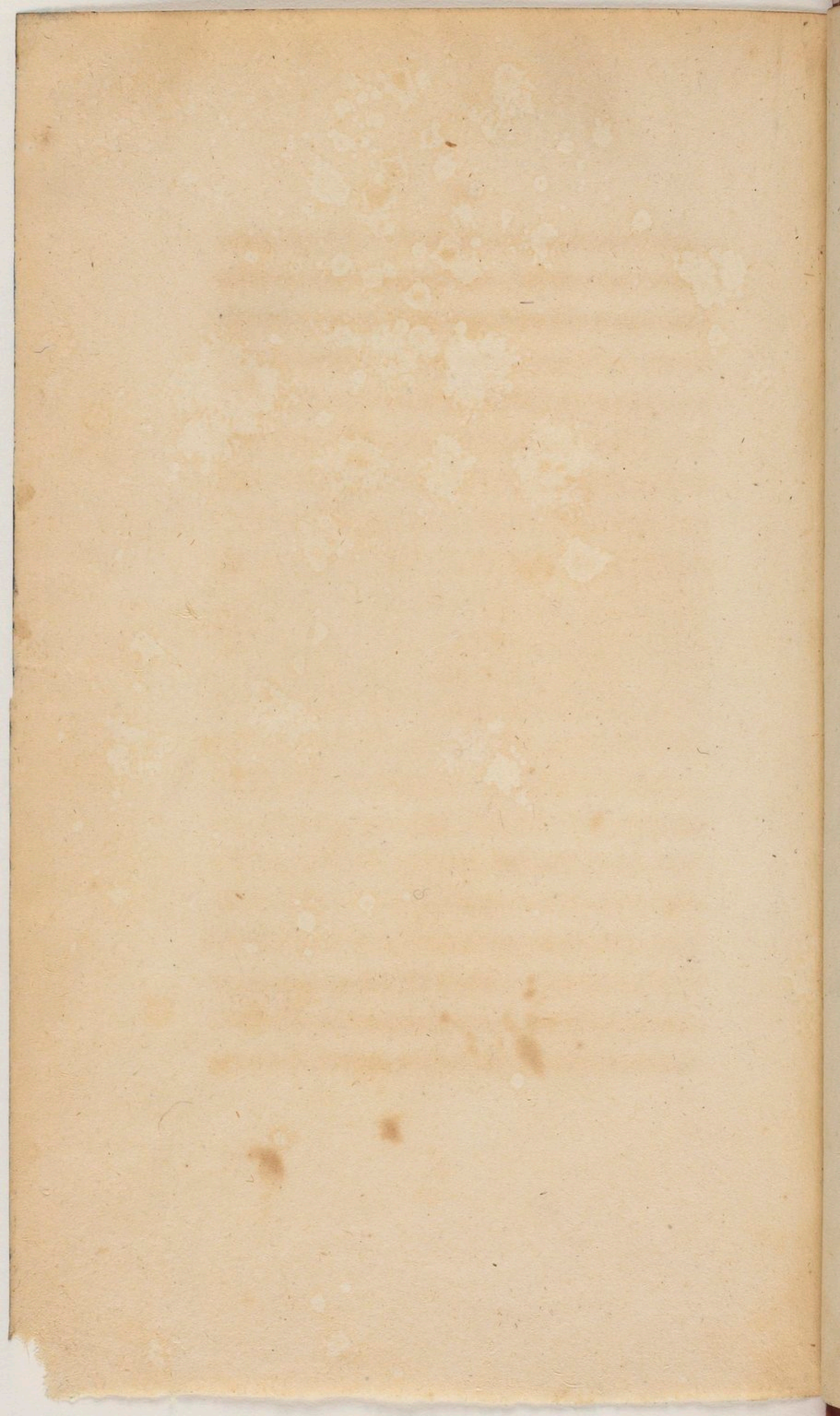
— Commencez votre histoire, dit Pulchérie. Les bruits de la fête se sont éloignés;

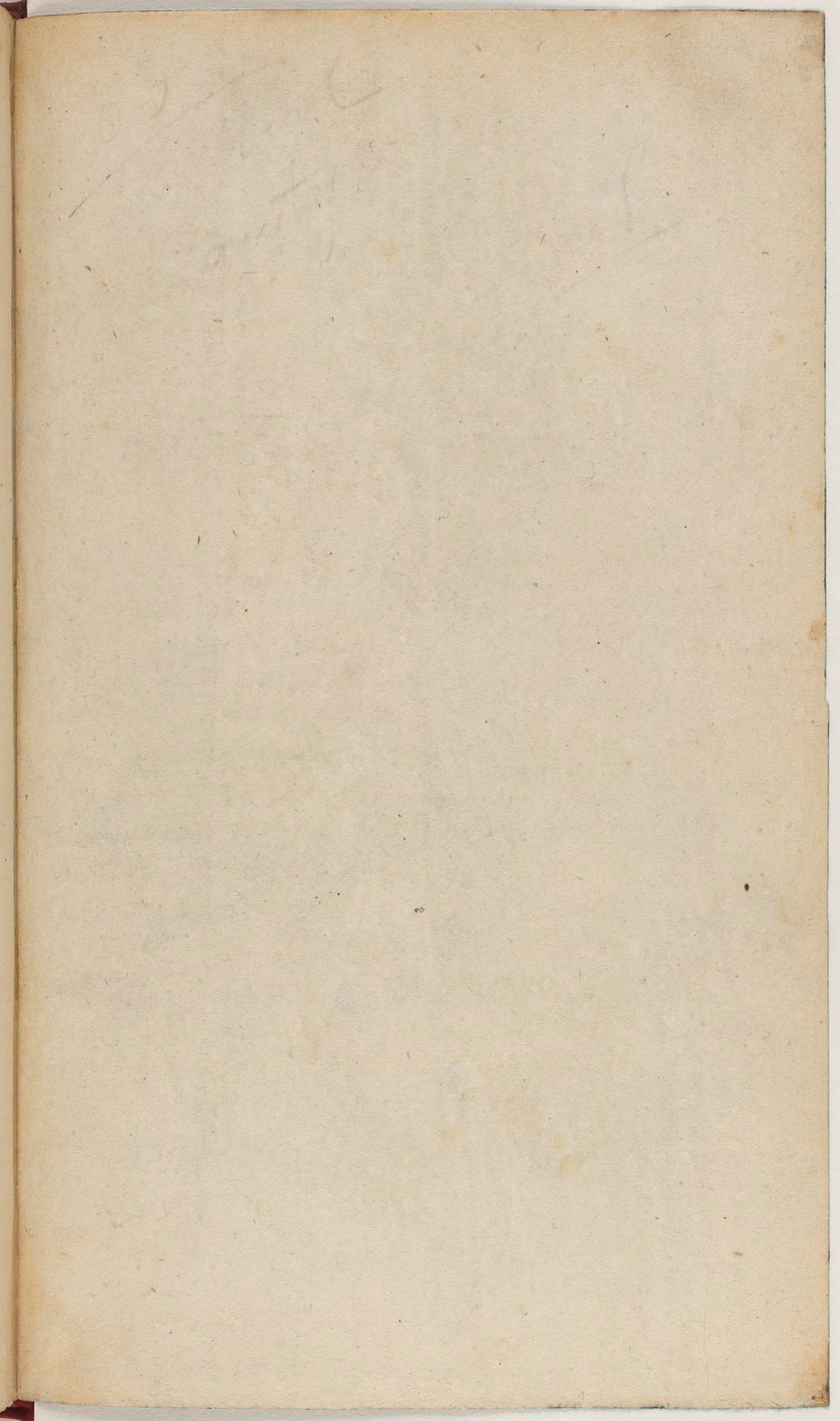
j'entends l'orchestre qui reprend l'air interrompu ; on vous oublie ; on renonce à me chercher : nous pouvons être libres quelque temps. Parlez.

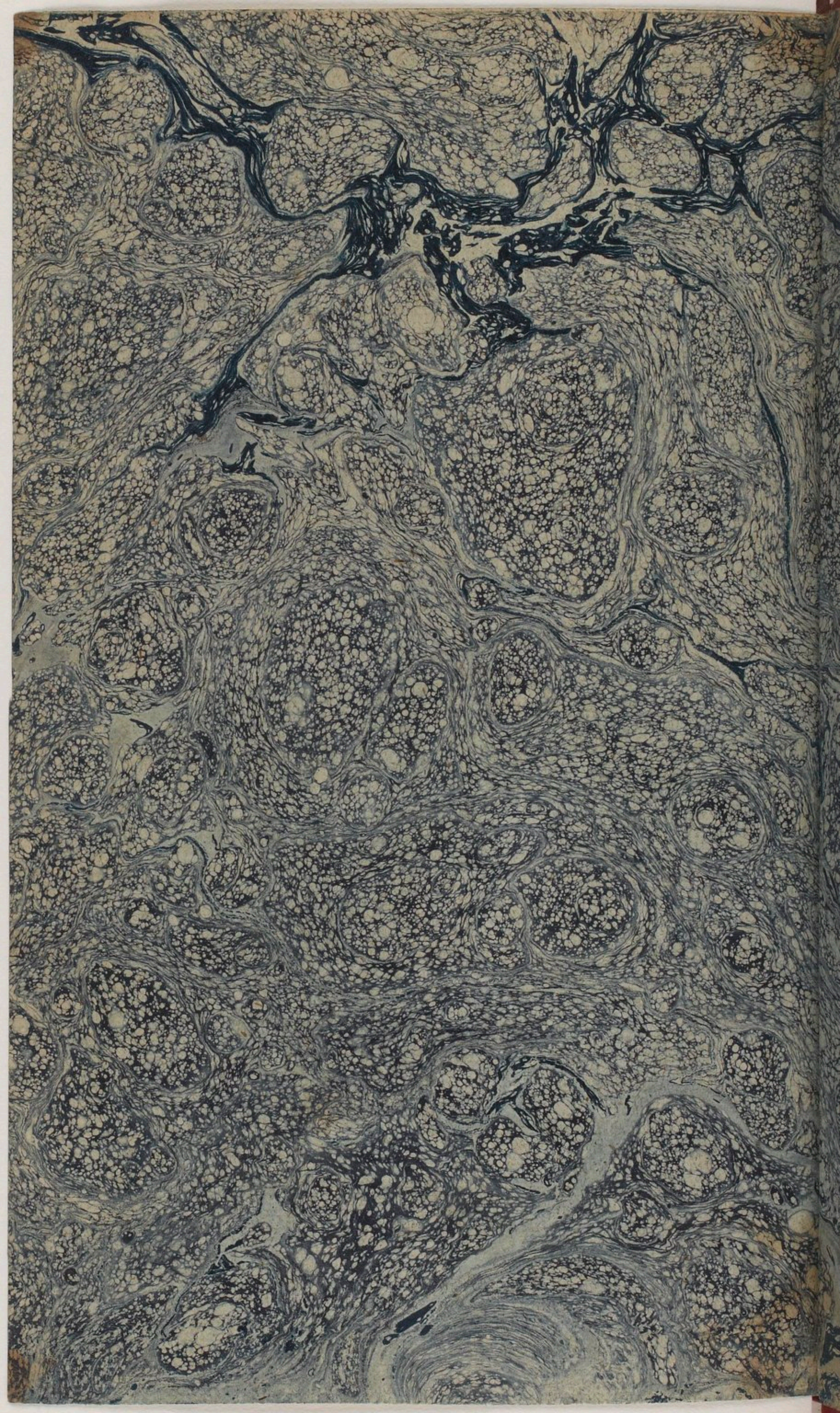


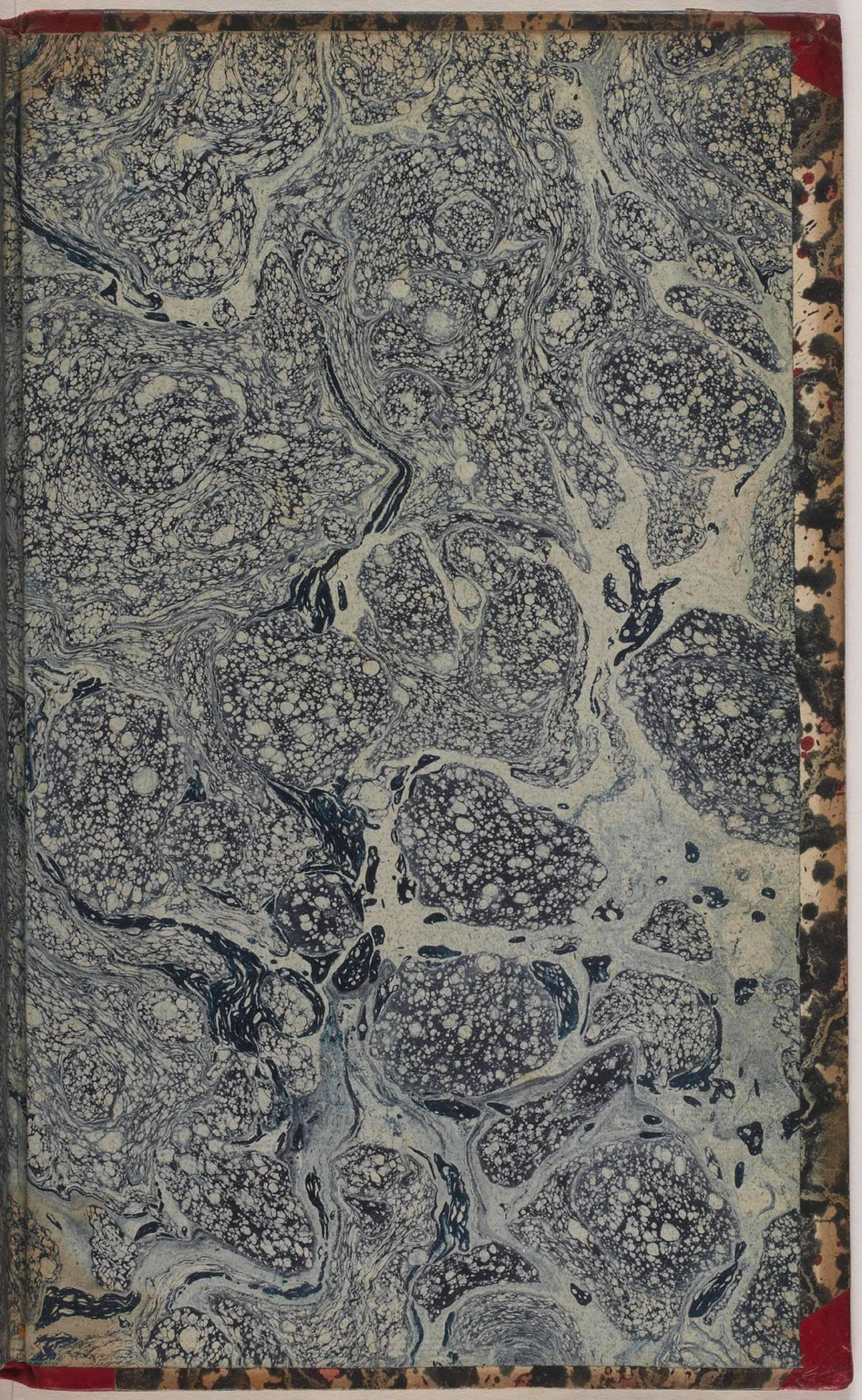

FIN DU TOME PREMIER.

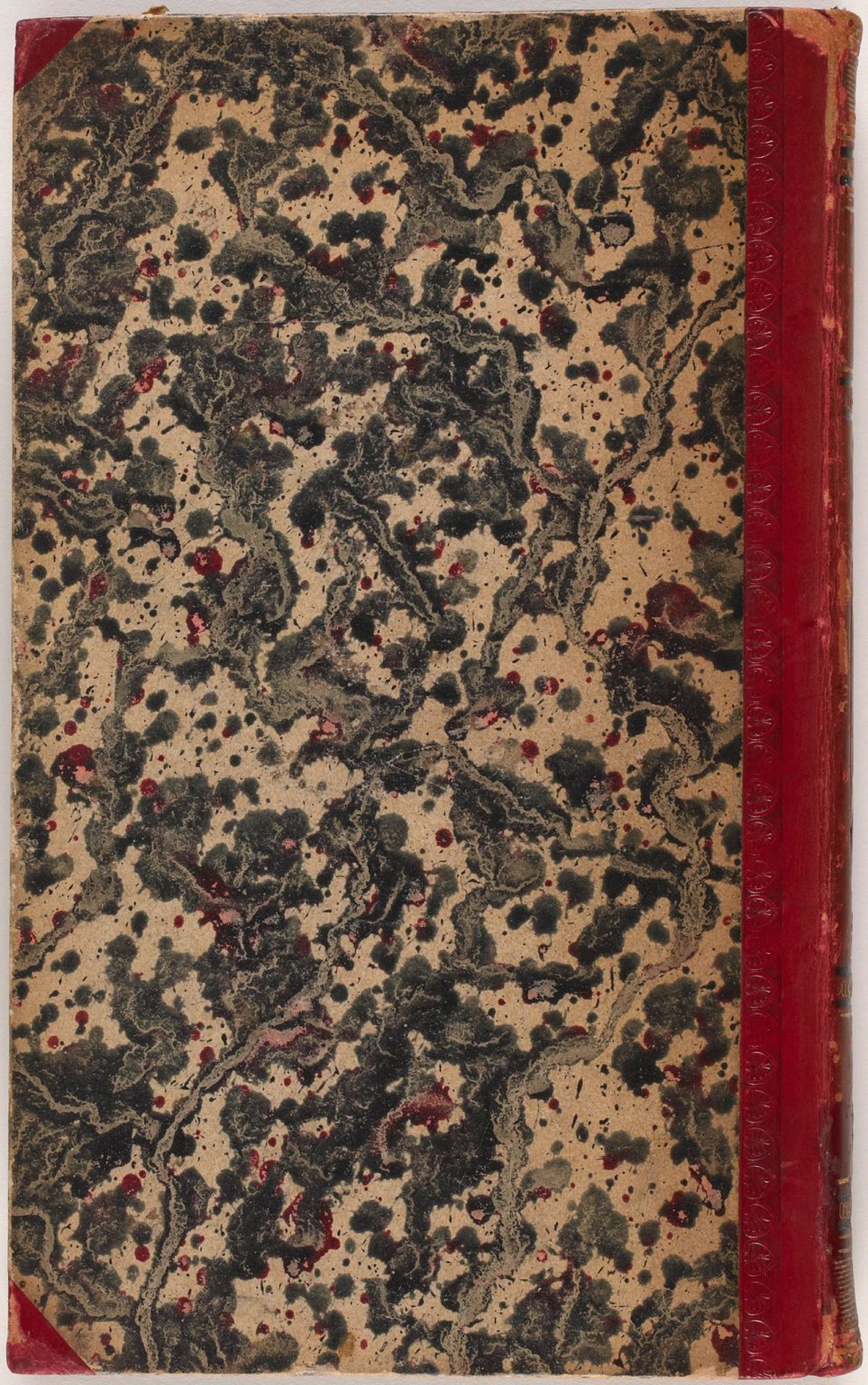













SAND
LÉLIA
I